

1341. a 24

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE M. LE C. DE B***

TOME PREMIER.

PRÉSENTÉ AU ROY
PAR M. LE C. DE B***



FLORE, QUE TA MAIN FORTUNÉE,
PRÉSENTE L'OUVRAGE À L'AMOUR.

216
ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. LE C. DE B***

DE

L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

DERNIÈRE ÉDITION.

Nascuntur Poeta. Cic.

TOME PREMIER.

JB.

Goussier.

A LONDRES.

1787.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M. LE C. DE B.

DE

ACADEMIE FRANCOISE

DEUXIÈME EDITION

Paris chez la Citoyenne Lesclapart

TOME PREMIER

Chapitre

1787

A L'ADRESSE

1787

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

LES éditions réitérées des Œuvres de M. le C. de B*** qui ont paru depuis plusieurs années, tant en France qu'en Hollande, ont été jusqu'à présent si incorrectes & si tronquées, que nous avons cru devoir en publier une nouvelle, aussi fidelle que complète, & faire tous nos efforts pour la rendre digne de son illustre Auteur, & la présenter au Public, qui la desiroit depuis long-tems. Persuadés que cette édition sera bien accueillie en France, où règne le meilleur goût pour la littérature, nous en avons fait passer un grand nombre d'exemplaires à nos libraires correspon-

dans , qui indubitablement seront flattés
de débiter un Ouvrage déjà marqué du
sceau de l'immortalité.

L'ÉDITEUR.

Les éditions révisées des Œuvres
de M. le C. de B. qui ont paru de-
puis plusieurs années, sont en France
très rares, & les Hollandes, dont les
éditions sont si nombreuses, & si
bonnes, ont eu le devoir de publier une
nouvelle, aussi belle que complète.
C'est pour nous une chose de la plus
haute importance, de son illustre Auteur, & la pré-
senter au Public, qui la désire depuis
long-temps. Persuadés que cette édition
est bien accueillie en France, & qu'elle
sera utile pour la littérature, nous
avons fait passer un grand nombre
d'exemplaires à nos libraires correspon-

T A B L E

D E S P I È C E S

Contenues dans ce premier volume.

<i>D</i> I S C O U R S sur la poésie.	Page
<i>Épître I. Sur le goût.</i>	15
<i>Épître II. Sur les mœurs.</i>	27
<i>Épître III. Contre le libertinage.</i>	28
<i>Épître IV. Sur l'indépendance.</i>	33
<i>Épître V. Sur l'amour de la patrie.</i>	37
<i>Épître VI. Sur l'ambition.</i>	41
<i>Épître VII. A mes dieux Pénates.</i>	43
<i>Épître VIII. A M. Duclos.</i>	50
<i>Épître IX. A M. le comte de Forcalquier.</i>	55
<i>Épître X. Sur la paresse.</i>	59
<i>Épître XI. Sur l'hiver.</i>	62
<i>Épître XII. Aux graces.</i>	65
<i>Épître XIII. A M. de Fontenelle.</i>	72

P O É S I E S D I V E R S E S .

<i>Sur la cour.</i>	75
<i>Sur la superstition.</i>	76
<i>Sur l'orgueil.</i>	77
<i>Sur la mode.</i>	78
<i>Sur la vertu.</i>	79
<i>Sur l'homme.</i>	80
<i>Sur la volupté.</i>	82
<i>Les rois , ode.</i>	83
<i>Vers sur la traduction du traité de la mort , par Sherlock.</i>	87

<i>Description poétique du matin.</i>	88
<i>Le monde poétique.</i>	91
<i>Impromptu à une dame de quatre-vingts ans.</i>	91
<i>Fragment d'une épître à Uranie.</i>	91
<i>Réponse à une dame qui demandoit qu'on corrigeât ses vers.</i>	96
<i>L'Amour & les Nymphes, ode anacréontique.</i>	97
<i>L'Amour papillon, ode anacréontique.</i>	98
<i>Les poètes lyriques, ode.</i>	99
<i>Vers à madame la marquise de P****.</i>	100
<i>Madrigal.</i>	101
<i>Les petits trous, conte.</i>	101
<i>Chanson.</i>	101
<i>Les quatre parties du jour.</i>	101
<i>Les quatre saisons, poème.</i>	111
<i>Invitation à Zéphire.</i>	127
<i>Les amours infortunées de Myfis & de Zara, romance.</i>	180

FIN DE LA TABLE.

DISCOURS SUR LA POÉSIE.

BREBEUF, en embellissant l'idée de Lucain sur l'écriture, a donné, sans y penser, une définition bien juste de la poésie.

*Phanices primi, fama si creditur, ausi
Mansuram rudibus vocem signare figuris.*

(1) C'est de lui que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par des traits divers, des figures tracées,
Donner de la couleur & du corps aux pensées.

Ce dernier trait si heureux & si expressif auroit encore plus de force & de finesse, s'il étoit appliqué à l'art des vers. On a éclairci, on a fixé tous les principes de la poésie, en disant d'elle, qu'elle est l'art de donner du corps & de la couleur à la pensée, de l'action & de l'ame aux êtres inanimés.

(1) Il n'est peut-être pas aisé de citer quatre vers françois où l'on ne puisse reprendre quelque défaut, ou désirer quelque beauté. Les vers de Brebeuf sur l'écriture sont fort estimés : cependant le troisième de ces vers est très-foible, & les règles exactes de la langue ne sont point observées dans le quatrième. Il faudroit dire de donner de la couleur, &c. & non pas donner.

DISCOURS

Il suffit de penser pour être homme d'esprit, mais il faut imaginer pour être poète. Horace, si grand peintre dans ses odes, ne se croit pas lui-même poète dans ses satyres & dans ses épîtres : il ne reconnoît de règles essentielles à la poésie que les seuls principes de la peinture : *Ut pictura poësis.*

Les ouvrages d'Homère, d'Hésiode & de Virgile, sont des galeries de tableaux ouvertes à tous les amateurs des beaux arts : aussi le célèbre Bouchardon, qui, dans la partie du dessein peut justement être appelé le Raphaël de la France, a dit, en parlant d'Homère : *C'est le poète des peintres.* On pourroit faire le même éloge de Virgile. En effet, quel tableau de Michel-Ange a plus d'expression & de force que le combat de Cacus & d'Alcide dans le huitième livre de l'Énéide ? Par quels traits de feu ce terrible combat n'est-il pas terminé ?

*Hic Cacus in tenebris incendia vana vomentem
Corripit in nodum complexus, & angit inharens
Elisos oculos, & siccum sanguine guttur.*

Et quelques vers après :

*..... Pedibusque informe cadaver
Protrahitur. Nequeunt expleri corda tuendo
Terribiles oculos, vultum, villosaque satiss
Pectora semiferi, atque extinctos faucibus ignes.*

On trouve, à chaque page, dans Homère & dans Virgile, des tableaux de la dernière force ou de la plus grande vérité. C'est sans doute cette abondance d'images tirées du sein de la nature, qui a assuré de siècle en siècle à ces deux célèbres auteurs le titre de grands poètes. Si on ne les avoit jugés qu'en qualité d'hommes d'esprit, on auroit eu peut-être bien des défauts à leur reprocher.

L'invention est l'attribut le plus essentiel, & le signe le plus infailible du génie. En fait d'arts, qui n'invente pas, ne mérite point le titre de grand homme. Mais l'homme inventeur n'est pas toujours poète. Il ne le devient qu'en donnant à ses expressions cette couleur vraie & animée qui distingue le style poétique de tous les autres styles. Convenons donc que l'art de peindre est le vrai talent des poètes, & que l'esprit, malgré toutes ses ressources, ne pourra jamais ni imiter le talent, ni le remplacer. Lucain avec de grandes beautés a confirmé cette maxime par son exemple; & le traducteur de l'Illiade, si estimable d'ailleurs, ne la que trop prouvée de nos jours.

La nécessité de peindre s'étend à tous les genres de poésie. Tout poète, qui n'est pas peintre, n'est qu'un versificateur. Un grand ta-

bleau a le caractère & le mérite du poëme épique. La chanson peut passer pour une espèce de miniature. Je crois qu'en faisant l'histoire des arts sous le règne de Louis XV, on pourroit comparer le salon d'Hercule peint par le Moine, avec le célèbre poëme de la Henriade.

La nature entière est l'objet de la poésie. Il faudroit donc, si les bornes de la vie & celles de l'esprit humain le permettoient, que le vrai poëte eût une connoissance générale de tout ce qui appartient à l'esprit, & de tout ce qui est du ressort de la matière. Les poëtes ignorans sont toujours de foibles copistes : ils peignent, d'après des descriptions anciennes, empruntées elles-mêmes les unes des autres, les agitations de la mer qu'ils n'ont souvent pas vues, l'horreur d'un naufrage dont ils n'ont jamais pu être les témoins, des batailles sans aucune connoissance de la guerre : &, pour dire encore plus, ils osent quelquefois parler du gouvernement sans nulle teinture de politique ; de mœurs, de passions, sans étude du cœur humain. Stériles dans les tableaux de la vie champêtre, ils ne décrivent jamais que les fleurs des prairies, le murmure des ruisseaux, les pleurs de l'aurore, & le badinage des zéphirs. On voit qu'ils ne connoissent la campagne que

S U R L A P O É S I E.

par les jardins de la ville^e, & qu'ils n'ont jamais observé avec des yeux de peintre les différens spectacles des cieux, & les accidens qui varient le tableau de l'univers. Leurs descriptions sont chargées & confuses : l'on n'y découvre aucun de ces traits hardis qui dévoilent la nature : leurs draperies dérobent les graces sans les orner. Les jeunes poètes sur-tout donnent rarement aux objets différens le ton de couleur & le degré d'expression qui leur conviennent : ils confondent tous les genres de style, & peignent une danse de Wateau avec le pinceau fier des le Brun & des Pouffin.

L'auteur des *Épîtres* qui composent ce recueil (1), occupé, depuis quelques années, à perfectionner un poëme contre les différens principes de l'irréligion, a toujours été convaincu de la vérité des maximes qu'on vient d'établir : heureux si, en consacrant les loisirs de sa jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu embellir, par des images intéressantes, les systêmes abstraits de physique & de métaphysique qui entrent nécessairement dans le plan

(1) Ce recueil d'*Épître* est le premier hommage public que M. le C. de B*** ait rendu aux belles-lettres. Il désavoue tous les morceaux de prose & de vers qu'on lui a attribués.

qu'il s'est proposé. Virgile, qu'il a étudié avec soin, en use ainsi dans son poëme des Géorgiques. Les matières les plus sèches s'ornent & s'enrichissent dans ses mains : il lie avec un art admirable l'épisode au sujet, en sorte que, sans jamais abandonner son plan, il le varie, & empêche que l'imagination ne se croie captive dans les bornes où il la retient. On ne sera peut-être pas fâché de juger si le disciple a profité des leçons du maître (1) Le système de Spinoza, si monstrueux dans ses principes, si horrible dans ses conséquences, sembloit prêter bien peu à la poésie françoise, brouillée de tout tems avec la philosophie, & sur-tout avec la métaphysique. L'auteur du poëme contre l'irreligion, a osé exposer ce système si abstrait. Le public va juger s'il devoit s'en croire capable. C'est ainsi que commence le chant où il expose & réfute le spinosisme.

Enfin je vous revois, bois antique & sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités, à la pompe des cours ;
Où, quand la raison parle, elle convainc toujours ;

(1) Dieu est tout, tout est Dieu selon le système de Spinoza : les hommes, les animaux, les plantes sont des modifications de la Divinité. Il résulte de ce principe que tout ce qui est, est bien, soit dans l'ordre physique soit dans l'ordre moral.

Où l'ame , reprenant l'autorité suprême ,
 Dans le sein de la paix s'envisage elle-même.
 Esclave dans Paris, ici je deviens roi :
 Cette grotte où je pense , est un louvre pour moi ;
 La sagesse est mon guide , & l'univers mon livre :
 J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
 C'est ici que la sage & profonde raison
 De mon esprit captif étendit la prison ,
 Quand , armé du flambeau de la philosophie ,
 Je démasquai l'erreur que l'orgueil déifie ,
 Que toléra long-tems le Batave séduit ,
 Et que jusqu'en nos murs le mensonge conduit.
 Vous donc qui me suivez dans cette solitude ,
 Qui par des nœuds de fleurs m'attachez à l'étude ,
 Muse , rappelez-moi le mémorable jour
 Où la vérité même éclairant ce séjour ,
 Du Dieu de Spinoza m'offrit la vive image :
 Elle étoit sans bandeau , peignons-la sans nuage.

Loin du faste imposant & toujours onéreux ,
 En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux.
 Tout entier à l'étude , à mes vœux , à moi même ,
 Du hardi Spinoza je creusais le système :
 Et de son athéisme éclairant les détours ,
 A Dieu qu'il outragea j'adressois ce discours :
 Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure ;
 Pénètre mon esprit de cette clarté pure ,
 Dont les sages témoins de ta félicité
 Partagent avec toi l'heureuse immensité.
 Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse :
 Enflamme mon esprit , & mûris ma sagesse ;

Viens à moi, je t'implore.... Un feu pâle & soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chute du monde.
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Et par leurs tourbillons vainement suspendus,
Roulèrent dans les airs ensemble confondus.
Tout parut s'abîmer : moi seul calme & tranquille,
Je vis l'affreux chaos entourer mon asyle.
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité.
Plongé dans le silence & dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre.
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant ; que dis-je un monde entier,
Un colosse infini, mais pourtant régulier.
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible :
Ses cheveux, des forêts, son œil sombre & terrible,
Une fournaise ardente, un abîme enflammé :
Je crois voir l'univers en un corps transformé.
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines,
Le profond Océan écume dans ses veines,
La robe qui le couvre est le voile des airs :
Sa tête touche aux cieux, & ses pieds aux enfers.
Il paroît : la frayeur de mon ame s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, plus surpris qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la Divinité,
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ,
» Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu,
» Spinoza le premier connut mon existence :
» Je fais l'être complet, & l'unique substance :

» La matière & l'esprit en sont les attributs :
 » Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus.
 » Principe universel, je comprends tous les êtres :
 » Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
 » Les membres différens de ce vaste univers
 » Ne composent qu'un tout, dont les modes divers
 » Dans les airs, dans les cieus, sur la terre & sur l'onde,
 » Embellissent entr'eux le théâtre du monde ;
 » Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
 » Qui comble mes trésors, & les rend infinis.
 » Cesse donc de borner ma puissance divine ;
 » Je suis tout ; tout en moi puise son origine :
 » Ma grande ame circule, agit dans tous les corps,
 » Et selon leur structure anime leurs ressorts ;
 » Mais la sagacité ne s'échappe & n'émane
 » Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe.
 » Si le voile est épais, l'esprit éclate moins :
 » S'il est plus délié, libre alors de tous soins,
 » Il brise le tissu de ses liens rebelles,
 » Et jusque dans le ciel lance ses étincelles.
 » De cet être ignoré, de cet être puissant,
 » Admire & reconnois le portrait agissant.
 » Mon corps est le monceau de toute la matière :
 » L'union des esprits forme mon ame entière. »
 Il dit ; mais de cent coups à la fois foudroyé,
 Comme un foible crystal le colosse est broyé.
 L'obscurité s'enfuit, le jour enfin m'éclaire,
 Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
 Je vois, ô vérité ! &c.

La poésie, comme on vient de l'expliquer, est donc l'art de peindre la nature, en donnant à l'esprit la couleur des corps, & aux corps le feu & la vivacité de l'esprit. Faut-il s'étonner qu'elle ait conservé dans les siècles même les plus barbares un empire constant sur tous les hommes ? Elle réunit les graces & les avantages des deux arts les plus aimables, la peinture & la musique. Elle imite le charme de la peinture par les images, & les accords de la musique par l'harmonie. Or le goût des tableaux & du chant est aussi naturel à l'homme que la faculté de voir & d'entendre. Il est presque impossible qu'avec des yeux & des oreilles on ne se prête tour-à-tour au plaisir de voir un objet bien imité, & au charme d'entendre des sons harmonieux. Il est donc permis de conclure que l'esprit agité par les douces impressions de la vue & de l'ouïe, a dû nécessairement inventer l'art de la poésie, qui est elle-même une espèce de peinture & de musique. De-là ce goût universel des hommes pour les vers, le chant & les tableaux.

Si les philosophes, dont l'esprit est souvent plus sérieux que délicat, plus juste qu'étendu, avoient pénétré dans les causes de la poésie, de la peinture & de la musique; loin de prof-

crire ou de dédaigner des arts si estimables, ils les regarderoient comme les effets nécessaires du rapport établi entre l'ame & les sens, & comme des plaisirs délicieux que l'Auteur de la nature nous a ménagés. Un profond géomètre traite les vers de bagatelle; cependant il y a à parier que le grand Newton ne vivra pas aussi long-tems que le vieux Homère. Tous les hommes n'ont pas ce degré de lumière qui éclaire la route obscure des sciences; mais ils ont presque tous ce fonds de sentiment qui suffit pour aimer & pour exercer jusqu'à un certain point les arts purement aimables.

Si ceux qui confondant toujours la cause de la poésie avec celle des poètes, la regardent comme une occupation dangereuse, pouvoient penser que l'art, indifférent par lui-même, se prête aux vices comme aux vertus de l'artiste; que la nature du talent poétique ne détermine pas les hommes à être vicieux; que la prose auroit trop d'avantage sur les vers, si elle avoit le pouvoir de réformer un mauvais naturel, ou de réprimer des passions effrénées: si, dis-je, ils se donnoient le tems de réfléchir avant que de juger, ils se garderoient bien de décrier un art innocent, exercé dès sa naissance dans les temples & aux pieds des autels, consacré par la lyre de David,

par la plume de Job, par la voix des plus grands prophètes ; d'un art enfin qui a fait d'âge en âge les délices de l'esprit humain, & l'éloge des princes qui l'ont protégé. Les vertus deviendroient inutiles pour la postérité, si les talens n'en éternisoient le souvenir dans la mémoire des hommes.

Ainsi, pour maintenir l'ordre de la société, & hâter les progrès de l'esprit, il faudroit tellement assujettir chaque citoyen aux obligations de son état, que les talens ne nuisissent jamais aux devoirs, & que les vertus pussent toujours subsister avec les connoissances. Il faudroit se souvenir que les arts les plus frivoles en apparence sont enchaînés par un lien très-fort, mais presque imperceptible, aux arts qu'on croit les plus nécessaires. Malheur à celui qui oseroit rompre cette chaîne, & qui, en retranchant les abus, pourroit cesser d'encourager le succès ! Il est aisé de démontrer que les sciences les plus respectables & les plus utiles feroient bientôt abandonnées, si le goût étoit détruit. Ignore-t-on que le goût, en adoucissant la férocité des mœurs, en polissant le style barbare des livres, en ranimant l'ardeur de l'étude, en ramenant l'esprit dans le chemin de la vérité, a étendu par gradation le cercle de nos connoissances ?

Mais comment ce goût restaurateur des sciences les plus sublimes, auroit-il surmonté l'ignorance & la barbarie sans le secours des arts aimables, tels que la poésie, la peinture & la musique (1)? Par quelle fatalité arrive-t-il donc que les hautes sciences, en étendant leur empire, rétrécissent celui des beaux arts, & étouffent insensiblement ce même goût qui les avoit rappelés de leur exil, & qui les feroit renaître encore, si les hommes, qui se lassent bientôt d'être savans, retomboient dans leur première barbarie? Quel enchaînement admirable entre les arts utiles & agréables! Eh! combien les plus grandes choses dépendent souvent des plus petites!

Il ne reste plus qu'un mot à dire des épîtres qu'on donne au public. L'occasion les a fait naître; la vérité les a dictées; la vertu s'y montre sans hypocrisie, & la critique sans aucune teinture de satire. On a tâché d'y éviter tous les défauts qui font craindre les vers. Il falloit y répandre les graces qui les font aimer: mais le talent seul, qu'on ne peut pas se donner,

(1) La poésie est si naturelle aux hommes, que les poètes ont été les premiers écrivains de toutes les nations. Le premier ouvrage de Moïse est sans doute le beau cantique qu'il fit après le passage de la mer Rouge. Homère & Hésiode ont précédé tous les historiens & tous les philosophes de la Grèce.

14 DISCOURS SUR LA POÉSIE.

pouvoit les y faire naître. L'auteur de ce foible essai invite les maîtres de l'art à l'honorer de leurs critiques : il promet d'en profiter, & de ne jamais y répondre.

foible
rer de
& de

ÉPITRES.

ÉPITRE I. SUR LE GOUT.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS.

SA G E S sans loix, brillans sans imposture,
Coulez, mes vers, enfans de la nature:
N'affectez rien; que la main du hasard
Amène tout, jusqu'aux règles de l'art.
Le naturel est le sceau du génie,
L'appui du goût l'âme de l'harmonie.
Sacrifiez à la simplicité
Le faux éclat d'un style *brillanté*,
Rayon subit, étincelle imprévue,
Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.
N'imitiez pas ce jargon languissant,
Ces vains essais d'un poète impuissant,
Qui, destructeur des jardins de Cythère,
Ne peut sans rose habiller sa Glycère.
Fuyez encor les tours trop délicats,
Des *Concetti* l'inutile fracas,
Tous les faux jours des *tournures* nouvelles,
D'un fade auteur pénibles bagatelles.
En aiguissant, en limant de trop près,
L'art affoiblit la pointe de ses traits;
Trop de recherche avilit la peinture,
Et d'un tableau fait une miniature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers ;
L'aiguille en main, coloroit l'univers,
Que de l'Olympe elle étendoit le voile :
Ou captivoit l'Océan sur la toile ;
Le goût du vrai, mariant ses couleurs,
Leur ménageoit le teint même des fleurs,
Ce velouté, cette aimable jeunesse
Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
Il leur donnoit ce ton de vérité ;
Original, s'il est bien imité ;
Cet ordre prompt ou lent dans les nuances,
Qui semble unir & lier les distances,
Associer le soleil à la nuit,
Et joindre l'ombre au jour qui la détruit,
Par le succès Arachné pervertie,
Avec le goût perdit la modestie,
Et, défiant la rivale de Mars,
Lui disputa l'empire des beaux arts.
Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse ;
Un seul regard lancé par la Sagesse,
Anéantit l'ouvrage & le talent :
Arachné change, & son corps chancelant,
Devient bientôt un insecte inutile,
D'un vain réseau réparateur futile.
Que de trésors par Arachné perdus !
L'art seul lui reste, ou plutôt son abus :
De ses filets la trame déliée,
A nos lambris adroitement liée,
Offre un travail moins heureux que fini :
A force d'art, l'art lui-même est banni.
Il est encor des talens dans la France,
Qui des neuf sœurs nourrissent l'espérance.

Mais je croirois qu'au frivole inclinés,
De la nature ils se sont détournés.
Se pourroit-il, François, que notre verve
Eût réveillé le courroux de Minerve;
Qu'on eût fondu l'or du siècle passé,
Pour y mêler un clinquant effacé?
Le naturel s'est usé sous la lime;
La symétrie a banni le sublime,
Et la clarté, ce flambeau du discours,
Pâlit, s'éteint, & fait place aux faux jours.

Trop de finesse affadit la saillie
De la piquante & sincère Thalie (1) :
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs;
Le prisme en main marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art trop heureux d'instruire & d'amuser
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, & rien à la nature.
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomène (2) en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abbaïsse, & vienne, un creuset à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,

(1) La Comédie.

(2) La Tragédie.

A l'antithèse enchaîner la maxime ,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime ?

Plût aux neuf sœurs qu'un Amphion nouveau (1)
Avec Lully conciliât Rameau ;
Que , bannissant l'envie & la satire ,
On accordât les accens de leur lyre.
Le dieu de Gnide & le dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers :
L'un du bon goût protecteur & modèle ,
Est de nos cœurs l'interprète fidèle :
L'autre échauffé par le concert des cors ,
Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages ,
L'autre les mers , la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le dieu des romans (2)
Eût épuré la langue des amans ;
Que le remords , persécuteur du vice ,
Fût son remède autant que son supplice.
L'amour si fourbe est pourtant ingénu :
Libre , immodeste , il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture :
Que la pudeur préside à la peinture :
C'est un enfant , mais un enfant armé ,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel , perfide , il sourit quand il blesse :
Changez de ton s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que, féconde en ses tours (3),
Pleine d'un feu qui s'anime toujours ,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie ,
Moins de recherche & plus de vrai génie ;

(1) La Musique. (2) Les Romans. (3) L'Eloquence.

Que noble & forte, elle eût marqué ses traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule & le jeune Céphale :
Térrible & fier, l'un porte dans ses mains
Et le repos & l'effroi des humains.

Un sourcil noir ombrage sa paupière :
Son œil enfante & répand la lumière ;
Et son front large, inquiet & troublé,
Soutient des dieux le palais ébranlé ;
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Olympe se dore :
Il abandonne aux zéphirs, à leurs jeux,
Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour ses tresses dénouées,
Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice, aimable, intéressant,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts, entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages
Ou par les traits, ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix.
Mais, en fuyant la vaine dépendance
De l'art stérile, évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas,
Embellissez, ornez, ne chargez pas.
Pères féconds, sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix, enfante sans dessein ;
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;

Débarassez vos sens appesantis
 Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
 Au fond des cœurs le sentiment sommeille ;
 Le bruit des arts l'excite & le réveille :
 Mais à leur pompe attentif par effort,
 Il en gémit, succombe, & se rendort.
 Comment ranger sous de justes idées
 Des passions qu'on ne voit que fardées ?
 Comment goûter & peindre des plaisirs ?
 On ne connoît que l'excès des desirs :
 En les outrant, on cherche à les éteindre :
 Il faut sentir, pour savoir l'art de peindre,
 Et de nos cœurs étendre dans autrui,
 Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature enfans moins indociles,
 Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :
 Mais, pour remplir notre cœur inconstant,
 Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
 Des biens voisins perdirent leur amorce :
 Plus éloignés, ils eurent plus de force :
 Nos sentimens plus vifs furent moins doux,
 Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux :

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
 Cherche de Pan le temple solitaire ;
 Qui, revenu des modernes erreurs,
 Connoît le prix des jardins & des fleurs,
 D'un jeune ormeau dont la tête naissante
 Soutient déjà la vigne languissante ;
 Qui des oiseaux écoutant les chansons,
 Rime des vers aussi doux que leurs sons ;
 Dont les vertus au simple accoutumées,
 Du monde au loin contemplant les fumées ;

Qui , libre enfin sous un toit fortuné ,
Voit devant lui l'univers enchaîné.

Toi , qui , nourri dans le sein du grand monde ,
Aime les fleurs , le murmure de l'onde ,
Les chants naïfs des bergers ingénus ;
Toi , dont les goûts sont amis des vertus ,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse aux grands , & n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés ,
Que dans tes mains ils brillent achevés : -
Mes sentimens aussi purs que ton style ,
Rendront du moins l'hommage moins stérile.

É P I T R E I I . SUR LES MŒURS.

A M. DE MONTMORENCI.

SI tes aïeux , les connétables ;
Si les Coucis , les Châtillons ,
Et tant de héros respectables ,
Dont Plutus usurpe les noms ,
Du fond de leurs tombeaux funèbres ,
Où la mort les tient enchaînés ,
S'offroient , vainqueurs de leurs ténèbres ,
Aux yeux des François étonnés ;
Quelle tristesse pour des hommes
Si fiers , si simples , & si grands ,
De voir , dans le siècle où nous sommes ,
Le luxe confondre les rangs !

De voir tant de flatteurs commodes
 Encenser nos folles erreurs,
 Et sur l'inconstance des modes
 Régler les principes des mœurs!
 Aux traits de la plaisanterie
 De voir le zèle assujetti,
 L'amour sacré de la patrie
 En paradoxe converti;
 La religion en problème,
 Le sophisme en raisonnement,
 L'affreux pyrrhonisme en système,
 Et la débauche en sentiment!
 De voir la beauté dissolue
 Proscrire par des ris moqueurs
 La flamme tendre & retenue
 Qui brûloit jadis dans les cœurs,
 Et toujours foible sans tendresse,
 Toujours vive sans passion,
 Immoler à l'illusion
 L'honneur, la gloire & la sagesse!
 De voir enfin la volupté,
 Esclave de l'hypocrisie,
 Sacrifier par vanité
 Les plaisirs permis de la vie,
 Pour servir dans l'obscurité
 L'intempérance, la folie,
 Et les vices que multiplie
 L'espoir de leur impunité!
 Quels jours, diroient ces fières ombres,
 Ont suivi nos âges heureux!
 Quels voiles! quels nuages sombres
 Couvrent le front de nos neveux!

C'est la vertu , non la naissance
Qui rend les héros immortels ;
Et leurs monumens qu'on encense ,
Sont devenus par sa puissance
Moins des tombeaux que des autels.
Eh , pourquoi les noms que vos pères
Ont illustrés dans les combats ,
Deviendroient-ils héréditaires ,
Si leurs vertus ne le sont pas ?
Vos mœurs n'ont plus que la surface
Du vrai, de l'honnête & du beau ;
Votre amour est une grimace ,
Votre zèle un piège nouveau.
L'esprit mêlé dans tous vos vices
Leur donne un ton de dignité
Qui dérobe à des yeux novices
L'horreur de leur difformité.
La haine conduit sur vos traces
Le fantôme de l'amitié :
La noirceur , par la main des Graces ,
Etouffe , en riant , la pitié.
Quelle différence d'usages ,
Et quels contrastes dans les cœurs !
Le temps , avec de nouveaux âges
Amène de nouvelles mœurs.
Notre probité plus chrétienne ,
Joignoit sans art & sans éclat ,
La fermeté stoïcienne
A la franchise du soldat.
Moins fastueux dans nos promesses ,
Moins simulés dans nos refus ,
Nous ignorions l'indigne abus

De colorer par des souplesses
 Une amitié qu'on ne sent plus ;
 De fasciner par des finesses
 Les yeux pénétrants des Burrhus ;
 Sous les dehors des Régulus ,
 De cacher les ames traîtresses
 Et les noirceurs des Manlius ;
 De conserver dans les bassesses
 L'air indépendant des Brutus ,
 Et le langage des Lucrèces
 Dans le culte impur de Vénus.

Le peuple voyoit sans murmure
 Le pouvoir des grands & des loix.
 Assujettie à ses emplois ,
 Jadis l'opulente roture
 N'osoit aspirer à nos droits :
 L'or n'illustroit pas autrefois ;
 Et la noblesse alors plus pure ,
 Naïssoit dans le sein des exploits.
 Quels jours oisifs pour les critiques !
 Mars ennoblissoit les vainqueurs ;
 Point de contrats problématiques ;
 Plus clairs, plus vrais, plus authentiques ,
 Les titres étoient dans les cœurs.
 Alors nos chars dans la carrière
 Conduits par le faste & le bruit ,
 N'écrasoient pas sur la poussière
 Ce peuple avide qui nous suit.
 Mais la fierté mâle & guerrière ,
 Le zèle ardent , l'amour des loix ,
 Du louvre entr'ouvroient la barrière ,
 Et nous annonçoient à nos rois.

Ami, ce portrait véridique,
 Si digne de nos bons aïeux,
 N'est pas le travail fantastique
 D'un cerveau foible ou vaporeux :
 On n'y suit point du premier âge
 Le roman tant de fois cité,
 Ni le pédantesque étalage
 Des beaux jours de l'antiquité.
 C'est un tableau que les Joinvilles
 Et les Comines ont tracé,
 Qui, par le faste de nos villes,
 Est terni sans être effacé.
 Ces âges, traités de gothiques,
 Etoient les âges des Bayards :
 Siècle de la gloire & de Mars,
 Où les vertus moins politiques
 Régnoient à la place des arts.
 Les François nourris dans les armes
 Invitoient Bellonne à leurs jeux :
 Les ris s'unissoient aux alarmes :
 L'amour devenu belliqueux,
 Sous l'acier déroboit ses charmes
 Et les trésors de ses cheveux.
 Alors la tranquille innocence
 Etoit compagne des plaisirs,
 Et l'on vouloit que la décence
 Fût l'interprète des desirs.
 Mais cette vertu fabriquée,
 Qu'affichent encor les mortels,
 N'est plus qu'une idole tronquée
 Qui déshonore les autels.
 La politesse est une écorce

Qui couvre un cœur fourbe ou léger :
Le ton du monde est une amorce
Qui nous en cache le danger :
Le savoir , un vain étalage
De mémoire & de vanité:
Notre raison , un badinage
Où succombe la vérité.
Mais comme l'esprit assaisonne
Et nos vices , & nos erreurs ,
Avec succès on déraisonne ,
Avec grace on flétrit les mœurs.
Oh ! j'aime mieux la *courtoisie*
De nos antiques chevaliers ,
Que le fiel mêlé d'ambroisie
De nos voluptueux guerriers.
L'encens que brûloient pour leurs *dames*
Ces amis de la vérité ,
Faisoit l'éloge de leurs flammes
Et du pouvoir de la beauté.
Mais cette gloire diffamante
Qu'on cherche dans le changement ,
Est à la honte de l'amante
Un vice applaudi dans l'amant.
 Illustre ami , que de folie ,
 Que de néant dans les esprits !
Tous les excès qu'on multiplie
Sont prévenus par tes mépris :
D'un œil philosophe & tranquille ,
Tu vois les intrigues des cours :
Que ton exemple un jour utile
En arrête à jamais le cours.
 Une divinité volage

Nous anime & nous conduit tous :

C'est elle qui dans le même âge

Renouvelle cent fois nos goûts ;

Ainsi , pour peindre l'origine

De nos caprices renaissans ,

Regarde une troupe enfantine ,

Qui , par des tuyaux différens ,

Dans l'onde où le savon domine

Forme des globes transparens.

Un souffle à ces boules légères

Porte l'éclat brillant des fleurs :

De leurs nuances passagères

Un souffle nourrit les couleurs.

L'air qui les enfle & les colore

En voltigeant sur nos lambris ,

Leur donne ou la fraîcheur de Flore ,

Où le teint ambré de l'Aurore ,

Où le vert inconstant d'Iris.

Mais ce vain chef-d'œuvre d'Eole ,

Qu'un souffle léger a produit ,

Dans l'instant qu'il brille & qu'il vole ,

Par un souffle s'évanouit.

François , connoissez votre image ;

Des modes vous êtes l'ouvrage ,

Leur souffle incertain vous conduit ;

Vous séduisez : l'on rend hommage

A l'illusion qui vous suit ;

Mais ce triomphe de passage ,

Effet rapide de l'usage ,

Par un autre usage est détruit.

ÉPI TRE III.

CONTRE LE LIBERTINAGE.

A M. L E C. D E * * *.

Vous qui savez donner les couleurs les plus sages
Aux traits les plus hardis , aux plus vives images ;
Exécutez le plan que vous m'avez tracé ,
Et guidez un pinceau dans mes mains déplacé.

Cette trompeuse erreur , dont le monde est l'empire,
Plus aimable à saisir que facile à décrire ,
Rivale de l'amour , & sœur de la beauté ,
A qui Vénus donna le nom de volupté ,
Dans un cercle rempli de jeunes Sybarites ,
Célébroit les douceurs des loix qu'elle a prescrites ,
Contente si les cœurs lui portent pour tribut ,
Des plaisirs ignorés , ou de nouveaux abus.
Chaque moment ajoute au charme de l'entendre ;
Sa voix devient plus douce , & sa beauté plus tendre ;
Un sceptre de cristal arme ses jeunes mains ,
Et ce sceptre agité fait mouvoir les humains.
Quand tout-à-coup les chants des faunes , des bacchant
Annoncent à grand bruit le dieu des corybantes ;
Bacchus vient sur son char demander en vainqueur ,
Et la main de la nymphe , & son trône & son cœur.
Le satyre enivré , la ménade effrénée ,
Sur leurs cistres aigus célèbrent l'hyménée ,
La volupté soupire , & d'un œil languissant
Invoque en vain l'amour , & cède en rougissant.

ÉPITRE CONTRE LE LIBERTINAGE. 29

A cet hymen forcé les sylvains applaudirent ,
Tous les bois d'alentour à leurs cris répondirent ;
Et le ciel en courroux maudit le monstre affreux
Que devoit mettre au jour ce couple malheureux :
Bientôt l'événement confirma le présage.

Des amours de Bacchus naît le libertinage ,
Monstre dont les progrès rapides & constans
S'étendent sans effort , & résistent au tems ;
Ses beaux yeux sont remplis des charmes de sa mère ;
Son cœur foible est ouvert aux excès de son père ;
Fourbe , il prend de l'amour & l'enfance & les traits ;
La raison se déride en voyant ses attraits :
La jeunesse le suit sur la foi de ses charmes ,
Badine avec son arc , se joue avec ses armes ,
Serre , brise ses nœuds avec facilité ,
Et prise dans ses fers se croit en liberté.

Tranquille , elle sourit au dieu qui la caresse :
Dans ses bras amoureux l'imprudente le presse ;
Quand tout-à-coup saisis d'une douce langueur ,
Ses bras sont accablés sous le poids du vainqueur.
A ce trouble inconnu la jeunesse alarmée ,
Veut éviter les traits du dieu qui l'a charmée :
Mais hélas ! ses combats se changent en plaisirs ,
Ses craintes en espoir , ses remords en desirs ;
Confuse , elle retombe au milieu de ses chaînes ;
Un charme involontaire accompagne ses peines ;
Elle voudroit haïr , elle ne peut qu'aimer ;
Son cœur cherche le calme & se laisse enflammer.
C'est alors qu'à ses yeux se découvre l'abîme ;
Mais un chemin de fleurs la conduit jusqu'au crime :
Le voile de l'erreur tombe enfin sur ses yeux ,
Et les vertus en pleurs s'envolent dans les cieux.

Insensible aux leçons, aux cris de la sagesse,
 La jeunesse se livre au vainqueur qui la blesse ;
 Alors de faute en faute , & d'erreur en erreur ,
 En épuisant le crime elle accroît son ardeur ;
 Du poids de la raison son ame délivrée ,
 Au torrent des amours s'abandonne enivrée.
 Loix, sagesse, pudeur, mœurs, principes, vettus,
 A l'aspect du plaisir, qu'êtes-vous devenus ?
 Le tems suit la jeunesse ; il la presse, il l'arrête,
 Et blanchit les trésors qui couronnoient sa tête.
 Le plaisir est détruit, l'amour n'a plus de traits,
 Mais l'habitude reste au défaut des attraits :
 Le mépris, le dégoût remplissent sur ses traces,
 Le trône qu'occupoient les talens & les graces ;
 Et la mort tranche enfin des jours infortunés
 Dans le sein des amours si long-tems profanés.
 Fils chéri de Bacchus, trompeur libertinage,
 A ces honteux excès tu connois ton ouvrage :
 Couché sur des gazons qu'épargnent les hivers,
 Tu ris de voir le monde en proie à ces travers ;
 Viens toi-même éclairer l'excès de ta folie
 Dans ces lieux où la France imite l'Italie (1)

Lucinde & Cidalis par l'hymen enchainés ,
 Volent aux jeux publics de myrtes couronnés ;
 Lucinde à la douceur ajoutée la finesse :
 Le parterre charmé contemple sa jeunesse ,
 De ses regards errans démêle le motif ,
 Et de son innocence, arbitre décisif,
 Fixe sans balancer , le moment de sa chute ;
 Bientôt la toile vole , & l'arrêt s'exécute.

(1) L'Opéra.

CONTRE LE LIBERTINAGE. 31

Un essaim de flatteurs perfides , mais charmans ,
Qui , sans vouloir aimer , portent le nom d'amans ,
Brillent dans les balcons , & volent autour d'elle :
Dans leurs discours légers la saillie étincelle ;
L'art d'orner le frivole & d'embellir les riens ,
Sème de mille fleurs leurs brillans entretiens.
A tous leurs mouvemens Lucinde intéressée ,
Cherche à déterminer son ame embarrassée.
Art de Sémiramis , miracles de Linus ,
Charmes d'Anacréon , prestiges de Vénus ,
Plaisir touchant des pleurs , sentiment de la joie ,
Tout ce qui plaît , qui charme , à ses yeux se déploie ;
Elle cède , elle perd un reste de fierté ,
Et prépare son cœur à l'infidélité.
Dans les sombres détours d'une scène éclatante ,
L'époux a prévenu son épouse inconstante ,
Et sa main libérale achète au plus haut prix
Un repentir suivi de honte & de mépris.

Du spectacle au souper le jeu remplit l'espace :
La nuit se lève en vain , un jour nouveau l'efface.
Bientôt dans un fallon par Comus éclairé ,
On vole à ce festin si long-tems désiré ,
Ordonné par le luxe & la délicatesse ,
Apprêté par le goût , loué par la mollesse.
Là , tous les sens flattés sans être satisfaits ,
S'aiguisent par degrés , ne s'émoussent jamais :
Au troisième nectar que verse la folie ,
L'ame s'épanouit , la langue se délie ,
Et l'esprit libre enfin au milieu de ses fers ,
Vole avec le champagne & le suit dans les airs.
Alors les traits malins de la plaisanterie
Troublent de la raison la sage rêverie :

Qu'elle règne, dit-on, quand le soleil nous luit :
Le flambeau de l'amour est l'astre de la nuit.
Ainsi tous les excès, sous un masque commode,
Se glissent sourdement, & se tournent en mode.
Il suffiroit alors, pour étendre leurs cours,
Qu'un écrit scandaleux leur prêtât son secours.

Le monde a de son sein exilé la science ;
Mais il sait par l'usage ennoblir l'ignorance ;
Il prête à nos discours ce vernis animé,
Ce ton enfin, ce ton plus senti qu'exprimé.
Cependant, sur la foi d'un certain formulaire,
Il voile nos défauts, & donne l'art de plaire :
De l'esprit, du mérite, arbitre universel,
Il condamne à la hâte, & juge sans appel.
Quelques foibles secours puisés dans la lecture,
Quelques faits recueillis dans une source impure,
Sont la base & le fond de ce juge insensé,
Paresseux à s'instruire, à corrompre empressé.
O vous, qui, satisfaits de vos courtes lumières,
Ne cherchez, n'enlevez que la fleur des matières,
Laissez en d'autres mains les fardeaux accablans,
Et ne surchargez pas vos débiles talens.
Et vous, de qui les soins bornés à la parure,
Retranchent à l'esprit toute sa nourriture,
Qui, le bras appuyé sur un pompeux carreau,
Arrangez la nature en tournant le fuseau ;
Croyez que ces auteurs, dont votre ame est charmée
Ont le cœur d'un Titan & les bras d'un Pymée.
Leur exemple entraîna votre esprit libertin,
Connoissez leurs erreurs, & tremblez pour leur fin.
Ils n'ont jamais senti le solide avantage
De rendre aux loix, aux dieux un légitime hommage.

Ils ont vu que le monde offroit tout son encens
 A la beauté du jour , à l'idole des sens ;
 Qu'à peine quelques grains conservés en silence ,
 Fumoient obscurément aux pieds de l'innocence :
 Et qu'enfin les autels d'Amour & de Plutus
 Avoient rendu désert le temple des vertus.
 Ils ont vu Flore errante , Arphise à demi nue
 S'engager sans pudeur , rompre sans retenue ,
 Remplir le monde entier de leurs égaremens ,
 Et compter en un mot leurs jours par leurs amans.
 Ils ont vu triompher ces tyrans des familles ,
 Ces fameux corrupteurs des mères & des filles ,
 Qui , galans sans décence , amoureux sans desirs ,
 Ne cherchent que l'éclat dans le sein des plaisirs ;
 Qui , loin d'enfouir la liste de leurs crimes ,
 Exposent au grand jour le nom de leurs victimes :
 Ils ont dans cette école accoutumé leurs cœurs
 A flatter la licence , à mépriser les mœurs ,
 A tolérer le vice , & non le ridicule ,
 A couronner l'excès , à siffler le scrupule ,
 A ne connoître enfin , esclaves factieux ,
 Que leurs penchans pour loix , & leurs plaisirs pour dieux.

É P I T R E I V.

S U R L' I N D É P E N D A N C E.

Q U I foule aux pieds l'orgueil , le luxe & l'abondance ,
 Qui vit content de peu , connoît l'indépendance ;
 Au-dessus de la crainte , au-dessus de l'espoir ,
 La règle de son cœur est la loi du devoir.

Juge fans passion, censeur fans amertume,
Aux fureurs des parties il ne vend point sa plume;
En prodigant le fiel & l'encens tour-à-tour,
Il ne fait point servir & la haine & l'amour.
Des rayons de la foi son ame pénétrée,
Aux conseils de l'erreur a fermé toute entrée :
Trop fier, trop vertueux pour adorer les grands,
Il pèse avec sagesse & les noms & les rangs :
Son esprit éclairé craint qu'on ne le soupçonne
De confondre à la fois le titre & la personne :
Et qui veut mériter son culte & ses tributs.
A la place des noms doit offrir des vertus.
Né pour l'obéissance, & non pour l'esclavage,
Du temple au pied du trône il porte son hommage,
Et lorsque sa raison s'arme contre la loi,
Il l'enchaîne aux autels & l'immole à la foi.
Mais ne supposez pas qu'un zèle fanatique
Couvre de ses desseins la marche politique ;
Spectateur inconnu dans ce vaste univers,
Ses yeux sur les grandeurs sont foiblement ouverts ;
Il n'est rien dans les cours qu'il adore ou qu'il brave ;
Oustrager est d'un fou, flatter est d'un esclave.
Il faut bannir l'audace & non la liberté,
La balance à la main peser la vérité,
Ne jamais applaudir aux foibleffes des hommes,
Ne point trop éclairer le néant où nous sommes,
En respectant toujours le pontife & les rois,
Nous taire, mais ofer faire parler les loix.
C'est ainsi que, soumis au joug de la prudence,
Nous soutenons les droits de notre indépendance,
Ami, lorsque l'hiver, entouré de frimats,
Souffle du fond du nord la glace en nos climats ;

SUR L'INDÉPENDANCE. 35

Lorsqu'assis sous un toit où les muses président,
Où la vérité parle, où les fronts se dérident ;
Eclairés par l'histoire, amusés par les vers,
A notre tribunal nous citons l'univers.

La cour offre à nos yeux de superbes esclaves,
Amoureux de leur chaîne, & fiers de leurs entraves ;
Qui, toujours accablés sous des riens importants,
Perdent leurs plus beaux jours pour saisir des instans.
Qu'il est doux de les voir dévorés d'amertume,
S'ennuyer par état, & ramper par coutume,
Tomber servilement aux pieds des favoris,
Des biens du malheureux mendier les débris,
Et du vil intérêt ministres & victimes,
Perdre dans les revers le fruit de tant de crimes !

Heureuse, disons-nous, la douce obscurité,
Qui des fers de la cour sauve la probité :
Mais plus heureuse encor la sagesse constante
D'un mortel tout-puissant, que nul appas ne tente ;
Qui, semblable à Burrhus, vertueux sans orgueil,
Evite le danger sur le bord de l'écueil ;
Qui, dans les flots bruyans d'une cour importune,
Aux pieds de la justice enchaîne la fortune.

Un esprit libre & sage erre avec sûreté
Dans les cercles divers de la société :
Sévère sans aigreur, & fier sans insolence,
Vif sans emportement, calme sans indolence,
Exact observateur de l'usage inconstant,
Il s'abaisse à propos, se resserre ou s'étend :
Pour la seule vertu toujours invariable,
Il souffre les méchans sans devenir coupable :
Tel l'astre bienfaisant qui règle les saisons,
Eclaire un lac impur sans souiller ses rayons.

36 ÉPITRE SUR L'INDÉPENDANCE.

Prêtons nous sagement aux misères humaines :
 Plaignons l'homme captif sans partager ses chaînes :
 Ami , n'achetons point aux dépens des vertus ,
 L'inconstante faveur de l'aveugle Plutus.
 Un Dieu sage a pesé dans la même balance
 Les différens états de l'humaine opulence.
 Loin de l'aïssance honnête il bannit les remords :
 Il joint la peine aux rangs , & les soins aux trésors ;
 Et pour nous conserver une ame non commune ,
 Son bras de nos foyers écarte la fortune ;
 Evitons les erreurs de l'indocilité ,
 Et les honteux excès de la crédulité.

Que je vous plains , ô vous , dont l'esprit tributaire ,
 De qui veut l'asservir esclave volontaire ,
 Prêt à tout soutenir comme à tout renverser ,
 Attend avec respect un ordre pour penser !
 Vous , intrigans obscurs , ambitieux reptiles ,
 Asservis dès l'enfance à des dehors utiles ;
 Qui marchez vers le trône à l'ombre des autels ,
 Et ne chantez les dieux que pour plaire aux mortels :
 Et vous , froids complaisans dont l'ame mercénaire
 Epouse sans remords le vice qui peut plaire ;
 Flexibles instrumens des passions d'autrui ,
 Vivez dans l'esclavage , & mourez dans l'ennui.
 J'aime mieux un tilleul que la simple nature
 Elève sur les bords d'une onde toujours pure ,
 Qu'un arbruste servile , un lierre tortueux ,
 Qui surmonte en rampant les chênes fastueux.

ÉPITRE V.

SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

JE vous salue, ô terre où le ciel m'a fait naître ! (1)
 Lieux où le jour pour moi commença de paroître ,
 Quand l'astre du berger brillant d'un feu nouveau ,
 De ses premiers rayons éclaira mon berceau.
 Je revois cette plaine où des arbres antiques
 Couronnent les dehors de nos maisons rustiques :
 Arbres , témoins vivans de la faveur des cieux ,
 Dont la feuille nourrit ces vers industrieux
 Qui tirent de leur sein notre espoir , notre joie ,
 Et pour nous enrichir s'enferment dans leur soie.
 Trésor du laboureur , ornement du berger ,
 L'olive sous mes yeux s'unit à l'oranger.
 Que j'aime à contempler ces montagnes bleuâtres
 Qui forment devant moi de longs amphithéâtres ,
 Où l'hiver règne encor quand la blonde Cérés ,
 De l'or de ses cheveux a couvert nos guérets !
 Qu'il m'est doux de revoir sur des rives fertiles ,
 Le Rhône ouvrir ses bras pour séparer nos îles ,
 Et ramassant enfin ses trésors dispersés ,
 Blanchir un pont bâti sur ses flots courroucés !
 D'admirer au couchant ces vignes renommées
 Qui courbent en festons leurs grappes parfumées ;
 Tandis que vers le nord des chênes toujours verts
 Affrontent le tonnerre , & bravent les hivers !

(1) Cette Epître a été commencée auprès du Pont S.-Esprit en Languedoc.

Je te salue encore , ô ma chère patrie !
Mes esprits sont émus , & mon ame attendrie
Echappe avec transport au trouble des palais ,
Pour chercher dans ton sein l'innocence & la paix.
C'est donc sous ces lambris qu'ont vécu mes ancêtres !
Justes pour leurs voisins , fidèles à leurs maîtres ,
Ils venoient décorer ces balcons abattus ,
Embellir ces jardins , asyles des vertus ,
Où sur des bancs de fleurs , sous une treille inculte ,
Ils oublioient la cour , & bravoient son tumulte.
Chaque objet frappe , éveille & satisfait mes sens ;
Je reconnois les dieux au plaisir que je sens.
Non , l'air n'est point ailleurs si pur , l'onde si claire ;
Le saphir brille moins que le ciel qui m'éclaire ,
Et l'on ne voit qu'ici , dans tout son appareil ,
Lever , luire , monter & tomber le soleil.

Amour de nos foyers , quelle est votre puissance !
Quels lieux sont préférés aux lieux de la naissance ?
Je vante ce beau ciel , ce jour brillant & pur
Qui répand dans les airs l'or , la pourpre & l'azur ,
Cette douce chaleur qui mûrit , qui colore
Les trésors de Vertumne & les présens de Flore.
Un Lapon vanteroit les glaces , les frimats
Qui chassent loin de lui la fraude & les combats :
Libre , paisible , heureux dans le sein de la terre ,
Il n'entend point gronder les foudres de la guerre.
Quels stériles déserts , quels antres écartés
Sont pour leurs habitans sans grace & sans beautés ?
Virgile abandonnoit les fêtes de Capoue ,
Pour rêver sur les bords des marais de Mantoue ;
Et les rois indigens d'Iraque & de Scyros
Préféroient leurs rochers aux marbres de Paros ,

En vain l'ambition , l'inquiète avarice ,
 La curiosité , le volage caprice
 Nous font braver cent fois l'inclémence des airs ,
 Les dangers de la terre & le péril des mers.
 Des plus heureux climats , des bords les plus barbares ,
 Rappelés fourdement par la voix de nos Lares ,
 Nous portons à leurs pieds ces métaux recherchés
 Qu'au fond du Potosi les Dieux avoient cachés.
 Assis tranquillement sous nos foyers antiques ,
 Nous trouvons dans le sein de nos dieux domestiques
 Cette douceur , ce calme , objet de nos travaux ,
 Que nous cherchions en vain sur la terre & les eaux.

Tel est l'heureux effet de l'amour de nous-même :
 Utile à l'univers , quand il n'est point extrême ,
 Cet amour trop actif pour être concentré ,
 S'échappe de nos cœurs , se répand par degré
 Sur nos biens , sur les lieux où nous prîmes naissance ,
 Jusque sur les témoins des jeux de notre enfance.
 C'est lui qui nous rend cher le nom de nos aïeux ,
 Les destins inconnus de nos derniers neveux ,
 Et qui trop resserré dans la sphère où nous sommes ,
 Embrasse tous les lieux , enchaîne tous les hommes.
 L'amour-propre a tissé les différens liens
 Qui tiennent enchaînés les divers citoyens :
 L'intérêt personnel , auteur de tous les crimes ,
 De l'intérêt public établit les maximes.
 Oui , lui seul a formé nos plus aimables nœuds.
 Nos amis ne sont rien , nous nous aimons en eux.
 Vous qui nommez l'amour une étincelle pure ,
 Un rayon émané du sein de la nature ,
 Détruisez une erreur si chère à vos appas.
 Aimeroit-on autrui , si l'on ne s'aimoit pas ?

40 ÉPÎTRE SUR L'AMOUR DE LA PATRIE.

Ces transports renaissans à l'aspect de vos charmes,
Ces soins mêlés de troubles & ces perfides larmes,
Sont des tributs trompeurs qu'un amant emporté
Offre au dieu des plaisirs bien plus qu'à la beauté.

L'amour des citoyens ne devient légitime
Que par le bien public qui le règle & l'anime.
Malheur aux cœurs d'airain qui tiennent en prison
Un feu né pour s'étendre au gré de la raison,
Un amour dangereux que l'intérêt allume,
Qui trop long-tems captif, s'irrite & nous consume!
Tels les terribles feux dont brûlent les Titans,
Comprimés par la terre, enfantent les volcans.
Ainsi vir-on jadis dans Rome & dans Athènes,
Le peuple heureux & libre, ou courbé sous les chaînes
Selon que l'amour-propre obéissant aux loix,
De la patrie en pleurs reconnoissoit la voix.
Ainsi dans tous les tems l'intérêt domestique
A balancé le poids de la cause publique.

Amour de la justice, amour digne de nous,
Embrasez les mortels, croissez, étendez-vous.
Consomez, renversez ces indignes barrières,
Ces angles meurtriers qui bordent les frontières,
Ces remparts tortueux & ces globes de fer
Qui vomissent sur nous les flammes de l'enfer.
Faut-il que nos fureurs nous rendent nécessaires
Les glaives que forgea l'audace de nos pères?
Faut-il toujours attendre ou craindre des revers,
Et gémir sur le bord de nos tombeaux ouverts?

O mœurs du siècle d'or! ô chimères aimables!
Ne saurons-nous jamais réaliser vos fables?
Et ne connoîtrons-nous que l'art infructueux
De peindre la vertu sans être vertueux?

ÉPITRE VI.
SUR L'AMBITION.
A M. LE D. DE N.

LA fortune ingrate & trompeuse
M'appelle, un trésor à la main :
L'ambition vaine & flatteuse
De la cour m'ouvre le chemin.
Crois-tu que mon ame affamée
D'un titre nuisible au repos ,
Aime à respirer la fumée
De l'encens que brûlent les fots ?
Crois-tu qu'aveugle je confonde
Le mérite & la dignité ,
L'hommage servile du monde
Et le tribut de l'équité ?
Crois-tu que , censeur hypocrite
De la mollesse des mortels ,
Je veuille , indolent Sybarite ,
M'endormir au pied des autels ?
Non ; tu connois trop ma droiture :
Coupable par fragilité ,
Mais ennemi de l'imposture ,
Je ne joins pas l'impiété
Aux foiblesses de la nature ,
Oui, les dieux m'ont assez donné.
Eh ! que m'importe , si tu m'aimes ,
De charger de vains diadèmes

Mon front d'olives couronné ?
Le ciel ne m'a point condamné
A traîner mes jours dans le faste,
A languir dans un palais vaste.
Plus délicat qu'ambitieux ,
J'aime un bonheur doux & facile :
Le superflu m'est inutile ,
Et l'appareil m'est odieux.
J'aime les fruits délicieux
Dont nos espaliers se couronnent :
Voisins de la main & des yeux ,
Ils s'offrent moins qu'ils ne se donnent.
Mais je n'irai pas affronter
Un peuple de dragons avides,
Pour la gloire de disputer
Les pommes d'or des Hesperides.

La santé, le plus grand des biens ,
File tous les jours de ma vie :
Que de mille siècles suivie ,
Elle veille au bonheur des tiens.
Si je revois fleurir encore
Les myrtes de tes jeunes ans ;
Si je revois naître l'aurore
Des premiers jours de ton printemps ;
Et si ma muse enorgueillie
De marcher de loin sur tes pas ,
Unit l'estime de Délie
Aux suffrages de Maurepas ;
C'en est fait, le globe où nous sommes
Comme un point s'échappe à mes yeux ;
Et plus heureux que tous les hommes ,
J'ai bu dans la coupe des dieux.

ÉPITRE VII.

A MES DIEUX PÉNATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique ,
 C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris.
 Vous , qui sous ce foyer antique
 Bravez le faste de Paris ,
 Et la mollesse asiatique
 Des alcoves & des lambris ,
 Soyez les seuls dépositaires
 De mes vers sérieux ou foux.
 Que mes ouvrages solitaires ,
 Se déroband aux yeux vulgaires ,
 Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
 Respecteroit nos jeunes fleurs ,
 Et que l'haleine tempérée
 Du Dieu qui prévient les chaleurs
 Rendroit à la terre éplorée
 Et ses parfums & ses couleurs :
 Mais les nymphes & leurs compagnes
 Cherchent les abris des buissons ;
 L'hiver , descendu des montagnes ,
 Souffle de nouveau ses glaçons ,
 Et ravage dans les campagnes
 Les prémices de nos moissons.
 Rentrons dans notre solitude ,
 Puisque l'aquilon déchaîné
 Menace Zéphir étonné

D'une nouvelle servitude :
Rentrons , & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous , mes Pénates , vous , mes dieux ,
Ecartez ce qu'elle a de rude ,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude ,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois mes Lares ,
Sous ce foyer étincelant .
A la rigueur des vents barbares
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence ;
Mon esprit , libre de ses fers ,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit , rien ne m'offense ,
Cœurs vicieux , esprits pervers ,
Vils esclaves de l'opulence ,
Je vous condamne sans vengeance.
Cœurs éprouvés par les revers ,
Et soutenus par l'innocence ,
Ma main sans espoir vous encense ;
Mes yeux sur le mérite ouverts
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence ,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme science :
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah ! que ma chère indifférence

M'offre ici de plaisirs divers !
Mes dieux sont les rois que je sers ,
Ma maîtresse est l'indépendance ,
Et mon étude l'inconstance.
O toi qui dans le sein des mers
Avec l'amour as pris naissance ;
Déesse , répands dans mes vers
Ce tour , cette noble cadence ,
Et cette molle négligence
Dont tu fais embellir tes airs.
Amant de la simple nature ,
Je suis les traces de ses pas.
Sa main aussi libre que sûre ,
Néglige les loix du compas ;
Et la plus légère parure
Est un voile pour ses appas.
Quand la verrai-je sans emblème ,
Sans fard , sans éclat emprunté ,
Conserver dans la pudeur même
Une piquante nudité ,
Et joindre à la langueur que j'aime
Le souris de la volupté ?

Inspirez-moi , divins Pénates ,
Vous-mêmes guidez mes travaux :
Versez sur ces rimes ingrates
Un feu vainqueur de mes rivaux ;
Et que mes chants toujours nouveaux
Mêlent la raison des Socrates
Au badinage des Saphos.
Mais qu'une sagesse stérile
N'occupe jamais mes loisirs :
Que toujours ma muse fertile

Imite , en variant son style ,
Le vol inconstant des zéphirs ;
Et qu'elle abandonne l'utile ,
S'il est séparé des plaisirs.
Favorable à ce beau délire ,
Grand Rousseau , vole à mon secours :
Pour remplir ce qu'un dieu m'inspire ,
Réunis en ce jour la lyre
Et le luth badin des amours :
Soutiens-moi , prête-moi tes aîles ;
Guide mon vol audacieux
Jusqu'à ces voûtes éternelles
Où l'astre qui parcourt les cieux
Darde ses flammes immortelles
Sur les ténèbres de ces lieux.
Je lis , j'admire tes ouvrages ;
L'esprit de l'Erre créateur
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que vil flatteur
Je déshonore mes suffrages
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez , dieux domestiques ,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques ,
Ni par le nectar apprêté
Des longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité ,
J'adresse au prince des lyriques
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût , l'estime & l'équité.

Rouffseau, conduit par Polymnie ,
 Fit paffer dans nos vers françois
 Ces fons nombreux , cette harmonie
 Qui donne la vie & la voix
 Aux airs qu'enfante le génie :
 Lui feul avec févérité ,
 Sous les contraintes de la rime ,
 Fit naître l'ordre & la clarté ;
 Et par le concours unanime
 D'une heureufe fécondité
 Unie aux travaux de la lime ,
 Sa mufe avec rapidité
 S'élevant jufques au fublime ,
 Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'hiftoire
 Gravent à jamais fur l'airain
 Cet hymne digne de mémoire ,
 Où Rouffseau , la flamme à la main ,
 Chaffe du temple de la gloire
 Les destructeurs du genre humain ,
 Et fous les yeux de la victoire
 Ebranle leur trône incertain.

Tels font les accens de fa lyre.
 Mais quels feux , quels nouveaux attraits ,
 Lorsque Bacchus & la satire
 Dans un vin pétillant & frais
 Trempent la pointe de fes traits !
 En vain de fa gloire ennemie ,
 La haine répand en tout lieu
 Que fa mufe enfin avilie
 N'est plus cette mufe chérie
 De Duffé , la Fare & Chaulieu ;

Malgré les arrêts de l'envie ,
S'il revenoit dans sa patrie ,
Il en seroit encor le dieu.
Les travaux de notre jeune âge
Sont toujours les plus éclatans ;
Les graces , qui font leur partage ,
Les sauvent des rides du tems.
Moins la rose compte d'instans ,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printems.
Réponds moi , célèbre Voltaire ,
Qu'est devenu ce coloris ,
Ce nombre , ce beau caractère
Qui marquoit tes premiers écrits ,
Quand ta plume vive & légère
Peignoit la joie enfant des ris ,
Le vin saillant dans la fougère ,
Les regards malins des Cypris ,
Et tous les secrets de Cythère ?
Alors , de l'héroïque épris ,
Tu célébrois la violence
Des seize tyrans de Paris ,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos Henrys.
Alors la sublime éloquence
Te pénétoit de ses chaleurs ;
Les graces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et par une heureuse inconstance ,
De ton esprit en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée

Qui se répandoit sur tes vers ,
Par tes grands travaux modérée ,
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage ,
Par un aimable égarement ,
S'arrête où le plaisir l'engage ,
Et donne tout au sentiment ,
L'ombre descend , le jour s'efface ;
Le char du soleil , qui s'enfuit ,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit :
L'heure impatiente le suit ,
Vole , le presse , & dans sa place
Fait succéder l'obscur nuit.
Que dans ma retraite , éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux enfans de Cythérée ,
Les plaisirs exilés des cours ,
Du vin de cette urne sacrée
S'enivrent avec les amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs ;
Et qu'un repos inaltérable
Dans cet asyle favorable
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires ,
Veillez , ô mes dieux tutélaires !
Déjà Morphée au teint vermeil
Abaisse ses aîles légères ,
D'où la mollesse & le sommeil
Vont descendre sur mes paupières.

ÉPITRE

Puissai-je, après deux nuits entières,
N'être encore qu'au premier réveil,
Et voir dans tout son appareil
L'aurore entr'ouvrant les barrières
Du temple brillant du soleil !

Vous dont la main m'est toujours chère,
Vous, mes amis dès le berceau,
Si l'enfant qui porte un flambeau
Venoit m'annoncer que Glycère
Favorise un amant nouveau,
Mes Dieux, déchirez son bandeau,
Et repoussez le téméraire.
Mais si, plus sensible à mes vœux,
Il vous apprend que cette belle,
Moins aimable encor que fidelle
Brûle pour moi des mêmes feux,
Alors d'une offrande éternelle
Flattez cette enfant dangereux ;
Et qu'une fleur toute nouvelle
Orne à l'instant ses beaux cheveux.

ÉPITRE VIII.

A M. DUCLOS.

TU fais que d'un peu de bêtise
Le bon vieux tems est accusé ;
Mais dans ce siècle plus rusé,
J'ai grand regret à la franchise
De l'âge d'or si méprisé.
J'ai grand regret à l'innocence

De l'homme qui marchoit tout nu.
Le plaisir au front ingénu ,
Sans voile étoit sans indécence ,
Moins défini, mais mieux connu.
L'amour avoit plus de puissance
Quand les bergers étoient des rois :
On ne vit pas souvent , je crois ,
Des patriarches petits-mâtres :
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne fait pas vanter ses exploits.
Sans art , ainsi que sans mystère ,
On l'aimoit parce qu'on s'aimoit :
C'étoit le goût seul qui formoit
La chaîne éternelle & légère
Qui si librement retenoit
Le berger près de sa bergère.
Sous un toit couvert de fougère
Chacun sur le soir revenoit ,
Et le travail entretenoit
Du plaisir l'ardeur passagère.
L'amour complaisant à nos yeux ,
Entouré de traits & de flammes ,
N'étoit du tems de nos aïeux
Que le besoin délicieux
De rapprocher toutes les ames.
Une fontaine , un vert gazon ,
Ombragés par un chêne antique ,
Voilà la petite maison
Où l'amour , en habit rustique ,
Venoit passer chaque saison.
Notre jargon métaphysique
N'étoit pas encore inventé.

Le sentiment qu'on alambique
N'a guère de solidité :
Par un seul mot l'amour s'explique ;
L'art du cœur est la vérité.
Mais lorsque le faste des villes
Eut changé les mœurs des bergers ,
L'amour s'éloigna des vergers :
Ne trouvant que des cœurs serviles ,
L'intérêt , la soif des grandeurs ,
Formèrent les nœuds des familles.
L'honneur , ce fier tyran des filles ,
Les força de rendre leurs cœurs.
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même instant :
La loi d'être toujours constant
Donna naissance aux infidelles.
Il fut défendu de charmer :
Les plaisirs devinrent des crimes :
L'amour se traita par maximes ;
L'esprit enseigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au seul triomphe du bonheur ,
Et l'amant surnommé vainqueur,
Céda le plaisir pour la gloire :
L'amour ne fut plus dans le cœur ,
Dès qu'on écrivit son histoire :
Ainsi le vieil âge changea.

La vertu faisoit la noblesse :
Le second âge l'échangea
Contre un vernis de politesse.
Pour moi , je crois qu'il dérogea.

Tel fut le siècle de Thésée ,
Du fils d'Alcmène & de Jason :
Dès le moment , la trahison
Fut pour jamais autorisée ;
Mais le siècle peu raffiné
N'avoit pas encor vu paroître
Un être insolent & borné ,
Que l'on appelle petit-maître.
Le premier fat de l'univers
Fut le fils du roi de Pergame :
Cet insensé passa les mers
Pour aller séduire une femme.
L'amour moins que la vanité
Le rendit amant de la belle ;
Car , sans le bruit de sa beauté ,
Il n'eût point soupiré pour elle.
Un autre se fût contenté
De trahir l'hospitalité ,
En possédant cette infidelle ;
Mais le rival de Ménélas ,
Plutôt que de vouloir la rendre
Fit armer deux cents mille bras ,
Et réduire sa ville en cendre :
Et Pâris est le fondateur
De cette ville singulière ,
Que nous voyons digne héritière
Du nom de son premier auteur.
Peuple ingrat , perfide & frivole ,
Faut-il que d'un sexe charmant
Tu sois le tyran & l'idole ?
Faut-il que ton orgueil immole
Le deyoir & le sentiment ?

Quoi ! cette maîtresse adorée ,
Qui sacrifie à ton bonheur
Sa beauté , sa vie & l'honneur ,
Par toi sans cesse déchirée ,
Va donc mourir désespérée
Du don qu'elle fit de son cœur ?
On peut sans crime être volage :
C'est la faute de nos desirs :
Mais à l'objet de nos soupirs ,
Le cœur doit toujours son hommage.
Quel est l'ingrat ou le sauvage ,
Qui peut oublier les plaisirs ?
D'un sexe digne qu'on l'adore ,
N'exagérons pas les travers :
Sans lui l'homme seroit encore
Farouche au milieu des déserts.
Oui , les femmes qu'on déshonore,
Même en voulant porter leurs fers ,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'univers.
Fidèle ami , censeur utile ,
N'examine dans mes écrits ,
Ni l'ordonnance , ni le style :
Le sentiment en fait le prix.
Ton esprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile ;
Mais c'est pour ton cœur que j'écris.

ÉPITRE IX.

A M. LE COMTE DE FORCALQUIER.

Vous voulez donc que je reprenne
 Un luth que j'avois démonté ;
 Qu'après avoir brisé ma chaîne ,
 Je perde encor ma liberté.
 De la nature enfant gâté ,
 J'écrivois autrefois sans peine
 Des vers pleins de facilité.
 Ma muse avec rapidité
 Voloit toujours sans perdre haleine
 Au temple de la Volupté ;
 Mais j'ai laissé tarir ma veine
 Dans le sein de l'oïveté.

Les vers sont enfans de l'ivresse :
 Si vous rimez , soyez heureux :
 Il faut , pour peindre la tendresse ,
 N'écrire des vers amoureux
 Que sous les yeux de sa maîtresse.
 Aimez , si vous chantez l'amour.
 Pourquoi les faiseurs de ballades
 Qui jadis inondoient la cour
 De madrigaux , de chansons fades ,
 Et qui méditoient nuit & jour
 Leurs impromptus & leurs boutades :
 Pourquoi tous ces auteurs glacés ,
 Au dernier rang sont-ils placés ?
 C'est quel leur esprit vouloit peindre
 Ce que leur cœur ne sentoit pas.

Le tendre amour qu'ils osoient feindre ,
Ne vouloir jamais dans leurs bras.
Pour tracer sa brillante image ,
Toujours tendre & souvent volage ,
Aimez , changez avec ce dieu ;
Volez où sa voix vous appelle :
Soyez galant comme Chaulieu ,
Et libertin comme Chapelle :
Sur-tout possédez l'heureux art
De peindre tout avec décence.
Ovide & le gentil Bernard
Alarment un peu l'innocence.
Soyez moins libre qu'ingénu :
On peut avec un art extrême
Offrir à la sagesse même
L'Amour qui rougit d'être nu.
Si vous avez la voix légère
De la maîtresse de Phaon ,
Ne quittez point Anacréon
Pour imiter le grand Homère :
En voulant copier Milton ,
J'avois déjà perdu le ton
De l'heureux amant de Glycère.
Ies vers dans ma jeune saison ,
N'étoient pour moi qu'un badinage :
Ils me coûtèrent davantage ,
Quand j'écrivis pour la raison.
Qu'il est dangereux d'être sage !
Moins prodigue de ses trésors ,
Je sens enfin que la nature
Les verse avec plus de mesure ,
Et répond mal à mes transports.



Quelquefois la philosophie
Vient s'armer contre l'art des vers.
Pour plaire à ce triste univers,
Il faut qu'un auteur sacrifie
Les jours du printems de la vie,
Qui sont & si courts & si chers.
Le plaisir, d'une aîle légère,
Fuit en nous perçant de ses traits ;
Mais la gloire aussi passagère
A-t-elle les mêmes attraits ?
Cher comte, eh-quoi ! la renommée
Vaut-elle un soupir, un regard,
Que laisse comme par hasard
Echapper une amante aimée ?
Vaut-elle les faciles riens
Dont on nourrit l'orgueil des belles,
Et ces charmantes bagatelles
Que dans leurs tendres entretiens,
Se montrent deux amis fidelles ?
La renommée, en vérité,
Malgré son brillant étalage,
Mérite bien peu notre hommage.
Je permets à la vanité
D'adorer sa trompeuse image :
L'erreur est toujours le partage
D'un esprit faux & limité ;
Mais le bon sens est révolté
Qu'elle soit l'idole du sage,
Et l'écueil de la probité.
Ces fous qu'on appelle grands hommes,
Se consomment en vain regrets ;
Mais le bonheur est toujours près

Du théâtre obscur où nous sommes.
Nous sentons le prix d'un beau jour :
C'est pour nous que brille l'aurore :
Pour nous les fleurs semblent encore
S'ouvrir au souffle de l'amour.
Le spectacle de la nature ,
Qui renaît toujours à nos yeux ,
N'offre qu'une foible peinture
Aux regards des ambitieux :
Plus sa beauté se renouvelle ,
Plus nos yeux deviennent perçans :
Les plaisirs nous donnent des sens ,
Qui rendent la terre plus belle.
Que les ambitieux mortels
Etendent leur gloire féconde ;
Qu'à des hommages éternels
Ils condamnent la terre & l'onde :
L'amitié pour nous est le monde ,
Dans son temple sont nos autels.
Tout ici n'est que rêverie :
Je le fais ; mais de vains honneurs
Mon ame dès long-tems guérie ,
Choisit de plus douces erreurs :
Mes biens , mes trésors sont les fleurs ,
Et mes jardins une prairie.

J'aime mieux penser avec vous ,
Dont l'esprit facile & si doux ,
S'étend , s'élève & se marie
A tous les tems , à tous les goûts.
Rempli du plus charmant délire ,
J'aime mieux jouir des appas
De votre amitié qui m'inspire ,

Que de cadencer sur ma lyre
Ces vers coulans & délicats ,
Qu'il est si mal-aisé d'écrire ,
Et dont on fait si peu de cas.
Cependant ma muse s'engage
A remplir vos heureux loisirs.
Qui fait , au printems de son âge ,
Souffrir les maux avec courage ,
A bien des droits sur les plaisirs.
J'ai peine à retrouver les traces
Des muses dont j'ai fait la cour ,
Loin de moi s'envole l'amour ;
Mais je vois près de vous les graces ,
Elles m'instruiront à leur tour.

É P I T R E X.

S U R L A P A R E S S E .

A M. D E * * *

C E N S E U R de ma chère paresse ,
Pourquoi viens-tu me réveiller ,
Au sein de l'aimable mollesse
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi , philosophe austère ,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire ,
Et de penser tranquillement.
Sur l'Hélicon tu me rappelles ;
Mais ta muse en vain me promet

É P I T R E

Le secours constant de ses aïles
Pour m'élever à son sommet.
Mon esprit , amoureux des chaînes
Que lui présente le repos ,
Frémit des veilles & des peines
Qui suivent le dieu de Délos.
Veux-tu qu'héritier de la plume
Des Malherbes , des Despréaux ,
Dans mes vers pompeux je rallume
Le feu qui sort de leurs pinceaux ?
Ce n'est point à l'humble colombe
A suivre l'aigle dans les cieux.
Sous les grands travaux je succombe :
Les jeux & les ris sont mes dieux.
Peut-être d'une voix légère ,
Entre l'amour & les buveurs ,
J'aurois pu vanter à Glycère
Et mes larcins & ses faveurs ;
Mais la Suze , la Sablière ,
Ont cueilli les plus belles fleurs ,
Et n'ont laissé , dans leur carrière ,
Que des Narcisses sans couleurs.
Pour éterniser sa mémoire ,
On perd les momens les plus doux :
Pourquoi chercher si loin la gloire ?
Le plaisir est si près de nous !
Dites-moi , mânes des Corneilles ,
Vous , qui , par des vers immortels ,
Des dieux égalez les merveilles ,
Et leur disputez les autels ;
Cette couronne toujours verte ,
Qui pare vos fronts triomphans ,

Vous venge-t-elle de la perte
De vos amours, de vos beaux ans !
Non , vos chants, triste Melpomène ,
Ne troubleront point mes loisirs :
La gloire vaut-elle la peine
Que j'abandonne les plaisirs ?
Ce n'est pas que , froid quiétiste ,
Mes yeux fermés par le repos ,
Languissent dans une nuit triste ,
Qui n'a pour fleurs que des pavots ?
Occupé de rians mensonges ,
L'amour interrompt mon sommeil ;
Je passe de songes en songes ,
Du repos je vole au réveil.
Quelquefois pour Eléonore ,
Oubliant son oisiveté ,
Ma jeune muse touche encore
Un luth que l'Amour a monté ;
Mais elle abandonne la lyre ,
Dès qu'elle est prête à se laisser.
Car enfin , que sert-il d'écrire ?
N'est-ce pas assez de penser ?

ÉPITRE XI. SUR L'HIVER.

A M. D E * * *

DE l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous,
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse :
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.
Telle est des saisons
La marche éternelle ;
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons :
Ce tribut fidelle,
Qui se renouvelle
Avec nos desirs,
En changeant nos plaines,
Fait tantôt nos haines,

Tantôt nos plaisirs.
Cédant nos campagnes
Aux tyrans des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Son sein outragé
Gémit ombragé
D'un voile funeste,
Et la nymphe en pleurs
Doit être modeste
Jusqu'au tems des fleurs.
Quand d'un vol agile
L'amour & les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène
Suivant Melpomène
Et les jeux nouveaux,
J'entends le parterre
Marquer les défauts
En juge sévère.
Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme:
Seulement dans l'ame,
J'approuve ou je blâme,
Je bâille ou je ris.
Dans nos folles veilles,

ÉPITRE SUR L'HIVER.

J'irois de mes airs
Frapper vos oreilles :
Après nos concerts ,
L'ivresse au délire
Pourra succéder :
Sous un double empire
Je fais accorder
Le thyrsè & la lyre ;
J'y crois voir Thémire ,
Le verre à la main
Chanter son refrain ,
Folâtrer & rire.
Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux ,
Sans soins , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ,
Pour l'heure suivante
Toujours un desir.

Qu'à son gré la parque
Hâte les instans ,
Les compte & les marque
Aux fastes des ans.
Je l'attends sans crainte :
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu ,
Mais j'aurai vécu.
Sans date ni titre ,
Dormant à demi ,
Ici ton ami
Finis son épître.

ÉPITRE XII.

AUX GRACES.

O Vous, qui parez tous les âges
 Tous les talens, tous les esprits ;
 Vous, dont le temple est à Paris,
 Et quelquefois dans les villages ;
 Vous, que les plaisirs & les ris
 Suivent en secret chez les sages ;
 GRACES, c'est à vous que j'écris.
 Fugitives ou solitaires,
 La foule des esprits vulgaires
 Vous cherche sans cesse & vous fuit.
 Aussi simples que les bergères,
 Le goût vous fixe & vous conduit.
 Indifférentes & légères,
 Vous échappez à qui vous fuit.
 Venez dans mon humble réduit,
 Vous n'y serez point étrangères ;
 Rien ne peut y blesser vos yeux.
 Votre frère est le seul des dieux,
 Dont vous verrez chez moi l'image.
 Dans son carquois brille un seul trait,
 Et dans sa main est le portrait
 De celle qui fut votre ouvrage.
 Venez donc, sœurs du tendre amour,
 Eclairer ma retraite obscure ;
 Venez ensemble, ou tour-à-tour,
 Et du pinceau de la nature

Achever l'heureuse peinture
Que je vous consacre en ce jour.
Vos bienfaits, charmantes déesses,
Sont prodigués dès le berceau,
Et jusques au bord du tombeau
Vous vous conservez vos richesses.
Vous élevez sur vos genoux
Ces enfans si vifs & si doux,
Dont le front innocent déploie
La candeur qu'ils tiennent de vous,
Et tous les rayons de la joie.
Vous aimez à vivre avec eux,
Vous vous jouez dans leurs cheveux
Pour en parer la négligence.
Compagnes de l'aimable enfance,
Vous présidez à tous ses jeux,
Et de cet âge trop heureux
Vous faites aimer l'ignorance.
L'amour, le plaisir, la beauté,
Ces trois enfans de la jeunesse,
N'ont qu'un empire limité,
Si vous ne les suivez sans cesse.
L'Amour, à travers son bandeau,
Voit tous les défauts qu'il nous cache,
Rien à ses yeux n'est toujours beau;
Et quand de vos bras il s'arrache
Pour chercher un objet nouveau,
Vos mains rallument son flambeau,
Et serrent le nœud qui l'attache.
Bien plus facile à dégôûter,
Moins délicat & plus volage,
Le plaisir se laisse emporter

Sur l'aîle agile du bel âge ;
Il dévore sur son passage
Tous les instans sans les compter :
Vous seules lui faites goûter
Le besoin qu'il a d'être sage.
Par-tout où brille votre image ,
Le goût le force à s'arrêter ,
Et la constance est votre ouvrage :
Sans vous que seroit la beauté ?
C'est par les graces qu'elle attire ;
C'est vous qui la faites sourire ;
Vous tempérez l'austérité
Et la rigueur de son empire.
Sans votre charme si vanté ,
Qu'on sent , & qu'on ne peut décrire ,
Sa froide régularité
Nuiroit à la vivacité
Des desirs ardens qu'elle inspire.
Le dieu d'amour n'est qu'un enfant ;
Il craint la fierté de ces belles
Qui foulent d'un pied triomphant
Les fleurs qui naissent autour d'elles.
Par vous l'amant ose espérer
De saisir l'instant favorable :
C'est vous qui rendez adorable
L'objet qu'on craignoit d'adorer.
Qu'il est doux de trouver aimable
Ce qu'on est contraint d'admirer !
Les belles qui suivent vos traces
Nous ramènent à leurs genoux.
Junon , après mille disgraces ,
Après mille transports jaloux ,

Enchaîne son volage époux
Avec la ceinture des graces.
L'air , la démarche , tous les traits ,
L'esprit , le cœur , le caractère ,
Ont emprunté de vos attraits
Le talent varié de plaire.
La nymphe qui craint un regard ,
Et qui pourtant en est émue ;
La naïade qui par hasard
Nous laisse entrevoir qu'elle est nue :
La vendangeuse qui sourit
Au jeune sylvain qu'elle enivre ,
Et lui fait sentir que pour vivre
L'enjoûment vaut mieux que l'esprit ;
De l'amour , victime rebelle ,
La boudeuse qui dans un coin
Semble fuir l'amant qu'elle appelle ,
Qui , plus sensible que cruelle ,
Gémit de sentir le besoin
De le laisser approcher d'elle ;
La rêveuse , dont la langueur
La rend encore plus touchante ,
Qui se plaint d'un mal qui l'enchanté ,
Dont le remède est dans son cœur ;
La coquette qui nous attire
Quand nous croyons la dédaigner ,
Et qui (pour sûrement régner)
Semble renoncer à l'empire ;
L'amante qui , dans son ardeur ,
A de l'amour sans indécence ,
Et qui fait à chaque faveur
Faire revivre l'innocence ;

A U X G R A C E S.

69

La beauté , dont les yeux charmans
Donnent les desirs sans ivresse ,
Qui , sans refroidir ses amans ,
Leur fait adorer sa sagesse ;
La finesse sans fausseté ,
La sagesse sans pruderie ,
L'enjouement sans étourderie ,
Enfin la douce volupté
Et la touchante rêverie ,
Un geste , un sourire , un regard ,
Ce qui plaît sans peine & sans art ,
Sans excès , sans airs , sans grimaces ,
Sans gêne , & comme par hasard ,
Est l'ouvrage charmant des Graces.

Cessez donc de vous alarmer ,
Vous à qui la nature avare
Accorda le bienfait d'aimer ,
Et refusa le don plus rare ,
Le don plus heureux de charmer.
De l'amour touchante victime ,
O vous qu'il blesse & fuit toujours ,
Les Graces offrent leurs secours
Aux cœurs malheureux qu'il opprime :
Allez encenser les autels
De ces charmantes immortelles :
A votre retour les mortels
Vous compteront parmi les belles ,
Et les amours les plus cruels
Vous serviront souvent mieux qu'elles.
On s'accoutume à la laideur ,
L'esprit nous la rend supportable :
Les Graces suivent tous les âges ,

Elles réparent leurs outrages ,
Et sèment les fleurs du printemps
Sur l'hiver paisible des sages.
Ainsi le vieux Anacréon
Orna sa brillante vieillesse
Des graces que dans sa jeunesse
Chantoit l'amante de Phaon.
De leurs célèbres bagatelles
Le monde encore est occupé.
La mort , de l'ombre de ses aîles ,
N'a point encore enveloppé
Leurs chansonnettes immortelles.
Le seul esprit & les talens ,
N'éternisent pas nos merveilles :
L'oubli , qui nous suit à pas lents ,
Fait périr le fruit de nos veilles.
Rien ne dure que ce qui plaît :
L'utile doit être agréable ;
Un auteur n'est jamais parfait
Quand il néglige d'être aimable.

Martyrs illustres de Clio ,
Vous dont la plume infatigable
Nous enrichit & nous accable ,
Voyez de vos in-folio
Quel est le sort inévitable.
Dans l'abîme immense du tems
Tombent ces recueils importants
D'historiens , de politiques ,
D'interprètes & de critiques ,
Qui tous , au mépris du bon sens ,
Avec les livres germaniques ,
Se perdent dans la nuit des ans.

La mort dévore avec furie
Les grands monumens d'ici-bas ;
Mais le plaisir , qui ne meurt pas ,
Abandonne à sa barbarie
Les annales des potentats ,
Et tout bon livre qui l'ennuie ,
Pour sauver & rendre à la vie
L'heureux chantre de Ménélas
Et le tendre amant de Lesbie.
La mort n'épargna dans Varron
Que le titre de savant homme :
Mais les graces de Cicéron
Tirèrent des cendres de Rome
Et ses ouvrages & son nom.
Je ne fais par quelle aventure
Quelques ouvrages de pédant
Ont pu percer la nuit obscure
Où tombe tout livre excédant :
Mais je fais bien , en attendant ,
Que c'est toujours contre nature
Qu'arrive un pareil accident.
Les Graces seules embellissent
Nos esprits ainsi que nos corps ;
Et nos talens sont des ressorts
Que leurs mains légères polissent.
Les Graces entourent de fleurs
Le sage compas d'Uranie ,
Donnent le charme des couleurs
Au pinceau brillant du génie ,
Enseignent la route des cœurs
A la touchante mélodie ,
Et prêtent des charmes aux pleurs

Que fait verser la tragédie,
 Malheur à tout esprit grossier,
 A l'ame de bronze & d'acier,
 Qui les méprise & les ignore !
 Le cœur qui les sent les adore,
 Et peut seul les apprécier.
 Mais vous, filles de la nature,
 Qui fîtes l'amour des mortels,
 Ne souffrez pas qu'on défigure.
 Vos ouvrages sur vos autels.
 Paroissez aux yeux des impies,
 Qui, sans craindre votre courroux,
 Nous offrent de froides copies,
 Qu'ils nous font adorer pour vous.
 Venez dissiper l'imposture,
 Daignez reparoître au grand jour :
 Nous apprendrons votre retour,
 Et par le cri de la nature,
 Et par les transports de l'amour.

ÉPITRE XIII.

A M. DE FONTENELLE.

ON vit heureux quand on est sage.
 C'est du sein des tranquilles nuits
 Que naissent les jours sans nuage :
 En moissonnant trop tôt les roses du bel âge,
 On n'en recueille point les fruits.
 Ce soleil brillant dans l'aurore,

Qui consume les fleurs de la jeune saison ,

Le plaisir n'est pour la raison.

Qu'un astre bienfaisant qui féconde & colore ,

Et qui d'un voile d'or embellit l'horizon :

Remède pour le sage , il devient un poison

Pour les cœurs que son feu dévore.

Tes jours comblés d'honneurs , & tissus de plaisirs ,

Tes beaux jours , sage Fontenelle ,

Semés d'heureux travaux & de rians loisirs ,

Dont au gré de nos vœux le fil se renouvelle ,

Consacrent à jamais la raison éternelle

Qui dirigea tes pas , & régla tes desirs.

On vit un céleste génie

T'apporter tour-à-tour le compas d'Uranie ,

La plume de Clio , la lyre des amours.

La gloire répandit ses rayons sur ta vie ;

Mais la seule raison en étendit le cours.

Les martyrs de l'orgueil prodiguent sans réserve

Leurs jours pour saisir des momens ;

La gloire sur ses pas fait périr ses amans ,

Et la sagesse les conserve.

Sans jouir du présent , vivre pour l'avenir ,

S'immoler aux races futures ,

D'un travail épineux endurer les tortures ,

Laisser , quand on n'est plus , un foible souvenir ;

Chimère d'orgueil ! ô méprisable idole !

En s'éclairant soi-même , éclairer l'univers ,

Mériter un grand nom , sentir qu'il est frivole ,

Élever sans efforts ces lauriers toujours verts

Qu'emporte loin de nous la gloire qui s'envole

Désirer d'être grand , sans cesser d'être heureux ,

Enrichir son esprit en prolongeant sa vie ,

74 ÉPITRE A M. DE FONTENELLE.

Mépriser la faveur & consoler l'envie ,
 Désarmer ses rivaux , régner sur ses neveux ,
 Tel est l'objet du sage , & telle est ton histoire.

Il faut , pour être mon héros ,
 S'approcher lentement du temple de mémoire ,
 Travailler sans relâche en faveur du repos ,
 Exercer , conserver les ressorts de son ame.
 Plus la vie est tranquille , & plus sa foible trame
 Echappe au ciseau d'Atropos.

Nos passions sont nos furies :
 Elles veillent sans cesse , & leurs cris renaissans
 Viennent rompre le cours des douces rêveries ,
 Et l'équilibre de nos sens.

Qui fait les maîtriser est le dieu d'Epidaure.
 Oui , la sagesse aimable est sœur de la santé :
 Elle seule connoît le secret qu'on ignore
 D'assurer l'immortalité.

Qu'un autre exalte le courage
 D'Achille mort dans son printems :
 Il faut plus de vertus pour vivre plus long-tems ,
 Et le Nestor des Grecs fut encor le plus sage.

POÉSIES DIVERSES.

S U R L A C O U R.

H E U R E U X qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille & la haine & l'amour ;
Où la vertu modeste & toujours poursuivie ,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout présente en ce lieu l'étendard de la paix :
Où se forge la foudre , il ne tonne jamais :
Les cœurs y sont émus , mais les fronts y sont calmes ,
Et toujours les cyprés s'y cachent sous les palmes.
Théâtre de la ruse & du déguisement ,
Le poison de la haine y coule sourdement.
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense.
Hommes dans leurs arrêts , & dieux dans leur vengeance ,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés.
Par-tout j'y vois errer la sombre jalousie ,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie ,
Imprime sur son front les traits de l'amitié ,
Appelle sur ses pas l'amour & la pitié ,
Redouble les sermens , s'abandonne aux alarmes ,
Et prépare son fiel , en répandant des larmes.
La fureur dans le cœur ; & la paix dans les yeux ,
Même en les invoquant , elle trahit les dieux ;
Elle attaque à la fois le nom & la fortune ;
La gloire l'éblouit , la grandeur l'importune ;
Fuyez de cet aspic les yeux étincellans :
Vous perdra , mortels , s'il connoît vos talens.

S U R L A S U P E R S T I T I O N .

DE la crédule erreur , ce tyran du vulgaire ,
Naquit un monstre affreux que le faux zèle éclaire ,
Qui , respecté du peuple , & redouté des grands ,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errans.
L'Egypte lui fournit une retraite impure ,
D'où le monstre vola sur toute la nature.
Les Mèdes , les Persans , les Grecs & les Romains
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du Plébéïen , politique des sages ,
Vous triomphiez alors , augures & présages :
Inventions du prêtre , & maximes des rois ,
Sur le trône & l'autel vous étendiez vos droits.
Ce tems affreux n'est plus ; mais votre souveraine ,
Des aveugles mortels sera toujours la reine.
Les états ont changé ; la superstition ,
Toujours ferme , a suivi la révolution.
Par elle la vengeance inventa la magie ;
L'ignorance entraîna la fausse astrologie ;
La laideur découvrit les foibles Talismans ,
Piège que rompt toujours l'adresse des amans.
Par elle la terreur dans les retraites sombres
Vit en tremblant des corps qu'elle prit pour des ombres ;
Et de fantômes vains peuplant l'air & les cieux ,
Fir une vérité de l'erreur de vos yeux.

SUR L'ORGUEIL.

JE t'appelle & tu fuis, ô nature, ô ma mère!
Ton front est assiégé d'une tristesse amère.
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs.
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres ?
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres ?
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima ?
Quel monstre a méconnu la main qui le forma ?
L'orgueil, me répond-elle : il trahit la nature ;
Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure.
Dès qu'il put les connoître, il sappa mes autels,
Et vola de mon sein dans le cœur des mortels.
Là, comme en un miroir, le monstre se contemple ;
Il y règne adoré tel qu'un dieu dans son temple ;
Ses traits ensevelis sous un fard apprêté,
Laissent à sa laideur l'ombre de la beauté ;
Les parfums les plus doux & l'encens le plus rare
Fument sur les autels que sa vanité pare.
L'amour dont il s'enflamme est son seul aliment,
Et les vertus d'autrui sa honte & son tourment.
Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
Rien de si révééré que l'orgueil ne condamne.
Introduit dans les cœurs qu'il n'a point avilis,
En serpent tortueux il sonde leurs replis.
Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
Ternit de ce miroir la glace transparente,
Il la suit sourdement de détour en détour,
L'annonce avec éclat & l'expose au grand jour.
Mais si la vérité, démasquant l'artifice,

De ses projets obscurs ébranlent l'édifice ,
Quel attentat affreux ! quels desseins ! quelle horreur !
L'orgueil humilié devient bientôt fureur.
Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre ,
C'est un géant armé qui brave le tonnerre ;
Qui , pour anéantir l'auguste vérité ,
Iroit jusques au sein de la Divinité ,
Percer de mille coups sa rivale obstinée ,
Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée.

S U R L A M O D E .

LA mode est un tyran des mortels respecté ,
Digne enfant du dégoût & de la nouveauté ;
Qui de l'état françois dont elle a les suffrages ,
Au delà des deux mers disperse ses ouvrages ,
Augmente avec succès leur immense cherté ,
Selon leur peu d'usage ou leur fragilité.
Son trône est un miroir dont la glace infidelle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle.
Les François inconstans admirent dans ses mains
Des trésors méprisés du reste des humains.
Assise à ses côtés , la brillante parure
Essaie , à force d'art , de changer la nature.
La beauté le consulte , & notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge & son azur.
La mode assujettir le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir , la fuir un ridicule.
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits ,
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et réglant tour-à-tour tous les rangs où nous sommes ,
Elle place les fots , & nomme les grands hommes.

SUR LA VERTU.

IL est une vertu dont la puissance active
Commande aux passions, les calme ou les captive,
Arrache enfin notre ame à la séduction,
Au sein de ses erreurs désabuse Ixion ;
Et d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage.
Que nos cœurs sont heureux quand la loi du devoir
De nos plus doux penchans confirme le pouvoir !
Il est une vertu : qui résiste à ses charmes,
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes ;
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords.
Des mortels les plus sourds sa voix est entendue ;
L'ame qui fuit ses bras y retombe éperdue.
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur,
Pourroit-il la confondre avec son oppresseur ?
Avec le vice impur, ce complaisant barbare,
Qui souffle dans nos sens les flammes du Tartare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?
Si la vertu n'est rien, pourquoi l'humble innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une bergère assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amans surpris de sa sagesse ?
Sévère avec douceur, & tendre sans foiblesse,
Elle a l'art de charmer, sans rien devoir à l'art :
Son devoir est sa loi, sa défense un regard,

Qui , joint à la fierté d'un modeste silence ,
 Fait tomber à ses pieds l'audace & la licence.
 D'où vient qu'un villageois , assis sous un ormeau ;
 Juge les différens qui naissent au hameau ;
 Pauvre , chargé de soins , & consumé par l'âge ,
 Qui peut l'avoir rendu le dieu du voisinage ?
 Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
 Chercher dans ses leçons leur joie & leur appui.
 Eh ! ne voyez vous pas qu'amant de la sagesse ,
 Il est juste sans faste , & prudent sans finesse ,
 Et que l'intégrité , conduisant ses projets ,
 De ses concitoyens il s'est fait des sujets ?
 La vertu sous le chaume attire nos hommages.
 Le crime sous le dais est la terreur des sages.

S U R L' H O M M E .

O U l'homme si rempli du soin de se connoître ,
 Ne fait ni ce qu'il est , ni ce qu'il voudroit être.
 Honteux de commencer , puni de différer ,
 Malheureux de savoir , coupable d'ignorer ,
 Déchiré de remords , rongé d'inquiétudes ,
 Tristes dans ses loisirs , lassé dans ses études ,
 Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir ,
 Et d'abuser son cœur si facile à trahir.
 Cet homme , en même tems libre dans ses entraves ,
 A la fierté des rois , sous l'habit des esclaves.
 Occupé d'un instant qui s'éloigne de lui ,
 Enivré , fatigué de lui-même & d'autrui ,
 Différent , inégal , & cependant le même ,
 Il aime qui le hait , ou déteste qui l'aime.

Amusé par des riens, les plus vastes projets
 Offrent à son esprit de trop foibles objets.
 Tout irrite ses goûts, sans remplir son envie.
 Il abrège ses jours, & regrette la vie.
 Dans ce vaste univers il se trouve borné ;
 Et de l'illusion jouet infortuné,
 Pour apaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
 Il crée à chaque instant un monde imaginaire.
 L'antiquité du nom l'approche du néant,
 Et le nain est toujours à côté du géant.
 Plus il fait remonter sa race renommée,
 Plus il touche au limon dont Eve fut formée.
 Sa raison lui soumet les lions rugissans ;
 Mais lui-même obéit à la fougue des sens.
 Au lieu de l'éclairer, ses lumieres le flattent :
 Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent ;
 Il ne jouit de rien, en essayant de tout ;
 L'ambition en lui n'est qu'un affreux dégoût,
 L'orgueil, une foiblesse insolente ou soumise,
 Qui subit aux dépens d'une estime surprise ;
 L'avarice est la peur de manquer d'un secours
 Qui nourrit son espoir & le trahit toujours ;
 Le courage brutal, une terreur extrême,
 Le point d'honneur sans borne, un oubli de soi-même ;
 La feinte modestie, un orgueil plus caché,
 Et la délicatesse, un vice recherché.
 L'abandon généreux d'un profit légitime
 Cache un autre intérêt qui ne tend qu'à l'estime.
 Sous un dehors brillant la gloire a son écueil ;
 La libéralité n'est qu'un trafic d'orgueil ;
 La politesse, un droit qu'on acquiert sur les autres,
 Pour exiger des soins plus flatteurs que les nôtres.

La régularité prévient le désespoir
 D'être forcé de rendre , ou l'horreur de devoir.
 Inutiles vertus , dont toute la puissance
 Ne sert qu'à marier le vice à l'innocence ,
 A poursuivre le mal sans gloire & sans succès ,
 A ranimer sa force , ou nourrir son excès.
 Combattons , détruisons l'orgueil qui nous enivre ;
 Du fond de son tombeau nous le verrons revivre ,
 Qu'on le chasse avec peine , il rentre sans effort ,
 Triomphe dans les fers & survit à la mort.
 Quel Alcide nouveau , quelle main agissante
 Soumettra pour jamais cette hydre renaissante ?
 Il faut , pour enchaîner ses dragons abattus ,
 Un frein plus assuré que celui des vertus ;
 Et pour arracher l'homme à sa misère extrême ,
 Il faut , n'en doutons pas , le pouvoir de Dieu même.

S U R L A V O L U P T É .

IL est une Vénus , non celle qu'Idalie
 Vit allaiter l'Amour & nourrir la Folie ,
 Que Neptune admira , que couronna Pâris ,
 Et que sous ses berceaux adoroit Sybaris ;
 Mais celle qui remplit les airs , la terre & l'onde.
 Fantôme du bonheur , & déesse du monde ,
 Ses loix sont nos penchans , ses armes nos desirs ,
 Ses biens l'illusion , ses chaînes les plaisirs.
 Vivante dans nos cœurs , avec eux elle change ;
 De nos goûts variés elle suit le mélange ,
 Paroît , en les guidant , ne pas les conseiller ,
 Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller.

Sous sa main qui répand le fiel & l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure.
Elle imprime avec art sur le front des vertus,
Ce dégoût, cet ennui qu'inspire leur abus :
Tandis que dans les yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence.
C'est elle qui dans l'or brille aux yeux de Crésus
Qui plaît dans Bérénice à l'amoureux Titus ;
Qui fait parler les bois, les près, la solitude,
Enchante sur la scène, & ravit dans l'étude ;
Qui fait chercher la paix au milieu des combats ;
Qui peut même à la mort attacher des appas ;
Qui, malgré les écueils de la mer mugissante,
Fait voler sur les flots la voile obéissante.
Douce erreur dont l'espoir nous trompe & nous nourrit,
Donne de l'ame aux sens, & du sens à l'esprit.
Belle, mais dangereuse, aimable, mais frivole,
Telle est la volupté, notre fatale idole ;
Invisible par-tout, & présente en tous lieux.
Elle est tout ce qui charme & nos cœurs & nos yeux.

LES ROIS.

O D E.

T O I qui vis tomber les colonnes
Des états les plus florissans,
Toi qui vis briser les couronnes
Des souverains les plus puissans ;
O terre ! ô féconde Cibèle !
Tu caches dans ton sein fidèle

Les fastes des siècles divers :

Ouvre à ma muse , qui t'appelle ,
Les archives de l'univers.

Montre-moi , sous leurs pyramides ,
Ces rois dans la tombe ignorés ,
Ces rois fastueux & timides ,
Jadis sur le trône adorés :
Leur nom n'a duré qu'une aurore ;
En vain le marbre couvre encore
Les vains débris de leur cercueil ;
Le tems à chaque instant dévore
Le monument de leur orgueil.

Tu vis sortir de tes entrailles
Ces héros tyrans des humains ,
Dont le dieu sanglant des batailles
Armoit les sacrilèges mains.
Que les émules d'Alexandre
Bravent sur des palais en cendre
Et la fortune & ses revers :
Bienrôt tu les verras descendre
Dans les tombeaux qu'ils ont ouverts.

Je fais qu'Achille , que Thersite
Etoient soumis au même sort ;
Qu'un même bras nous précipite
Dans les ténèbres de la mort :
Mais l'isle infame de Caprée
Vit tomber l'idole abhorrée
Du cruel maître de Séjan ;
Et la terre encor éplorée
Encense l'urne de Trajan.

Princes , dont la cendre repose
Au pied des plus riches autels ,

Souvent , malgré l'apothéose ,
Vous êtes l'horreur des mortels ;
En vain dans vos palais nourrie ,
La folle & basse flatterie
Chante vos hymnes en tout lieu :
Le tems détruit l'idolatrie ,
Et brise l'autel & le dieu.

Rois , laissez aux peuples sauvages
Le droit injuste du plus fort :
La crainte arrache nos hommages ,
L'amour les obtient sans effort.
Sertez moins le nœud qui nous lie ;
Notre orgueil à regret se plie
Au joug rigoureux du pouvoir :
L'amour plus noble multiplie
Nos soins que borne le devoir.

Dans vos sérails impénétrables ,
Sultans , esclaves couronnés ,
Vous traînez des jours déplorables ,
Des jours de trouble environnés.
Pour rendre la terre féconde ,
Le soleil sort du sein de l'onde ,
Et s'ouvre un chemin vers les cieux.
O Rois ! rendez heureux le monde ,
En vous offrant à tous les yeux.

Voyez sur les bords de la Seine
Ce prince , l'amour des François ;
La victoire , qui le ramène ,
Annonce à grands cris nos succès ;
Son peuple l'entoure & le presse :
Le zèle se change en ivresse ;
On aime , on adore ses loix :

Excès d'une juste tendresse ,
Qui fait le bonheur des grands rois.

Ne craignons pas que sa mémoire
Se perde dans l'ombre du tems ,
Ni que le grand jour de l'histoire
Ternisse ses faits éclatans :
Minerve le suit à la guerre ,
Thémis gouverne son tonnerre ;
Il n'est armé que pour la paix ,
Et ne veut enchaîner la terre
Que par le lien des bienfaits.
On dira : Quel Dieu favorable
Accorda LOUIS aux humains ?
Son amitié ferme & durable
Soutint le trône des Romains :
Dans son tribunal despotique
Jamais la liberté publique
N'expira sous l'autorité :
Les ressorts de sa politique
Furent les loix de l'équité.

Né sur le trône , il fut sensible ;
Juge , il ressentit la pitié ;
Souverain , il fut accessible ;
Monarque , il connut l'amitié.
Que sa justice & son courage ,
Que son nom béni d'âge en âge ,
Des siècles percent le chaos :
Qu'il soit le modèle du sage ,
Qu'il soit l'exemple des héros.

Sans avoir le pinceau d'Apelle ,
Disciple de la vérité ,
J'ébauche le portrait fidèle

Que peindra la postérité.
Grand roi, que la France applaudisse
Aux vers de ma muse novice ;
Il est pour eux un prix plus doux :
Vous pouvez d'un regard propice ,
Les rendre immortels comme vous.

A UNE DAME.

Sur la traduction du traité de la mort , par Sherlock.

EGLÉ , votre funeste livre
Renferme un froid poison dont on ne peut guérir :
En nous apprenant à mourir,
Le cruel nous ravit tout le plaisir de vivre.
Hélas ! nos tristes jours penchent vers leur couchant :
Pour apprendre à mourir est-il besoin d'un maître ?
Que tout autre intérêt cède au plaisir touchant
De recueillir les fleurs que le présent fait naître.
L'amour est notre vie : oui , vivre c'est aimer ;
C'est rendre un autre heureux , & c'est l'être soi-même.
Vous donc qui sûtes m'enflammer ,
Achevez mon bonheur , aimez-moi comme j'aime.
Mais si tous mes soupirs ne peuvent attendrir
Le cœur sans qui je ne puis vivre ,
Cruelle , prêtez-moi votre funeste livre ,
Afin que j'apprenne à mourir.

DESCRIPTION POÉTIQUE

D U M A T I N.

LE feu des étoiles
Commence à pâlir ;
La nuit dans ses voiles
Court s'ensevelir ;
L'ombre diminue ,
Et comme une nue
S'élève & s'enfuit :
Le jour la poursuit ,
Et par sa présence
Chasse le silence ,
Enfant de la nuit.
L'amoureux satire ,
Au malin sourire ,
Déjà dans les bois
Conte son martyre :
Mais sourde à sa voix ,
La Nymphé timide
Fuit d'un pas rapide.
Sur le front brûlé
De ce dieu hâlé
Règnent la licence ,
L'ardeur , les desirs ,
Et l'intempérance ,
Fille des plaisirs.
Mais déjà l'aurore ,
Du feu de ses yeux
Embellit & dore

Les portes des cieux :
Son teint brille encore
Des vives couleurs
Qu'on voit sur les fleurs
Qu'elle fait éclore.
Le dieu du repos ,
Couvert de pavots ,
Remonte avec peine
Sur son char d'ébène.
Dans les airs portés
Les aimables songes ,
Suivis des mensonges ,
Sont à ses côtés :
Près de lui voltige
L'amour qui s'afflige
De voir la clarté.
Le grand jour rend sage :
Sans obscurité ,
Plus de badinage ,
Plus de liberté.
Sur un lit de roses
Fraîchement écloses
Flore du grand jour
Attend le retour.
Le jeune Zéphire
A ses pieds soupire ;
Et le Dieu badin ,
Volant autour d'elle ,
Du bout de son aîle
Découvre son sein.
L'abeille agissante ,
Fidelle au travail ,

P O É S I E S

De la fleur naissante
 Enlève l'émail :
 Tandis que moins sage ,
 Le papillon vain
 Parcourt en volage
 La rose & le thym.
 Tant que la fleurette ,
 Habile coquette ,
 Se cache à ses yeux ,
 Amant langoureux ,
 Près d'elle il s'arrête ,
 Et dans sa conquête
 Voit mille plaisirs :
 Mais si l'infidèle
 La rend moins cruelle ,
 Adieu les soupirs ;
 Plus de complaisance.
 Dans la jouissance
 Il perd ses desirs
 Avec sa constance.
 Tandis qu'à pas lents
 Le bouvier rustique
 Traîne dans les champs
 Sa charrue antique ,
 Au bord des ruisseaux
 Où naît la fougère
 La jeune bergère
 Conduit ses troupeaux.
 Une clarté pure
 Eclaire ces lieux
 Et dans sa parure
 La simple nature

DIVERSES.

21

Vient frapper nos yeux.
Philomèle éveille
Par ses doux concerts
Echo qui sommeille
Au fond des déserts :
En prenant sa route
Au plus haut des cieux ,
Phébus glorieux
Pousse sous leur voûte
Son char radieux.

LE MONDE POÉTIQUE.

D EPUIS que je vous ai quitté ,
Mon esprit a peu consulté
Et l'austère Thémis & la douce Uranie :
J'oublie également les loix & le génie ,
Et je me meurs d'oïiveté.
Un levain de stoïcité
Mêle à mon sang tardif quelques humeurs chagrines ,
Et j'ai , comme Zénon , des vertus bien voisines
De l'orgueil & de l'âpreté.
Figurez-vous d'abord l'ennui philosophique ,
Marchant les yeux distraits , & morne en son maintien ,
Et son cortège magnifique
De grands raisonnemens qui ne mènent à rien ,
Ou qui ne sont au plus que le vain spécifique
Des maux dont il nous entretient.
Joignez-y quelque peu de fougue poétique ,

Mêlé de légèreté
 Et de traits de férocité,
 Qui me donnent en gros certain air prophétique
 Dont au tems fabuleux j'aurois bien profité.

De cet inutile assemblage
 Naît l'oubli de Thémis & l'oubli d'Appollon.
 Je suis un champ aride, une terre sauvage,
 Que d'une aîle brûlante a couvert l'aquilon.
 Mon esprit est tombé comme une fleur fanée;
 Ma nudité s'étend sur tout ce que je voi,

Et la nature autour de moi

Est une masse décharnée.

Nos côteaux, nos vallons sont des objets muets,
 Ou n'offrent à mes yeux que traces de misère.

Je pense, au fond de nos forêts,

Que le jour à regret m'éclaire.

L'univers porte encor les marques du chaos.

Pourquoi ces plantes dispersées,

Sous l'aconit brûlant ces roses oppressées,

Et l'ivraie étouffant ces utiles ramaux?

(1)

Ce globe, cette mer de matière fluide,

Qui, se voûtant en arc, forme notre horizon;

Qu'est-ce en effet qu'une prison

Qu'à tout moment la mort parcourt d'un vol rapide,

Où la corruption sème un germe infecté,

Où par le tems qui fuit, qui consume & qui mine,

Chaque être vers sa fin est sans cesse emporté,

Et se nourrit de sa ruine?

(1) Il manque ici quelques vers.

de désordre & de maux quelle variété !
combien différente étoit cette nature
tant la docte Uranie enseigne la structure
au sommet du Parnasse où je fus allaité !
me rappelle encor l'instant où ma paupière
sur son souffle imprévu s'ouvrit à la lumière.
étoit lorsque Vénus remonte vers les cieux
sur quelque amant chéri venu dans ces bas lieux ;
au moment que l'aurore avec des doigts de rose
seure en souriant la nuit d'avec le jour ,

Et que la terre qui repose ,
des dieux regardée avec des yeux d'amour.

Dans une assez vaste distance ,
l'ombre & le jour traçoient deux zones dans les airs ;
l'univers au milieu se levoit en silence ,
comme un vaisseau léger s'avance sur les mers ;
lorsqu'au soleil préparoit une voie

perles , de rubis , des plus vives couleurs :
le ciel en s'ouvrant sembloit verser des pleurs
D'applaudissement & de joie ,

les zéphirs formoient les calices des fleurs
Avec des fils d'or & de soie.

les arbres chargés de verdure & de fruits ,
oiseaux célébroient l'astre prêt à paroître ,
les beautés du jour & la fraîcheur des nuits ,

Ou le changement de leur être.

Il me sembloit même admiroit un spectacle si beau :
les dieux , comme des chars , arrêtant leurs étoiles ,
se tenoient de la lumière attendre le flambeau ,
regrettoient ces lieux échappés à leurs voiles.

Bientôt l'occident plus serein ,
comme un gouffre profond les cacha dans son sein ,

Tandis que de longs flots de matière argentée
Annoncèrent Phébus ; & la terre agitée ,
Malgré l'immense poids qui forme son appui ,
D'un léger tremblement s'inclina devant lui.
Tels furent les objets que m'offrit Uranie.

L'esprit plein de son feu , je prêtois même encor
De la grandeur & de la vie
A tout l'éclat de ce trésor.

Cevuide où je me trouve étoit encor à naître.

L'univers me parut comme un champ de plaisirs ,
Tributaire de mes desirs ,

Et que je crus fécond , quand je m'en crus le maître.

Ami , qui l'êtes des neuf sœurs ,

Qui dans le goût constant que vous avez pour elles ,
De mon génie éteint tirez des étincelles
Dont l'éclat peut encor m'attirer leurs douceurs ,
Des inspirations & des graces nouvelles ; .

Excusez les traits inégaux

Dont mon esprit forma cette double peinture ,
Libertin comme la nature ,

Et peut-être unissant assez mal-à-propos
La lyre avec les chalumeaux.

C'est dans vos entretiens variés & pleins d'ame ,
Que je crois respirer l'air du sacré vallon.

Delphes & la vapeur du trépied d'Apollon

N'ont point cette vertu dont votre esprit m'enflamme.

Aussi lorsque d'hiver sorti du fond du Nord ,

Répandra dans nos champs l'image de la mort ,

J'irai chercher la vie & la solide gloire ,

Et découvrir chez vous par quels heureux sentiers

Nos auteurs parviendroient au temple de mémoire ,

S'ils aimoient le travail autant que les lauriers.

I M P R O M P T U

À une dame qui se plaignoit d'être âgée de 80 ans.

A V E C les qualités à tant d'esprits unies,
Pouvez-vous regretter, Doris, vos premiers jours ?
Vous êtes aujourd'hui la reine des génies,
Et vous la fûtes des amours.
Songez qu'il est bien peu d'hivers comme le vôtre :
En vous laissant l'esprit, qu'a-t-il pu dérober ?
Doris, c'est proprement passer d'un trône à l'autre :
Appelle-t-on cela tomber ?

F R A G M E N T
D' U N E É P I T R E

A U R A N I E.

O Charmante Uranie ! O mon premier amour !
C'est vous que mon cœur en atteste ;
Ai-je jamais dans votre cour
Fait entendre une voix funeste ?
Je le front couvert d'un masque officieux,
Employé lâchement dans mes rimes coupables,
A la honte de mes semblables,
Un langage inventé pour la gloire des dieux ?
Non, non, la douce poésie
Attribue en riant les rubis & les fleurs,
Les myrtes aux amans, les lauriers aux vainqueurs :

A la vertu qu'elle aime étroitement unie ,
 C'est à la couronner que s'occupent ses mains ;
 Et l'on en fait une furie ,
 Quand on la peint s'armant des poisons de l'envie ,
 Pour faire la guerre aux humains.

R É P O N S E

A une dame qui demandoit qu'on corrigéât ses vers.

P L U S l'esprit a de liberté ,
 Plus sa lumière est vive & pure.
 Le travail a souvent gâté
 L'ouvrage heureux de la nature.
 La négligence est la parure
 Des graces & de la beauté.
 Ce ruisseau , l'amour de Zéphire ,
 Qui du voile des cieux réfléchissoit l'azur ,
 Et de Flore autrefois embellissoit l'empire ,
 Captif dans un bassin de marbre ou de porphire ,
 N'est plus ni si clair ni si pur.
 Esclave de l'art qui l'enchaîne ,
 Dans sa prison superbe il serpente avec peine.
 Libre autrefois , dans ses longues erreurs ,
 Il embrassoit , il arrosoit la plaine ,
 Et donnoit en fuyant la vie à mille fleurs.
 Trop de culture épuise un champ fertile.
 L'exactitude est inutile
 Aux vers qu'enfante le loisir :
 L'ouvrage a toujours l'air facile ,

Quand le travail est un plaisir.

Zirphé, laissons aux dieux l'honneur d'être admirables;

C'est assez pour nous d'être aimables.

L'art fut jadis moins inventé

Pour éclairer, pour parer la beauté,

Que pour rendre plus supportables

Les traits choquans de la difformité.

Enchaînez point votre muse charmante :

Prenez, si vous manquez de feu,

Le flambeau du dieu que je chante.

Nez lui tout devoir, & faites-en l'aveu.

L'amour, dont le nom épouvante,

S'il blesse encor, blesse bien peu :

Sa chaîne n'est plus si pesante,

Et sa victoire n'est qu'un jeu.

Qu'il vous guide dans la carrière,

Qu'il soit votre Apollon, qu'il soit votre censeur.

Si j'étois l'amour précepteur,

Zirphé seroit mon écolière.

L'AMOUR ET LES NYMPHES.

ODE ANACRÉONTIQUE.

AUPRÈS d'une féconde source,

D'où coulent cent petits ruisseaux,

L'amour fatigué de sa course,

Dormoit sur un lit de roseaux.

Les naïades sans défiance,

S'avancent d'un pas concerté,

Et toutes, en un grand silence,

Admirent sa jeune beauté.

Tome I.

E

Ma sœur , que sa bouche est vermeille !
 Dit l'une , d'un ton indiscret :
 L'Amour , qui l'entend , se réveille ,
 Et se félicite en secret.

Il cache ses desseins perfides
 Sous un air engageant & doux ;
 Les nymphes bientôt moins timides ,
 Le font asseoir sur leurs genoux.

Eucharis , Naïs & Thémire
 Couronnent sa tête de fleurs.
 L'Amour d'un gracieux sourire ,
 Répond à toutes leurs faveurs.

Mais bientôt , aux flammes cruelles
 Qui brûlent la nuit & le jour ,
 Ces indiscrettes immortelles
 Connurent le perfide Amour.

Ah ! rendez-nous , dieu de Cythère ,
 Disent - elles , notre repos :
 Pourquoi le troubler , téméraire ?
 Nous brûlons au milieu des eaux.

Nourrissez plutôt , sans vous plaindre ,
 Répond l'Amour , mes tendres feux !
 Je les allume quand je veux ;
 Mais je ne saurois les éteindre.

L'AMOUR PAPILLON.

O D E A N A C R É O N T I Q U E .

J U P I T E R , outré de colère
 D'être blessé par Cupidon ,
 D'un regard lancé sur Cythère ,
 Changea son fils en papillon.

D'abord , en ailes azurées
 On vit diminuer ses bras :
 Ses dards , en des pattes dorées :
 Il veut se plaindre & ne peut pas.
 L'arc à la main , ce dieu perfide
 Ne vole plus après les cœurs ;
 Mais , toujours le plaisir pour guide ,
 Il vole encor de fleurs en fleurs.

Enfin , touché de sa disgrâce ,
 Jupin lui dit : consolez-vous ,
 Amour , j'excuse votre audace ;
 Ne méritez plus mon courroux.

Il change : ses flèches cruelles
 Reprennent leur premier état ;
 Mais il conserve encor des ailes
 Pour marque de son attentat.

Depuis , l'Amour aussi volage
 Que le papillon inconstant ,
 En un instant brûle & s'engage ,
 Et se dégage en un instant.

LES POÈTES LYRIQUES.

O D E.

A-t-on vu l'aigle au vol rapide ,
 Quitter le vaste champ de l'air ,
 Pour raser d'une aile timide
 Les bords arides de la mer ?
 Non , plus hardi dans sa carrière ,
 Jusqu'au séjour de la lumière

Il perce d'un vol assuré ;
Et là , devenu plus tranquille ;
Il soutient d'un œil immobile
Les feux dont il est entouré.

Ainsi les poètes célèbres ,
Ainsi les esprits créateurs ,
Laissent ramper dans les ténèbres
Le peuple orgueilleux des auteurs.
Ennemis des routes connues ,
Ils volent au-dessus des nues ;
Ils s'ouvrent le palais des dieux ;
Aussi promptes que la pensée ,
Leurs muses , rivales d'Alcée ,
Vont se reposer dans les cieux.

Pindare , ce peintre sublime ,
Marche sans ordre & sans dessein ;
Ce n'est pas l'esprit qui l'anime ,
C'est un dieu caché dans son sein.
Aux champs de Mars , ce fier Tyrtée ,
Souffle le feu que Prométhée
Ravit au céleste séjour.
Plus grand encor , le seul Horace
Réunit la force , la grace ,
Et chante Bellone & l'Amour.

Qu'entends-je ? les sons de la lyre
Font taire les cistres gaulbis ;
La raison règle le délire ,
Et l'enthousiasme a des loix.
J'apperçois le sage Malherbe
Assis sur le trône superbe
De Stésichore & de Linus.
Quinault , rempli de leur génie ,

Accorde aux chants de Polymnie,
Le luth de la tendre Vénus.

Rousseau paroît : Thèbes respire
Aux nouveaux accens d'Amphion :
Neptune , au fond de son empire ,
S'émeut à la voix d'Arion.

David renaît : l'olympé s'ouvre ,
Dieu , sur un trône , se découvre
Au peuple dont il est l'appui.

Que tout s'abaisse & se confonde :
Les cieux , les âges & le monde
S'évanouissent devant lui.

Du maître immortel de la lyre
Tels sont les sublimes portraits :
Qu'il seroit grand, si la satire
Avoit moins éguisé ses traits !
Si plus souvent la douce ivresse
Du fameux vieillard de la Grèce ,
Déruidoit son front sérieux ;
Et si la main de la nature
Effaçoit l'empreinte trop dure
De ses efforts laborieux.

La Mothe a peu senti la flamme
Dont brûloient ces chautres divers ;
Les vains éclairs de l'épigramme
Brillent trop souvent dans ses vers :
Plus philosophe que poète ,
Il touche une lyre muette ;
La raison lui parle , il écrit :
On trouve en ses strophes sensées
Moins d'images que de pensées ,
Et moins de talent què d'esprit.

Foible disciple de Pindare ,
Rival heureux d'Anacréon ,
Le François chérit la guittare
Que Sapho montoit pour Phaon.
Souvent la charmante Dione
Répète Thétis , Hésione ,
Tancrède , Iffé , les élémens ;
Et le dieu de la poésie
Chante l'hymne de Marthésie
Et les amours Ottomans.

Fille aimable de la Folie ,
La chanson naquit parmi nous ;
Souple & légère , elle se plie
Au ton des sages & des foux.
Amoureux de la bagatelle ,
Nous quittons la lyre immortelle
Pour le tambourin d'Erato.
Homère est moins lu que Chapelle ;
Et , si nous admirons Appelle ,
Nous aimons Tenière & Vatteau.

Heureux qui peut , comme Voltaire ,
Chanter les belles & les dieux ,
Voler de l'Olympe à Cythère ,
De Paphos remonter aux cieux !
Né pour les arts , il les éclaire ;
Et , maître du talent de plaire ,
Il règne sur tous les esprits :
L'oiseau qui porte le tonnerre ,
Vient se délasser sur la terre
Avec les cygnes de Cypris.

Ma muse a chanté les Orphées ,
Ma plume a décrit leurs travaux.
Un sage assis sur leurs trophées ,

Peut seul instruire leurs rivaux.
Esprit brillant, vaste génie,
Il tient le compas d'Uranie
Et la houlette du berger.
C'est à lui d'ouvrir la barrière,
Et d'applanir une carrière
Dont l'éclat couvre le danger.

L'empire françois & l'Europe,
Dans le tableau le plus touchant,
Offrent aux fils de Calliope
Un sujet digne de leur chant.
La foudre gronde sur nos têtes;
Le bruit effrayant des tempêtes
Eclate long-tems dans les airs:
La nuit étend ses voiles sombres;
Mais le soleil vainqueur des ombres,
Sort plus brillant du sein des mers.

Je vais rappeler la mémoire
De ce fameux événement:
Puisse le flambeau de l'histoire
L'éclairer éternellement!
Quel être plus puissant m'inspire?
Où suis-je? l'air que je respire
Devient plus serain & plus pur:
Ravi, sur la voûte éthérée,
A travers le vaste empirée,
Je vole sur un char d'azur.

Ciel! l'éternelle intelligence,
Qui dispose à son gré du sort;
Dieu, précédé de la vengeance,
Ouvre le temple de la mort;
Lieu sombre, où la frayeur errante

Se traîne à la lueur mourante
 D'un pâle & lugubre flambeau.
 La mort, qui jamais ne se lasse,
 Y trouve, à chaque instant qui passe,
 La porte affreuse du tombeau.

Que l'homme l'implore ou la brave,
 Rien ne touche son cœur d'airain;
 Dieu parle, elle accourt en esclave,
 A la voix de son souverain :

« Va, lui dit-il, punir la terre,
 » Sois plus cruelle que la guerre :
 » Pars, vole, obéis à mes loix,
 » Ravage, ébranle des empires;
 » Et de l'horreur que tu respires,
 » Va remplir le palais des rois.

« Epargne les princes iniques,
 » Vils instrumens de mon courroux,
 » Epargne les rois tyranniques....

» Frappe le plus juste de tous. »

Il dit, & la sœur de la parque
 Cherche un père dans le monarque,
 Un sage dans le conquérant :
 A cet accord rare & sublime,
 La mort reconnoît sa victime,
 Déjà Louis est expirant.

Arrête, implacable furie,
 Respecte des jours précieux :
 La voix, les vœux de la patrie,
 Peuvent encor monter aux cieux.
 Vains soupirs ! le péril redouble :
 L'Europe attentive se trouble :
 Le Bavarois est consterné :
 Des temples les murs respectables,

Répètent les cris lamentables
Du peuple aux autels prosterné.
Prince, qui défendra le titre
Que brigue ton fier oppresseur ?
L'Europe n'aura plus d'arbitre,
Les rois perdront leur défenseur :
Les cieux sont-ils impénétrables ?
Et les plaintes des misérables
S'égarent-elles dans les airs ?
Non, non, leur voix est entendue ;
La santé, du ciel descendue,
Rend un héros à l'univers.

Déjà l'Alsace délivrée,
Change ses cyprès en lauriers ;
Et la victoire rassurée
Vole au-devant de nos guerriers.
O douce paix ! vierge céleste,
Après une guerre funeste,
Sur nous vous régnerez encor :
Le tems des orages s'écoule,
Les plaisirs descendent en foule,
Assis sur des nuages d'or.

Tels sont les sujets mémorables
Que choisissoit l'antiquité :
Dans ses travaux toujours durables,
Elle instruit la postérité.
Imitons son exemple utile ;
Enfans d'Horace & de Virgile,
Immortalisons les vertus ;
Et peignons le roi le plus juste,
Ami des beaux arts, comme Auguste,
Et bienfaisant, comme Titus.

V E R S

*A MADAME LA MARQUISE DE P***.*

ON avoit dit que l'enfant de Cythère
Près du Lignon avoit perdu le jour ;
Mais je l'ai vu dans le bois solitaire
Où va rêver la jeune POMPADOUR.
Il étoit seul : le flambeau qui l'éclaire
Ne brilloit plus : mais les prés d'alentour ,
L'onde , les bois , tout annonçoit l'Amour.
Ce n'étoit point ce séducteur perfide ,
Ce dieu cruel encensé par Ovide ,
Dont le caprice enfante les desirs ,
Qui s'affoiblit & meurt dans les plaisirs :
Mais cet enfant que l'innocence guide ,
Qui , sûr de plaire , est modeste & timide ;
Toujours vainqueur & toujours désarmé ,
Toujours aimable , il est toujours aimé.
Tel on le vit sous le bon roi Saturne ,
Tel dans ces lieux nous l'adorons encor.
Tendre & rêveur , sans être raciturne ,
Il fait aimer les mœurs du siècle d'or.
Nous reverrons enfin cet heureux âge ,
Où les penchans déterminoient le choix.
Déjà les dieux nous offrent , dans ces bois ,
Des plaisirs purs & des jours sans nuage :
Tout va changer. Les crimes d'un volage
Ne seront plus érigés en exploits.

La pudeur seule obtiendra notre hommage ;
L'amour constant rentrera dans ses droits.
L'exemple en est donné par le plus grand des rois ,
Et par la beauté la plus sage.

MADRIGAL.

LA maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le dieu d'Amour est son portrait ,
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus assis sur un tonneau ,
La prend pour la fille de l'onde :
Même en ne versant que de l'eau ,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

LES PETITS TROUS.

C O N T E.

A I N S I qu'Hébé , la jeune POMPADOUR ,
A deux jolistrus sur la joue ;
Deux trous charmans où le plaisir se joue
Qui furent faits par la main de l'Amour.
L'enfant aîlé , sous un rideau de gaze ,
La vit dormir , & la prit pour Psyché.
Qu'elle étoit belle ! à l'instant il s'embrase .
Sur ses appas il demeure attaché.

Plus il la voit , plus son délire augmente ;
 Et , pénétré d'une si douce erreur ,
 Il veut mourir sur sa bouche charmante ;
 Heureux encor de mourir son vainqueur !
 Enchanté des roses nouvelles ,
 D'un teint , dont l'éclat éblouit ,
 Il les touche du doigt , elles en sont plus belles ;
 Chaque fleur sous sa main s'ouvre & s'épanouit.
 POMPADOUR se réveille , & l'Amour en soupire ;
 Il perd tout son bonheur en perdant son délire :
 L'empreinte de son doigt forma ce joli trou ,
 Séjour aimable du sourire ,
 Dont le plus sage seroit fou.

C H A N S O N.

LE connois-tu , ma chère Eléonore ,
 Ce tendre enfant qui te suit en tout lieu ;
 Ce foible enfant , qui le seroit encore ,
 Si tes regards n'en avoient fait un dieu ?

C'est par ta voix qu'il étend son empire ,
 Je ne le sens qu'en voyant tes appas.
 Il est dans l'air que ta bouche respire ,
 Et sous les fleurs qui naissent sous tes pas.

Qui te connoît , connoîtra la tendresse ;
 Qui voit tes yeux , en boira le poison.
 Tu donnerois des sens à la sagesse ,
 Et des desirs à la froide raison.

LES QUATRE PARTIES

DU JOUR.

JE chante le palais des heures,
Où trente portes de vermeil
Conduisent aux douze demeures
Qu'éclaire le char du soleil.
Toujours nouveau , toujours semblable,
Mobile , incertain & constant ,
Le tems , d'une aile infatigable ,
Parcourt ce palais éclatant.
Arrête, vieillard indocile ,
L'Amour , en faveur des amans,
Annonce un jour pur & tranquille,
Dont il veut remplir les momens.
Pour embellir cette journée ,
Les saisons offrent leurs couleurs ;
Flore de jasmin couronnée ,
Prépare une moisson de fleurs.
Beaux jours , naissiez ; & vous , Délie ,
Digne élève d'Anacréon ,
Lisez ces vers , que la folie
Fit pour amuser la raison.

LE MATIN.

ARIANE ET BACCHUS.

Des nuits l'inégale courrière
S'éloigne & pâlit à nos yeux ;
Chaque astre au bout de sa carrière ,
Semble se perdre dans les cieux.
Des bords habités par le More ,
Déjà les heures de retour
Ouvrent lentement à l'Aurore
Les portes du palais du jour.
Quelle fraîcheur ! l'air qu'on respire ,
Est le souffle délicieux
De la volupté qui soupire
Au sein du plus jeune des dieux.
Déjà la colombe amoureuse
Vole du chêne sur l'ormeau ;
L'Amour cent fois la rend heureuse ,
Sans quitter le même rameau.
Triton , sur la mer applanie ,
Promène sa conque d'azur ;
Et la nature rajeunie ,
Exhale l'ambre le plus pur.
Au bruit des faunes qui se jouent
Sur le bord tranquille des eaux ,
Les chastes naïades dénouent
Leurs cheveux tressés de roseaux.
Dieux ! qu'une pudeur ingénue
Donne de lustre à la beauté ;

L'embarras de paroître nue
 Fait l'attrait de la nudité.
 Le flambeau du jour se rallume,
 Le bruit renaît dans les hameaux;
 Et l'on entend gémir l'enclume
 Sous les coups fréquens des marteaux.
 Le règne du travail commence :
 Monté sur le trône des airs ,
 Eclaire ton empire immense ,
 Soleil , annonce l'abondance
 Et les plaisirs à l'univers.
 Vengeur d'Ariane éplorée ,
 Vainqueur de l'Inde & des Titans;
 De sa douleur immodérée
 Calme les transports éclatans.
 Qu'elle abandonne le rivage ,
 Où tout lui retrace l'image
 D'un amant qu'elle appelle en vain.
 Plaisirs cachés sous cet ombrage ,
 Aimables enfans du matin ,
 Ris, enjouemens, jeux, badinages,
 Annoncez votre souverain.
 Thésée a laissé sans défense
 Un cœur qu'il blessa de ses traits.
 Dieu du vin, punissez l'offense,
 Et consolez, par vos bienfaits,
 L'amour, trahi par l'inconstance.
 Que le dépit d'intelligence
 S'unisse aux plus tendres desirs;
 Que le flambeau de la vengeance
 Soit allumé par les plaisirs.
 Dieux ! le succès suit l'espérance;

Aux yeux de son charmant vainqueur,
La jeune Ariane confuse,
Epreuve une douce langueur.
Ingrat Thésée ! elle t'accuse
Du feu qui s'allume en son cœur :
Déjà ses yeux baignés de larmes
Demandent vengeance à Bacchus :
Des yeux en pleurs ont trop de charmes,
Pour craindre l'affront d'un refus.
Aux pieds de sa foible maîtresse,
Bacchus enivré de tendresse,
Se jette avec emportement
Sur le trait charmant qui le blesse.
Abandonnée au sentiment ,
L'amante avec moins de foiblesse ,
Résiste encore à son amant.
Cette rigueur involontaire
Le consume d'un nouveau feu ;
L'effort qu'elle fait pour se taire ,
Augmente le prix de l'aveu !
Elle voudroit briser encore
Le trait dont son cœur est atteint :
Un baiser du dieu qu'elle adore ,
Rougit l'albâtre de son teint.
C'est vainement qu'elle en murmure ,
Son rouge a trahi ses desirs ,
Rouge charmant que la nature
Pétrit par la main des plaisirs.
Quel triste élève de la Grèce
Pourroit, en voyant sa beauté,
Préférer les lis de Lucrèce
Et les pâleurs de la sagesse ,

LE MATIN.

113

Aux roses de la volupté ?
C'en est fait , les gazons renaissent ,
Les fleurs s'élèvent alentour ;
Emules du dieu de l'amour ,
Les zéphirs en l'air se caressent ;
Et les nuages qui s'abaissent ,
S'opposent aux rayons du jour.

LE MIDI.

ALPHÉE ET ARÉTHUSE.

CE grand astre , dont la lumière
Enflamme la voûte des cieux ,
Semble , au milieu de sa carrière ,
Suspendre son cours glorieux.
Fier d'être le flambeau du monde ,
Il contemple du haut des airs
L'olympé , la terre & les mers ,
Remplis de sa clarté féconde ;
Et jusques au fond des enfers ,
Il fait rentrer la nuit profonde
Qui lui disputoit l'univers.
Toute la nature en silence
Attend que le dieu de Délos ,
De son char lumineux s'élance
Dans l'humide séjour des flots.
Tandis que des géans horribles ,
Qu'un bras immortel enchaîna ,
Embraient de leurs feux terribles

Les monts de Vésuve & d'Erna ;
Lassés de leurs fardeaux énormes ,
Les cyclopes à demi-nuds
Reposent leurs têtes difformes
Sur leurs travaux interrompus.
Le dieu de l'Inde & de la Tonne ,
Couronné de feuillages verts ,
Jouit des dons que les hivers
Offrent en tribut à l'automne.
Déjà le champagne glacé ,
Dans le verre éclate & bouillonne ,
Déjà Silène terrassé ,
Au dieu des songes s'abandonne ;
Bacchus s'enivre , Amour l'ordonne ;
Et dans le vin qu'ils ont versé ,
Bacchus voit tomber sa couronne ,
Amour son flambeau renversé.
Au fond d'une grotte profonde
Aréthuse fuit les chaleurs ;
Le doux sommeil , au bruit de l'onde ,
Vole sur un tapis de fleurs ;
La nymphe combat & succombe :
Déjà ses yeux moins animés
Languissent à demi fermés ;
Elle s'endort , son urne tombe ,
Plus de voile pour ses appas ,
Tout est confondu par Morphée :
Volez , Amour , volez , Alphée ;
Et vous , sommeil , ne fuyez pas.
Alphée approche , Alphée admire :
Quoi ! dit-il , serois-je vainqueur ?
Elle dort , elle qui déchire

Un cœur soumis, un tendre cœur
Qu'elle méprise & qu'elle attire.
Elle dort : ô dieux ! pardonnez
Au transport naissant qui m'anime ;
Cruels, si vous le condamnez,
Si j'en dois être la victime,
Ne punissez qu'après le crime,
Servez mon ardeur, & tonnez.
Il dit : l'amour est son excuse ;
Déjà tous ses flots enflammés
Ont couvert l'urne d'Aréthuse
Des feux dont ils sont animés.
L'onde de la nymphe rebelle
Résiste à leurs efforts heureux ;
En résistant elle se mêle,
Et se précipite avec eux.
Enfin, de cette urne charmante,
En un instant, mais pour toujours,
Les flots de l'amant, de l'amante
Vont prendre & suivre un même cours.
Aréthuse sommeille encore ;
Un dieu caché sous les roseaux,
Du feu que la naïade ignore,
Echauffe autour d'elle les eaux,
Elle s'éveille, elle soupire,
Mais sans colère & sans douleur :
Peut-on se plaindre d'un malheur
Qu'au fond de son cœur on desir.

LE SOIR.

DIANE ET ENDYMION.

CE dieu qui brûloit les campagnes
Se dérobe enfin à nos yeux ;
Il fuit, & son char radieux
Ne dore plus que les montagnes.
Déjà par sa voix avertis,
Ses coursiers vigoureux s'agitent,
Leurs crins se dressent, ils s'irritent,
Et doublent leurs pas ralentis ;
Ils volent & se précipitent
Au fond du palais de Thétis.
Le front couronné d'amaranthes,
Les nymphes sortent des forêts ;
Un air plus doux, un vent plus frais
Raniment les roses mourantes ;
Et descendant du haut des monts,
Les bergères plus vigilantes,
Rassemblent leurs brebis bëlantes
Qui s'égaroient dans les vallons.
Voyez, dans ce bassin rustique,
Un ruisseau fuir & bouillonner ;
Admirez ce palmier antique,
Qui, né sur le bord aquatique,
Se courbe pour le couronner.
Oui, ces gazons, cette onde pure,
Cette ombre qui succède au jour,

Cette fraîcheur & ce murmure ,
Sont les pièges que la nature
Nous tend en faveur de l'amour.
Eloignez-vous , chaste immortelle ,
Fuyez l'aspect de ce beau lieu ;
Sous ce palmier , un jeune dieu
Ouvre les bras & vous appelle.
Que nos efforts sont impuissans ,
Quand la nature nous inspire !
Le cœur emporté par les sens ,
S'attache à l'objet qui l'attire.
Pleine d'un amoureux délire ,
Diane approche du bassin :
Emporte , dit-elle à Zéphire ,
Ce voile étendu sur mon sein ;
Il en reste un qu'Amour déchire ,
Et l'immortelle est dans le bain.
Endymion caché sous l'ombre
Des myrtes , se met à l'entour ,
Attend , dans leur retraite sombre ,
Le signal qu'a promis l'amour.
Penché sur le bain de Diane ,
D'un œil curieux & profane
Il perce l'humide élément ,
A travers l'onde diaphane ;
Il voit , mais il voit , en amant ,
Naître le doux saisissement
Que la pudeur en vain condamne ,
Quand on le doit au sentiment.
Poursuis dans l'onde la déesse ,
S'écrie Amour , que la tendresse
Change en plaisirs tous ses remords ;

Ménage si bien sa foiblesse ,
Qu'elle se livre à ses transports ,
Sans croire offenser la sagesse .
Il dit : Endymion s'élance
Aux genoux de la déité ;
Surprise, elle fuit en silence
Le dieu dont il est agité.
Arrêtez, dit-il , je vous aime ,
Ce mot me rend digne de vous ;
A ce mot, votre rang suprême
Doit se partager entre nous.
Je vous vois, je vois tous vos charmes ,
Je les compte par mes desirs ;
Mes yeux se remplissent des larmes ,
Que leur font verser les plaisirs.
O doux momens ! je vous ai vue ,
Je touche à l'immortalité ;
Je vous revois, vous êtes nue ,
J'ai part à la divinité.
Arrêtez : Diane confuse ,
En fuyant , tombe dans ses bras :
Il la retient , quel embarras !
La gloire veut qu'elle refuse ;
Le tendre amour ne le veut pas :
Laisse-moi, berger , lui dit-elle ,
Tes transports me font trop souffrir ;
Es-tu content ? je suis mortelle ,
L'Amour me permet de mourir :
Prends mon char, conduis-le toi-même :
Brille en ma place dans les airs ;
Amour , laisse-moi ce que j'aime ,
Je t'abandonne l'univers.

LE SOIR.

119

Elle dit : les airs s'embellirent ,
Les bords des ruisseaux retentirent
Du frémissement des zéphirs ;
L'écho répéta les soupirs ,
Et les naïades applaudirent
Aux cris redoublés des plaisirs.

LA NUIT.

LÉANDRE ET HÉROS.

Les ombres , du haut des montagnes ,
Se répandent sur les côteaux :
On voit fumer dans les campagnes
Les toits rustiques des hameaux :
Sous la cabane solitaire
De Philémon & de Baucis ,
Brûle une lampe héréditaire ,
Dont la flamme incertaine éclaire
La table où les dieux sont assis.
Errant sur des tapis de mousse ,
Le vert , qui réfléchit le jour ,
Remplit d'une lumière douce
Tous les arbustes d'alentour.
Le front tout couronné d'étoiles ,
La nuit s'avance lentement ,
Et l'obscurité de ses voiles
Prunit l'azur du firmament ;
Les songes traînent en silence
Son char parsemé de saphirs ;

L'Amour dans les airs se balance
 Sur l'aile humide des zéphirs.
 O toi ! si long-tems redoutée ,
 Déesse paisible des airs ,
 O lune ! embellis l'univers :
 Et de ta lumière argentée ,
 Blanchis la surface des mers.
 L'Amour implore ta puissance :
 Triste victime de l'absence ,
 Léandre, aimé sans être heureux ,
 Frémit de la barrière immense
 Que Neptune oppose à ses vœux.
 Mais que la fortune trahisse
 L'indigne amant qui réfléchit ;
 Sans connoître le précipice ,
 Léandre y vole & le franchit.
 En vain sur les plaines humides
 Il touche , en étendant les bras ,
 Le sein des jeunes néréides ,
 Et s'égare sur leurs appas :
 En vain cent beautés ingénues
 S'élèvent au milieu des flots ;
 Toujours moins homme que héros ,
 Il fuit les belles éperdues ,
 Qui , par leur mollesse étendues ,
 Chantent les hymnes de Paphos.
 La jeune Doris plus pressante ,
 Et plus sensible à ses refus ,
 Lui tend, d'une main caressante ,
 Un piège inventé par Vénus.
 Cent fois la naïade échappée
 S'attache à son sein embrâsée :

S'il plonge , il baise une nappée :
 S'il se renverse , il est baissé.
 Efforts dangereux d'une belle ,
 L'Amour peut vous rendre impuissant :
 Et le cœur d'un amant fidèle
 Echappe aux prestiges des sens.
 Léandre a vaincu la nature ;
 Un dieu l'éclaire & le conduit
 Aux portes d'une tour obscure ,
 Où la volupté l'introduit.
 Héro sur un tapis sommeille ,
 Un songe assis sur ses genoux ;
 L'instinct de l'amour la réveille :
 O mon cher Léandre ! est-ce vous ?
 Quoi ! tant d'écueils ! Sa voix expire ,
 Et le silence le plus doux
 Donne le signal au délire :
 Ce dieu lève un voile jaloux ;
 Et de la pudeur qui soupire ,
 Excite & calme le courroux.
 Héro , du vainqueur qui la presse ,
 Irrite les tendres efforts ;
 En résistant à son ivresse ,
 Elle en augmente les transports.
 Sévère , & même un peu farouche ,
 Quand elle refuse un baiser ,
 Son ame vole sur sa bouche ,
 Honteuse de le refuser.
 Léandre brûle , Héro désire ;
 La volupté qui les inspire
 Brille tour-à-tour dans leurs yeux :
 Mais quel bonheur & quel martyre !

Et quel tourment délicieux !
Tourment envié par les dieux.
Héro l'éprouve, Héro pâmée ,
Lève au ciel des yeux languissans ;
Un cri de sa bouche enflammée
Prouve qu'à peine elle a quinze ans.
A ce cri les amours répondent ,
La lune jalouse pâlit ;
Le jour renaît , l'air s'embellit ,
Et tous les plaisirs se confondent.
Qu'ainsi puisse couler toujours
L'été rapide de nos jours !
Rions des préceptes sauvages
Et de nos censeurs rigoureux ;
Nous serons toujours assez sages ,
Si nous sommes souvent heureux.

LES QUATRE SAISONS,

P O È M E.

LE PRINTEMPS.

CHANT PREMIER.

J'AI chanté les heures du jour :
Je chante aujourd'hui le retour
Et le partage de l'année.
Flore , que ta main fortunée
Présente l'ouvrage à l'Amour.

Dans les antres de la Scythie ,
Vertumne , vainqueur des hivers ,
Vient de remettre dans les fers
Les fougueux enfans d'Orithie.
En vain leurs affreux sifflemens
Nous déclarent encor la guerre ;
En vain , dans leurs soulèvemens ,
Ils ébranlent les fondemens
De la prison qui les resserre ;
Le printems a sauvé la terre
De leurs cruels emportemens.

Le fils d'Eole & de l'Aurore ,
Zéphyre enfin est de retour ;
Ses transports ont réveillé Flore ,
Et les fleurs qui n'osoient éclore
S'ouvrent aux feux de leur amour ;
La nuit cède au jour son empire ;

L'hiver s'enfuit au fond du nord ,
Et la nature qui respire ,
Sort des ténèbres de la mort.
Immobile au centre du monde ,
Le soleil , que nous revoyons ,
Orne sa tête des rayons
Qui rendent la terre féconde.
Déjà des lacs les plus profonds ,
Ses feux ont fondu la surface :
On voit tomber du haut des monts
Des monceaux de neige & de glace
Qui fertilisent les vallons ;
Les roches découvrent leur cime ,
Dodone lève un front sublime
Que respectent les aquilons ;
Et de l'hiver tendre victime ,
Cérès , du sein de nos sillons ,
Sourit au dieu qui la ranime.

Dans sa cabane confiné ,
Le berger , au pied des montagnes ,
Célèbre le mois fortuné
Qui vient embellir les campagnes ;
Tout renaît , tout brille à ses yeux ,
Les arbres se courbent en voûte ;
L'onde plus pure dans sa route
Réfléchit l'image des cieux.
Content , il se lève , il s'écrie ;
Et tandis que la bergerie
Se réveille & s'ouvre à sa voix ,
Le troupeau marchant sous ses loix
Bondit déjà dans la prairie.

Arbres dépouillés si long-tems ,

Couronnez vos têtes naissantes,
 Et de vos fleurs éblouissantes
 Parez le trône du printems.
 Elevez vos pampres superbes
 Sur le faite de ces ormeaux :
 Vignes , étendez vos rameaux ,
 Jasmins , sortez du sein des herbes ,
 Montez , ombragez ces berceaux :
 Et vous , aimables arbrisseaux ,
 Lilas , croissez , tombez en gerbes ,
 Ornez ces portiques nouveaux.
 Que l'air se parfume & s'épure ;
 Que l'onde jaillisse & murmure :
 Que rien ne trouble un si beau jour :
 Que les bois , les fleurs , la verdure
 Fassent de toute la nature
 Un temple digne de l'Amour.
 Sur un nuage de rosée
 Vénus descend du haut des cieux ,
 Et la terre fertilisée
 S'enivre du nectar des dieux.
 Au retour de cette immortelle ,
 Tout germe , s'enflamme & s'unit ;
 De l'univers qui rajeunit ,
 L'hymen heureux se renouvelle.
 L'air s'embrase de nouveaux feux ;
 Les bois confondent leurs feuillages ;
 Les mers embrassent leurs rivages ,
 Et le soleil plus lumineux
 Se joue à travers les nuages.
 O Vénus ! qui peut résister
 A la douceur de ton empire ?

O Vénus ! qui peut éviter
Le piège où ta voix nous attire ?
Au sein des rochers les plus durs,
Ta chaleur active & puissante ,
Force la terre languissante
D'enfanter des métaux plus purs.
L'Amour , par des routes certaines,
Pénètre dans tous les ressorts,
Circule dans toutes les veines,
Donne la vie à tous les corps ;
Il fend les airs, nage dans l'onde,
Et la terre qu'il rend féconde ,
Dans ses bras aime à respirer ;
Ce dieu charmant enseigne au monde
Le secret de se réparer.

Sortez , indolens sybarites ,
Du cercle étroit de vos plaisirs ;
Osez étendre les limites
Où se renferment vos desirs ;
Abandonnez les faux spectacles
Qu'admirent la ville & la cour ,
Pour jouir en paix des miracles
De la nature & de l'Amour.
Venez sous nos berceaux rustiques ,
Délasser vos cœurs languissans ,
Des voluptés périodiques ,
Dont le retour glace vos sens.
Renaîsez avec la nature,
Et dans ses dons multipliés
Goûtez sans trouble & sans mesure ,
Des plaisirs purs & variés.
L'oiseau qu'une superbe cage

Captivoit sous un toit doré ,
 A supporté son esclavage
 Tant que les frimats ont duré :
 Mais après leur règne funeste ,
 Le béliet propice aux amours ,
 Vient d'ouyrir l'empire céleste
 A la déesse des beaux jours.
 L'oiseau captif qui voit renaître
 Les fleurs du jardin de son maître ,
 Qui , sous des myrtes amoureux ,
 Entend la musique champêtre
 Des autres oiseaux plus heureux ;
 Resserré dans un palais vaste ,
 Brûle de traverser les airs ,
 Et regrette , au milieu du faste ,
 L'ombre des bois & des déserts.
 Ces beaux vases de porcelaine
 Sont-ils remplis de la même eau
 Dont il boiroit dans ce ruisseau
 Qui fait fleurir toute la plaine ?
 L'aiguillon de la liberté ,
 L'aspect riant de la campagne ,
 L'Amour enfin qui l'a flatté
 De lui donner une compagne ,
 Tout l'irrite contre ses fers :
 Tout le détrompe & le détache
 Des faux biens qui lui sont offerts :
 Sa prison s'ouvre , il s'en arrache ,
 L'Amour le rend à l'univers.
 Le lac , le vernis , la dorure ,
 Ont assez ébloui mes yeux ;
 J'aime mieux la simple parure

De ce côteau délicieux.
Mon loutre est sous ces belles tonnes,
Un bois est le temple où j'écris;
Des arbres en sont les colonnes,
Et des feuillages les lambris.
Les arts, ces esclaves serviles
De nos desirs effeminés,
Transportent le luxe des villes
Au milieu des champs étonnés.
Nos yeux, qu'un vain charme fascine,
Sont plus surpris que satisfaits;
On quitte les jardins d'Alcine
Pour ceux que la nature a faits.
Pourquoi, dans nos maisons champêtres,
Emprisonner ces clairs ruisseaux,
Et forcer l'orgueil de ces hêtres
A subir le joug des berceaux?
Qu'on vante ailleurs l'architecture
De ces treillages éclatans:
Pourquoi contraindre la nature?
Laissons respirer le printems.
Quelle étonnante barbarie
D'affervir la variété
Au cordeau de la symétrie?
De polir la rusticité
D'un bois fait pour la rêverie,
Et d'orner la simplicité
De cette riant prairie?
Le plaisir, qui change & varie,
Adore la diversité.
O toi, commentateur suprême,
Qui définis la volupté,

Qui fais du plaisir un système,
Et de l'amour un froid traité :
Calculateur infatigable,
Dont la méthode insupportable
Dessèche en nous le sentiment,
Laisse reposer un moment
Ton syllogisme inattaquable,
Et ton invincible argument ;
Un instant de folie aimable
Vaut mieux qu'un bon raisonnement.

Vénus & Flore nous rappellent,
Gardons la raison pour l'hiver ;
Respirons le baume de l'air,
Et que nos sens se renouvellent.

Voyons ces taureaux mugissans
Poursuivre Io dans les prairies ;
Voyons ces troupeaux bondissans
Donner , par leurs jeux innocens ,
Aux bergères des rêveries ,
Aux bergers des desirs pressans.

Ocyroé , dans les campagnes,
Enflamme , par ses fiers regards,
Le courfier , amant des hasards ;
Elle l'enlève à ses compagnes :
Et s'élançant , les crins épars ,
Tous deux , au sommet des montagnes ,
Offrent leur hymen au dieu Mars.
Plus loin , dans ces forêts sauvages ,
Les lions rugissent d'amour ,
Tandis que les ramiers volages
Viennent soupirer alentour ;
Le fier dragon & le reptile ,

L'insatiable crocodile,
L'oiseau que révère Memphis,
Le dromadaire des sôsis,
Les monstres craintifs ou féroces
Qui peuplent le sein de Thétis,
Tous forment des nœuds assortis,
Et l'amour préside à leurs noces.
Régnez sur les flots applanis,
Alcyons, déployez vos ailes;
Les vents respecteront vos nids,
Et les flots vous seront fidèles.

Vous qui dans l'humide séjour
Cachez vos brillans coquillages,
Vénus vous appelle en ce jour;
Formez de nouveaux mariages,
Et que les perles soient les gages
Que l'hymen présente à l'amour.
Déjà, sous l'épine fleurie,
Philomèle exerce sa voix;
Progné voltige autour des toits;
L'oiseau de Vénus se marie,
Et la tourterelle attendrie
Gémit d'amour au fond des bois.
Le castor, amant des rivages,
Trace le plan de sa maison;
Les abeilles, encor plus sages,
Dans le creux des rochers sauvages,
Elèvent l'utile cloison
Qui sépare leurs héritages.
Le vermisséau, sous le gazon,
Lui-même devient architecte,
Et les ouvrages de l'insecte

Etonnent la fière raison.
Le monde à nos yeux va renaître ;
Et tous les êtres dans ce jour ,
En rendant hommage à l'Amour ,
Soulagent l'ennui de leur être.

Peuplez les divers élémens ,
Insectes , à qui la nature
Accorda si peu de momens :
Vengez-vous d'une loi si dure ,
Naïsez , vivez , mourez amans.
Qu'importe , au bout de la carrière ,
Qu'un seul instant délicieux
Ait rempli votre vie entière ,
Si le plaisir qui fait les dieux ,
Vous anima dans la poussière ?

Hermaphrodites fortunés ,
Pour vous l'amour sans jalousie ,
Suit les loix que vous lui donnez ;
Aimez à votre fantaisie ;
Quittez cent fois & reprenez
Les deux rôles de Thirésie.

Image d'un jeune arbrisseau ,
Inconcevable vermisseau ,
Soyez à jamais un problème ;
Tout entier dans chaque rameau ,
Renaissiez semblable & nouveau ;
Et par une faveur suprême ,
Trompez la mort sous le ciseau
Qui vous sépare de vous-même.

Oh ! que l'homme , si dédaigneux ,
Lui qui foule d'un pied superbe
Les insectes cachés sous l'herbe ,

Perdrait de son-faste orgueilleux,
S'il favoit, quand il les écrase,
Que, moins gênés dans leurs desirs,
Leurs cœurs, qu'un même amour embrase,
Sont toujours neufs pour les plaisirs.

Telles sont les vives images
Que le printems offre à nos yeux ;
Les saisons ressemblent aux âges
Dans leurs rapports mystérieux :
La main invisible des dieux
Cache des conseils pour les sages.
Le printems, couronné de fleurs,
Pare l'Amour qui le caresse ;
L'été mûrit par ses chaleurs
Les dons brillans de la jeunesse ;
L'automne, un panier à la main,
Cueille les fruits qu'elle colore ;
L'hiver à l'instant les dévore ;
Mais il conserve dans son sein
L'espoir de Cérès & de Flore.
Ainsi l'on peut toujours saisir
Les momens heureux qui s'envolent :
Fuyons les dangers du loisir ;
Le travail ajoute au plaisir,
Et l'un & l'autre nous consolent.
Aujourd'hui les fleurs des buissons
Parfument le sein des bergères ;
Avec des fleurs & des chansons
Achetonons leurs faveurs légères.
L'été s'approche, jouissons :
Ces nuages chargés de neige,
Qu'au midi d'un jour radieux

Les aquilons séditions
Souffloient du fond de la Norwège ,
N'assiègent plus l'astre des cieux.
Le soleil pénètre la terre ,
Et pompe jusque dans ses flancs
Les esprits , les germens brillans
Dont va se former le tonnerre.
Déjà l'étoile de Vénus
Annonce les belles soirées ;
Déjà les faunes revenus
Cherchent les nymphes égarées.
Zéphire , d'un souffle épuré ,
Ride la surface de l'onde ;
La nuit , de son trône azuré ,
Répand ses pavots sur le monde ;
Et son char , d'Amours entouré ,
Roule dans une paix profonde.

Dans les nuits brillantes de Mai ,
Le sylphe amoureux des mortelles ,
Vient chercher , parmi les plus belles ,
Un cœur qui n'ait jamais aimé.
Aidé de ses ailes légères ,
Il descend , invisible aux yeux ,
Sur ces étoiles passagères
Qu'on voit tomber du haut des cieux.
Roi des peuples élémentaires ,
Il vole avec timidité
Dans ces châteaux héréditaires ,
Où l'ignorance & la fierté
Captivent , sous des loix austères ,
Et la jeunesse & la beauté.
Le scrupule & l'inquiétude ,

Enfans craintifs des passions ,
La peur & ses illusions
Veillent dans cette solitude.
L'amoureux habitant des airs ,
Indigné contre la clôture ,
Voltige & perce la serrure ;
Sans bruit les rideaux sont ouverts.
Un enfant aimable & pervers
Enlève aux Graces leur ceinture ;
Pudeur , jeunesse , amour , nature ,
Tous vos secrets sont découverts.
Déjà d'une beauté naissante
Le sylphe interroge le cœur ,
Sa main timide & caressante
Cherche les traces d'un vainqueur ;
L'épreuve est douce & dangereuse :
Si la belle a connu l'amour ,
Il l'abandonne sans retour
Au hasard d'être malheureuse ;
Mais si le cœur qu'il a fondé
A toujours sagement gardé
Le foible sceau de l'innocence ,
Alors le génie amoureux
Exerce toute sa puissance
Sur un cœur digne de ses feux.
De la beauté qu'il a jugée ,
Il devient l'invisible époux ;
Dans les bras du sommeil plongée ,
Elle va , sans être outragée ,
Jouer des plaisirs les plus doux.
Un essaim fortuné de songes
Sert les vœux du sylphe enchanté ;

Les charmes de la vérité
 Percent à travers leurs mensonges.
 Bientôt sur un trône argenté,
 Le prince aimable des génies
 Transporte la jeune beauté
 Dans les régions infinies
 De son empire illimité.
 Emue, inquiète & charmée,
 Elle jouit rapidement
 Du plaisir d'avoir un amant,
 Et du bonheur d'en être aimée.
 L'amour, par un charme flatteur,
 Soutient dans les airs son courage,
 Elle ose admirer la hauteur
 Des vastes cieux qu'elle envisage;
 Les graces de son conducteur
 Cachent le danger du voyage:
 Son œil, avec sécurité,
 Du zodiaque redouté
 Contemple les signes funestes;
 Sa main, avec témérité,
 Mesure les cercles célestes.
 Ces grands objets la touchent peu;
 L'air, au mépris des Zoroastres,
 N'est pour elle qu'un voile bleu;
 Rien ne la frappe dans les astres;
 Sur la terre elle a vu du feu.
 Déjà son oreille murmure
 Contre les célestes accords;
 Une voix secrète l'assure
 Qu'il faut chercher dans la nature
 Ses plaisirs plus que ses ressorts.

Un gazon frais, une fontaine,
 Un arbre qui cache le jour,
 Tel est l'asyle que l'Amour
 Préfère à la céleste plaine.
 A peine a-t-elle désiré,
 Que le char brillant qui la mène
 S'arrête sous l'ombre incertaine
 D'un bois par un fleuve entouré.
 A l'instant les buissons fleurissent,
 La vigne embrasse les ormeaux;
 Les palmiers amoureux s'unissent,
 L'air est peuplé de mille oiseaux.
 C'en est fait, la jeune Sylphide
 S'enivre du bonheur des dieux;
 Mais le soleil brille à ses yeux;
 Le songe fuit d'un vol rapide,
 Et le sylphe remonte aux cieux.

L' É T É.

C H A N T S E C O N D.

SOLEIL, c'est aujourd'hui ta fête;
 L'été, chargé de blonds épis,
 Etale ses riches habits,
 Et fait rayonner sur sa tête
 L'or, les saphirs & les rubis.
 Lève-toi, répands la lumière,
 Brille, triomphe à tous les yeux;
 Poursuis la nuit dans sa carrière,

Et chasse du trône des cieux
Sa pâle & tremblante courtière.
Sur le sommet inhabité
Des montagnes les plus sauvages,
Déjà les disciples des mages
Chantent le retour de l'été.
Abattu, triste & solitaire,
Dans les jardins qu'il embellit,
Le printems soupire & pâlit,
En voyant l'éclat de son frère.
Clytie, ouvrez vos feuilles d'or ;
L'amant dont vous pleurez l'absence ,
Vient ranimer par sa présence
Les feux dont vous brûlez encor.
Malheureux sang de Montézume ,
Filles du soleil , accourez ;
C'est pour vous que son feu s'allume ;
Sa vue adoucit l'amertume
Des larmes que vous dévorez.
Votre ame orgueilleuse respire
Devant le roi du firmament ;
Sa gloire , que la terre admire ,
Vous console pour un moment
De la chute de votre empire.
Il paroît , l'Olympe rougit ,
Le front des montagnes se dore ;
Le lion céleste rugit ,
En voyant l'astre qu'il adore :
Il paroît , ses rayons épars
Couvrent la face des campagnes ;
Le premier feu de ses regards
Attire au plus haut des montagnes

La froide vapeur des brouillards.
A l'instant la terre embrasée,
Par son éclat vif & charmant,
Donne le feu du diamant
A chaque goutte de rosée.
Fidelle amante du soleil,
De fleurs, de perles couronnée,
La nature sort du sommeil,
Comme une épouse fortunée,
Dont l'amour hâte le réveil.
Vers l'astre bienfaisant du monde
Elle étend ses bras amoureux ;
Il brille, & l'ardeur de ses feux
La rend plus belle & plus féconde.
Tandis qu'au sommet d'une tour
Le paon fait reluire au grand jour
L'azur de ses plumes nouvelles,
L'oiseau de la mère d'amour
Epure l'argent de ses ailes.
Tout brûle des feux de l'été ;
Le froid serpent caché sous l'herbe,
S'éveille, & dresse avec fierté
La crête de son front superbe ;
Son corps, en replis ondoyans,
Roule, circule, s'entrelasse ;
Ses yeux pleins d'ardeur & d'audace
S'arment de regards foudroyans :
Bientôt levant sa tête altière
Vers l'astre qui l'a ranimé,
Il s'élance de la poussière,
Et fait briller à la lumière
Son aiguillon envenimé.

Foibles mortels que le jour blesse,
Eveillez-vous, ouvrez les yeux ;
Le soleil , embrasant les cieux ,
S'indigne de votre mollesse.

Que devient l'homme quand il dort ?
Emporté sur l'aile des songes ,
Il vole au pays des mensonges ,
Il touche aux rives de la mort.
Envisagez ce globe immense ,
Image des dieux qui l'ont fait ;
La flamme nourrit sa substance ,
Ses feux répandent l'abondance ,
Chaque rayon est un bienfait.
Au sein des plus profonds abymes ,
Il enfante ces purs métaux ,
Tristes auteurs de tous les maux ,
Pères féconds de tous les crimes ,
Mais qui , sagement répandus
Sur les besoins de la patrie ,
Forment les liens étendus
Du commerce & de l'industrie ,
Satisfont à tous les desirs ;
Et tels que des sources fécondes ,
Vont ranimer dans les deux mondes
Les arts, la gloire & les plaisirs.
O soleil ! ame universelle ,
Toi , dont les regards amoureux
Eclairent ces astres nombreux
Dont l'azur des cieux étincelle ;
O toi , qui suspends dans les airs
Ces torrents , ces mers vagabondes ,
Qui , par mille canaux divers ,

Portent la fraîcheur de leurs ondes
Dans les veines de l'univers ;
De l'été qui vient de renaître ,
Mûris les fertiles moissons ,
Et reçois les foibles chansons
Que t'offre ma muse champêtre.
Déjà de tes rayons puissans
Les campagnes sont pénétrées.
Eole , des bleds jaunissans
Agite les ondes dorées.

O Cérés! presse ton retour :
Sur nos plaines le dieu du jour
Répand les chaleurs & la vie.
Proserpine a quitté la cour
Du sombre époux qui l'a ravie :
Le même char qui l'entraîna
A travers la flamme & la cendre,
A tes yeux charmés va descendre
Du sommet brillant de l'Etna.
Elle paroît; ton cœur palpite ;
Tes pas volent devant ses pas :
Quand tu l'appelles dans tes bras,
L'amour vers toi la précipite.
Un mutuel enchantement
Vous enivre des mêmes charmes :
Trop court, mais trop heureux moment
Où le plaisir verse des larmes !
Pour un cœur noble & généreux ,
Qu'il est doux, en quittant Cerbère ,
De retrouver le monde heureux
Par les seuls bienfaits de sa mère !
Belle Proserpine, à tes yeux,

Déjà la moisson est tombée
Sous la faucille recourbée
Du moissonneur laborieux :
Ici les gerbes dispersées
Couvrent la face des guérets ;
Plus loin , leurs meules entassées
Élèvent un trône à Cérès.
Sur l'arbre fécond de Pyrame
Le ver-à-soie ourdit sa trame ,
Qui pare les dieux & les rois :
Les fraises parfument les bois ;
L'épine enfante la groseille ;
Mille fruits naissent à la fois ;
Et prête à remplir la corbeille ,
La nymphe hésite sur le choix.
Par-tout l'abondance circule ;
L'homme n'est heureux que l'été.
L'infatigable pauvreté
Bénit l'ardente canicule
Qui fait frémir la volupté.
Dans un fallon pavé de marbre
Respire-t-on un air plus frais
Qu'à l'ombre incertaine d'un arbre
Cher aux déesses des forêts ?
La dryade en robe légère ,
Brave, sous un chapeau de fleurs ,
L'aiguillon ardent des chaleurs ;
Et Pallas, coëffée en bergère ,
Pour égayer les moissonneurs ,
Danse à midi sur la fougère.
Le travail , joint à la gaité ,
Souffre & surmonte toutes choses :

La nonchalante oisiveté
Se blesse sur un lit de roses.
Voyez l'intrépide chasseur,
Qui, sur cette côte brûlante,
A l'aide d'un chien précurseur,
Arrête la perdrix tremblante.
De joie & d'espoir animée,
Il prend, il arme son tonnerre :
L'oiseau part, un trait enflammé
Le fait tomber sur la terre.
La chasse retient jusqu'au soir
Le jeune Adonis dans les plaines ;
Le plaisir, la gloire & l'espoir
Font supporter toutes les peines.
Mais déjà plus vif & plus clair,
Le soleil dévore & consume
La rosée éparse dans l'air ;
Et le feu du ciel, qui s'allume,
Étincelle comme le fer
Que Vulcain frappe sur l'enclume.
Doris s'enfuit sous les roseaux ;
Et dans leurs lits plus resserrées,
Les nymphes refusent leurs eaux
A nos campagnes altérées.

Plaignons l'avidé voyageur,
Qui, dans les sables de l'Afrique,
Égaré sous un ciel vengeur,
S'expose aux fureurs du tropique.
La terre rougit sous ses pieds ;
Des torrens de feu se répandent ;
Et par le soleil foudroyés,
Les monts & les roches se fendent.

Les arbres à demi couchés ,
Sans fruit , sans sève & sans verdure ,
Couvrent de leurs bras desséchés
Le sein brûlant de la nature.
Quel sort ! quels horribles momens !
Il entend les rugissemens
Des lions que la soif dévore ;
Immobile d'accablement ,
Il cherche en vain du firmament
Le secours que la terre implore :
Assis sur un sable enflammé ,
A la rigueur d'un ciel barbare ,
Il reproche à son cœur avare
Les maux dont il est consumé.
Pour nous que le soleil propice
Regarde avec des yeux plus doux ,
Laissons voyager l'avarice ;
Sur le gazon reposons-nous ,
Tandis que l'ardente écrevisse
Embrase le ciel en courroux.
Ainsi qu'à la céleste troupe ,
Pendant le règne des chaleurs ,
Hébé nous verse à pleine coupe
Le jus des fruits , l'esprit des fleurs.
La neige , avec art préparée ,
Aiguise nos sens émoussés ;
On diroit que ces fruits glacés
Sortent des jardins de Borée.
Vénus se permet en été
Une modeste nudité.
Dans une alcove parfumée ,
Impénétrable au dieu du jour ,

La pudeur , sans être alarmée ,
Dort sur les genoux de l'Amour.
Un doux loisir est nécessaire ;
L'esprit , de soins débarrassé ,
On passe le jour sans rien faire ;
Un tel jour est bientôt passé.
Du midi l'ardeur violente
N'est pas un supplice pour nous :
Si la chaleur est accablante ,
Tous les remèdes en sont doux.
Mais j'entends le bruit du tonnerre
Retentir sur les monts voisins :
Junon vient déclarer la guerre
Au dieu protecteur des raisins.
Les portes du ciel s'obscurcissent ;
L'air siffle , les antres mugissent ;
Mais bientôt les vents sont calmés ,
Et les tempêtes dissipées ,
Sur les montagnes escarpées
Lancent leurs carreaux enflammés.
Iris , sur un trône de nues ,
Fait briller son arc lumineux ;
Déjà les nymphes revenues
Brûlent de commencer leurs jeux.
Déjà pressé par sa rivale ,
Le roi des astres moins ardent
Se précipite à l'occident
Sur un char de nacre & d'opale.
L'extrémité de ses rayons
Éclaire au loin la mer profonde ;
Et tandis que nous le croyons
Plongé dans les gouffres de l'onde ,

Armé de feux étincelans,
Il ouvre à ses coursiers brûlans
Les barrières de l'autre monde.
Oh ! qu'il est doux de respirer
Cet air frais, ces pures haleines
D'un vent qui du fond des fontaines
S'échappe, & n'osant murmurer,
Vole sur l'aile du mystère !
Amour, il est remis de régner ;
Vénus se promène à Cythère,
Et les graces vont se baigner.

Au fond d'un bosquet d'Idalie,
Dont nul mortel n'ose approcher,
La fontaine d'Alcidalie
Se filtre à travers un rocher ;
Et, suivant une pente douce
Qui la conduit en l'égarant,
Elle remplit, en murmurant,
Un bassin revêtu de mousse.
Les arbres courbés à l'entour
La dérobent à l'œil du jour.
Un buisson fleuri l'entourne,
La tubéreuse & l'anémone
Entourent ses bords séduisans ;
Et l'oranger qui la couronne
Est parsemé de vers luisans.
Que Plutus, d'une main fantasque,
Orne les bains de Danaé ;
Thalie, Euphrosine, Aglaé,
N'aiment que les beautés sans masque :
Le luxe expire sous leurs pas.
Sœurs aimables de la nature,

Elles se baignent dans ses bras ;
L'onde , en caressant leurs appas ,
Devient plus brillante & plus pure.
Plongé dans ce riant bassin ,
L'Amour poursuit les immortelles ;
Et frappant l'onde de ses ailes ,
Il la fait jaillir sur leur sein.
Une douce & molle rosée
Remplit le calice des fleurs ;
La nuit, du trésor de ses pleurs ,
Rafraîchit la terre embrasée.
On voit sur la plaine des mers
Danser les nymphes vagabondes ;
Le parfum de leurs tresses blondes
Se mêle à la fraîcheur des airs ;
Mais bientôt le feu des éclairs
Resplendit au loin sur les ondes :
L'Olymphe , sans être irrité ,
Offre l'appareil d'un orage ;
Et , par cette effrayante image ,
Il augmente sa majesté.
Brûlante des feux de l'été ,
Brûlante des feux du bel âge ,
La jeunesse , loin du rivage ,
S'élance & poursuit la beauté.
Enflammez , charmante baigneuse ,
La cour du frère de Pluton ;
Tombez , naïades dédaigneuses ,
Dans les bras nerveux de Triton.
O nuit ! que vous voyez de charmes !
Fleuves , que vous êtes heureux !
L'Amour dans vos flots amoureux

Trempe la pointe de ses armes;
 En vain dans les bois d'alentour
 Les amans cherchent les fontaines;
 Le feu qui consûme leurs veines
 S'accroît dans l'humide séjour:
 Le bain ne guérit point leurs peines;
 L'Amour seul peut calmer l'amour.

Jadis, près des bords du Bosphore,
 Dans les jardins du vieux Sélim,
 Un ruisseau murmuroit encore
 Les amours du jeune Zulim.
 Les bains du tyran de l'Asie
 Touchoient au bord de ce ruisseau;
 En été, la belle Aspasia
 Venoit respirer dans son eau.
 Souvent Zulim, au bord de l'onde,
 Suivoit le sultan révére:
 Que l'orgueil des rangs se confonde!
 L'esclave heureux fut préféré
 Au maître impérieux du monde.
 Un pigeon s'abattit un jour
 Dans les bras du page fidèle:
 Zulim, plein d'une ardeur nouvelle,
 Reconnut l'oiseau de l'Amour.
 Au billet caché sous son aile:
 Il l'ouvre, il lit avec transport:
 « Jeune Ichoglan, bénis ton sort;
 » Le ruisseau dont l'onde incertaine
 » Dans ces bois aime à s'enfermer,
 » Par une route souterraine,
 » Au sein des mers court s'abîmer.
 » Aspasia est prête à te suivre:

» Sois son pilote & son vainqueur :
 » Si tu crains de cesser de vivre ,
 » Tu n'es pas digne de son cœur. »

Zulim conçoit tout le mystère ,
 Un seul mot instruit un amant.

Le doux messager de Cythère
 Devant lui vole lentement.

Rempli des plus douces alarmes ,
 L'esclave, au milieu des roseaux ,
 Découvre , adore mille charmes
 Que trahit le voile des eaux.

On l'appelle ; son cœur palpite ;
 Il s'élance , il se précipite :

Mais, en plongeant dans le canal ,
 Quel aspect le trouble & l'irrite !
 Il voit son maître & son rival.

Comment sauver la favorite
 Du fer ou du cordon fatal ?

Un baiser de feu le rassure.

Sultan, à tes yeux éperdus ,

Le couple amoureux & parjure

A comblé l'audace & l'injure :

Tous deux, unis & confondus ,

Fendent de leurs bras étendus

Le sein de l'onde qui murmure.

Errans de détour en détour ,

Ils roulent sous la voûte obscure

Qui doit bientôt les rendre au jour :

L'effroi qu'inspire la nature ,

Est surmonté par leur amour.

Portés sur les bouillons de l'onde ,

Ils entrent dans la mer profonde ;

Leurs regards implorent les cieux ;
Mais un esquif s'offre à leurs yeux ,
Au pied d'un rocher solitaire ;
Tous deux y volent , & les dieux
Conduisent la barque à Cythère.

L'AUTOMNE.

CHANT TROISIÈME.

QUELS parfums remplissent les airs ?
Où porter mes regards avides ?
Des tapis plus frais & plus verts
Renaissent dans nos champs arides :
La nature efface ses rides ;
Tous ses trésors nous sont ouverts ;
Et le jardin des Hespérides
Est l'image de l'univers.
C'en est fait , la vierge céleste ,
En découvrant son front vermeil ,
Adoucit , d'un regard modeste ,
L'ardeur brûlante du soleil.
Redoutable fils de Latone ,
Ta cesse de blesser nos yeux ;
Vertumne ramène Pomone ;
Et mille fruits délicieux
Brillent sur le sein de l'Automne.

O sœur aimable du printems !
Tu viens acquitter ses promesses ?
Si tes biens sont moins éclatans ,

Tu n'as point de fausses richesses :
Loin de toi le fard de Vénus
Et le clinquant de l'imposture ;
Ta main dépouille la nature
De ses ornemens superflus :
L'air négligé dans la parure
Te donne une beauté de plus.
Les fruits plus nombreux que les feuilles,
Couronnent les arbres chéris,
Et tous les biens que tu recueilles
Ont moins d'éclat & plus de prix.
Le règne fortuné d'Astrée
Se renouvelle dans ta cour ;
Tu pèses la nuit & le jour
Dans une balance dorée.
Entouré de rayons heureux ,
Qui font la richesse du monde ,
Le ciel de la terre amoureux ,
Se peint dans le miroir de l'onde.
La paix , reine de l'univers ,
Étouffe la voix des trompettes ;
Un jour plus doux luit sur nos têtes.
Nos travaux , mêlés de concerts ,
Rassembtent aux plus belles fêtes ;
La nature reprend ses droits ,
Les dieux descendent des montagnes ,
La gloire habite les campagnes ,
Les muses rêvent dans les bois ;
Et laisse d'accorder les rois ,
Thémis , assise au pied d'un chêne ,
Juge les chansons de Philène ,
Et donne aux bergères des loix.

L' A U T O M N E.

251

Les fiers amans de la fortune
Ont quitté la chaîne importune
De la faveur & du devoir ;
L'art, l'industrie & le savoir
Sortent des villes dépeuplées,
Et l'abondance vient revoir
Ses richesses accumulées.

Ton règne paisible & charmant
Fait oublier celui de Flore,
Automne, la terre t'adore,
Et l'univers est ton amant.

Belle encore au déclin de l'âge,
Toi seule, ô divine saison !

Utile, douce, aimable & sage,
As mérité le double hommage
Du plaisir & de la raison.

Oh ! que les muses sont dociles
Dans ces vergers délicieux !

Mes vers, inspirés par les dieux,
Naissent plus doux & plus faciles :

L'art de la rime n'est qu'un jeu ;

L'expression suit la pensée,
Et mon ame au ciel élancée
Vole sur des ailes de feu.

Dans cette aimable solitude,
L'esprit captif sort de prison ;

Le plaisir abrège l'étude,
Tous deux étendent la raison.

Erreur que l'orgueil déifie,

Préjugé, tyran des mortels,

Cédez à la philosophie

Qui vient de briser vos autels.

Cieux inconnus au télescope,
Et vous, atomes échappés
A l'œil perçant du microscope,
Vos mystères développés
Brillent aux yeux de Calliope :
La vérité, fille du tems,
Déchire le voile des fables ;
Je vois des mondes innombrables,
Et j'apperçois des habitans.
Malgré ces volcans homicides,
Le feu lui-même est habité ;
L'air, dans ses ondes si fluides,
Découvre à mon œil enchanté
Ses tritons & ses néréides.
La lumière dont les couleurs
Forment la pâture du monde,
Renferme la race féconde
D'un peuple couronné de fleurs.
La nature anime les marbres :
L'air, le feu, la terre & les eaux,
Les fruits qui font plier nos arbres,
Sont autant de mondes nouveaux.
Tout agit ; rien n'est inutile ;
Et la reine des animaux
Unit par différens anneaux
L'homme superbe & le reptile.
Fiers amans de la liberté,
Les êtres, l'un de l'autre esclaves,
Ignorent leur captivité,
Et méconnoissent leurs entraves.
Tout cède à la commune loi :
Terre orgueilleuse & téméraire,

Apprends que l'astre qui t'éclaire
Se doit au monde comme à toi.
Obéis, remplis ta carrière,
Adore la source première
Des beaux jours qui te sont donnés ;
Reçois & répands la lumière
Sur d'autres globes fortunés.
Ainsi mon esprit se dégage
Des erreurs du peuple & des grands ;
Malgré la vanité des rangs ,
Tous les êtres sont pour le sage
Moins inégaux que différens.
Ainsi ma muse s'abandonne
A son caprice renaissant ;
Et tandis qu'un dieu caressant
D'un double myrte la couronne ,
Le soleil moins éblouissant ,
Abrège les jours de l'automne.

Pomone , avant que de périr ,
Semble redoubler ses caresses ;
Les arbres chargés de richesses
Se courbent pour nous les offrir.
Lasse de ramper sur nos treilles ,
La vigne élève ses rameaux ,
Et suspend ses grappes vermeilles
Au front superbe des ormeaux :
Ses fruits si funestes aux Perses ,
Et si délicieux pour nous ,
Confondant leurs couleurs diverses ,
Forment les accords les plus doux.
Toutes les ronces sont couvertes
De coings dorés & de payis ;

Mille grenades entr'ouvertes
Sèment la terre de rubis ;
Orange douce & parfumée ,
Limons & ponceux fastueux ,
Et vous , cédras voluptueux ,
Couronnez l'Automne charmée.
Raisins brillans , dont la fraîcheur
Etanche la soif qui nous presse ;
Pommes , dont l'aimable rougeur
Ressemble au teint de la jeunesse ,
Tombez & renaissiez sans cesse
Sur le chemin du voyageur.
L'Amour , que l'automne rappelle ,
Descend du ciel dans nos vergers ,
Et vient offrir à la plus belle
Les pommes d'or des orangers.
Accourez , naïades timides ;
Le fruit , sur la terre tombé ,
Brille , s'élève en pyramides ,
Et remplit le trésor d'Hébé.
Nymphes , enlevez vos corbeilles ,
Allez offrir au dieu des eaux
La pourpre qui couvre nos treilles ,
L'ambre qui pare nos côteaux.
Un second printems vient d'éclore ;
Le ciel répand des rayons d'or ;
L'amarante & le tricolor
Rappellent le règne de Flore ,
Et la campagne brille encore
Des douces couleurs de l'aurore.
Vesper commence à rayonner ;
Io mugit dans les villages ,

Et les pasteurs vont ramener
Leurs troupeaux loin des pâturages.
Le soleil tombe & s'affoiblit :
Montons sur ces rochers sauvages ;
Allons revoir ces payfages
Que l'ombre du soir embellit.
Ici, des champs où la culture
Étale ses heureux travaux ,
Une source brillante & pure
Qui, par la fraîcheur de ses eaux,
Rajeunit la sombre verdure
Des prés, des bois & des côteaux ;
Là, des jardins & des berceaux
Où règnent l'art & l'imposture ,
Des tours, des flèches, des créneaux,
Des donjons d'antique structure ;
Sur le chemin de ces hameaux,
De longues chaînes de troupeaux,
Un pont détruit, une mesure ;
Plus loin, des villes, des châteaux
Couverts d'une vapeur obscure ;
Le jour qui fuit, l'air qui s'épure,
Le ciel allumant ses flambeaux,
Tout l'horizon que l'œil mesure,
Offrent aux yeux de la peinture
Des contrastes toujours nouveaux,
Et font aimer dans leurs tableaux
Le coloris & la nature.

Mais la nuit, au trône des cieux
Dissipant au loin les nuages,
Vient encore attacher nos yeux
Sur de plus frappantes images ;

La sœur aimable du soleil
Se lève sur l'onde apaisée,
Et répand de son char vermeil
Le jour tendre de l'Elisée,
Elle embellit les régions
Qu'abandonne l'astre du monde;
Elle éclaire les Alcyons
Qui planent sur la mer profonde;
La vague tremblante de l'onde
Brise & dissipe les rayons
De sa lumière vagabonde:
Favorable à la volupté,
Elle donne au plaisir des armes;
L'éclat de son globe argenté
Semble voiler la nudité,
Lorsqu'il en montre tous les charmes;
Son règne est celui de l'Amour.
Sur les mers, d'écumes blanchies,
Neptune marche avec sa cour,
Et de nos flottes enrichies
Eole presse le retour.
Conduits par les mains des sirènes,
On voit de loin nos pavillons
Tracer d'innombrables sillons
Sur le sein des humides plaines.
Tandis que l'Océan charmé
Contemple son vaste rivage,
Le nord tout-à-coup enflammé
Devient le spectacle du sage
Et l'effroi du peuple alarmé:
Une lumière étincelante
Embrase le voile des airs;

Avant-courrière des hivers ,
Quelle autre aurore plus brillante
S'élève au milieu des éclairs ?
Les dieux ont-ils dans leurs balances
Pesé le sort des nations ?
Emu par nos divisions ,
Le ciel fait-il briller ses lances ?
Ses feux & ses rayons épars ,
Ses colonnes , ses pyramides ,
N'offrent à des regards timides
Que les jeux sanglans du dieu Mars.
Voilà les nombreuses armées ,
Voilà les combats éclatans
Qui de nos guerres rallumées
Furent les présages constans.
La frayeur naissoit du prestige ,
Mais nos yeux bientôt satisfaits
Verront renaître le prodige
Sans en redouter les effets.
Brillez , aurore boréale ;
De la nuit éclairez la cour ;
En vous voyant , le beau Céphale
Croit voir l'objet de son amour ;
Et l'hirondelle matinale
S'étonne d'annoncer le jour.
Palès rappelle dans la plaine
Et les bergers & les troupeaux ;
Vulcain rallume ses fourneaux ;
Et la troupe du vieux Silène
S'éveille au pied de nos côteaux.
Au bruit des meutes de Diane ,
Les bacchantes ouvrent les yeux ;

Trompé par la clarté des cieux ,
Bacchus sort des bras d'Ariane :
Ce Dieu , de pampres couronné ,
Ouvre la scène des vendanges ;
Il brille , il marche environné
D'amours qui chantent ses louanges :
On voit danser devant son char
Les satyres & les dryades ;
Un faune enivré de nectar
Remplit la coupe des ménades ;
Les jeux , qui le suivent toujours ,
Répandent des fleurs sur ses traces ;
Ses tigres , conduits par les graces ,
Sont caressés par les amours.
Momus , Terpsychore , Thalie ,
Ægyptans , centaures , sylvains ,
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le soleil voit , en se levant ,
La marche du vainqueur du Gange ;
Et porté sur l'aile du vent ,
L'ainour annonce la vendange.
Pan , dans le creux de ce rocher ,
Foule les présens de l'automne ;
A ses yeux la jeune Erigone
Folâtre & n'ose s'approcher.
Le nectar tombe par cascade ;
L'onde & le vin sont confondus ,
Et l'urne de chaque naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Les flots de la liqueur sacrée
Couvrent la campagne altérée ;

Tout boit, tout s'enivre, tout rit ;
Et de la joie immodérée
Jamais la source ne tarit.
Le myrte, aux amours favorable,
A dérobé moins de plaisirs
Que cet arbuste vénérable
N'a vu couronner de desirs.
Sous les pampres de cette vigne ,
Un amant n'est jamais trahi ;
Plus il jouit, plus il est digne
Du bonheur dont il a joui.
Bacchus rajeunit tous les âges ;
Ses charmes ramènent toujours
La folie au temple des sages ,
La raison au sein des amours.

Acis , aussi jeune que Flore ,
Touchoit à cet âge charmant
Où l'ame éprouve le tourment
De désirer ce qu'elle ignore :
Plus belle & moins jeune que lui ,
Thémire , semblable à Pomone ,
Commençoit à craindre l'ennui
Des derniers jours de son automne :
L'amour seul a droit de charmer
L'ame qu'il a déjà charmée ;
Acis avoit besoin d'aimer ,
Thémire d'être encore aimée.
La beauté voit périr ses traits ;
Les roses du teint se flétrissent ,
Mais le cœur ne vieillit jamais ,
Et les desirs le rajeunissent.
Thémire brûla pour Acis ;

L' AUTOMNE.

Aimer de nouveau , c'est renaître ,
Ce fut sous ce berceau champêtre
Que son cœur , long-tems indécis ,
Choisit enfin ce jeune maître.
Etouffez les rayons du jour ,
Pampres, dont le feuillage sombre
S'élève & retombe à l'entour ;
La raison demande votre ombre
Pour s'abandonner à l'amour.
Lierre amoureux , toi qui conspires
A rendre ce berceau charmant ,
Vient cacher l'amante aux satyres ,
Aux nymphes dérobe l'amant.
Malheureuse d'être inhumaine ,
Honteuse de ne l'être pas ,
Thémire repousse avec peine
Acis qu'elle appelle en ses bras.
La beauté la plus intrépide
Craint de séduire la candeur ;
L'embarras d'un amant timide
Arme la plus foible pudeur.
Thémire , enivrée , éperdue ,
Tour-à-tour se laisse emporter
Au plaisir de s'être rendue ,
A la gloire de résister.
Éclairés d'un jour favorable ,
Les yeux de son amant aimable ,
Sur les foibles traces du tems ,
N'ont vu que les fleurs du printems.
Heureux âge de l'indulgence !
Où les dégoûts sont inconnus ,
Où tous les feux , d'intelligence ,

Conspirent pour la jouissance ,
Où toute mortelle est Vénus.

Thémire n'a point de rivale ;
Le feu dont Acis est brûlé ,
De leurs ans remplit l'intervalle ;
Et l'amour, aux cieux envolé ,
Triomphe d'avoir assemblé
Les nœuds d'une chaîne inégale.

La fin du règne de Bacchus
Annonce ces combats aimables ,
Où les satyres sont vaincus
Par les nymphes infatigables.
Jours fortunés ! mais peu durables ,
Bientôt le brutal Africus ,
Ouvrant ses ailes redoutables ,
S'éveille aux cris épouvantables
De la maîtresse de Glaucus.
Les hirondelles assemblées ,
S'élançant du faite des tours ,
Au fond des grottes reculées
Vont s'endormir jusqu'aux beaux jours.
Entassées comme des nuages ,
Mille oiseaux traversent la mer ;
Le retour de l'affreux hiver
S'annonce par leurs cris sauvages.
Le fer tranchant va déchirer
Le sein des plaines découvertes ;
Et Vertumne , en pleurant nos pertes ,
Nous apprend à les réparer.
Éole menace le monde ;
Borée en sa prison rugit ;
La mer , qui s'enfle , écume , gronde ,

L' A U T O M N E.

Et son rivage au loin mugit.
 Les oréades taciturnes
 Cherchent les antres des déserts;
 Et les hyades, dans les airs,
 Ont renversé leurs froides urnes.
 Vents, triomphez en liberté,
 Allez dépouiller la nature
 Des vains titres de sa fierté :
 Que sert un reste de parure,
 Quand on a perdu la beauté ?
 Dispersez ces feuilles séchées,
 Dévorez ces plantes couchées,
 Qui n'osent regarder les cieux.
 Et toi, les délices du monde,
 Toi qui plaisois à tous les yeux.
 Saison si belle & si féconde ;
 Automne, reçois mes adieux.

L' H I V E R.

C H A N T Q U A T R I E M E.

LES vents ravagent nos prairies ;
 Tout meurt dans nos champs désolés ;
 Et de nos humbles bergeries
 Les fondemens sont ébranlés.
 Déjà les Graces immortelles
 Rentrent dans nos froides maisons ;
 L'Amour vient rechauffer ses ailes
 Au feu mourant de nos tisons.

Content de régir nos villages,
Et d'enchaîner nos libertés,
Il laisse à ses frères volages
L'empire bruyant des cités.
Foibles esclaves de Cythère,
Fuyez nos plaisirs innocens;
Dérobez-vous aux traits perçans
Que lance le noir Sagittaire.
Le règne de l'art imposeur
Commence où la nature expire;
Volez dans ce monde enchanteur,
Où le luxe tient son empire.
La nouvelle Persépolis
Vous ouvre ses portes dorées;
Chassez de vos cœurs amolis
Les vertus aux champs adorées;
Et changez en vices polis
Nos mœurs à la cour ignorées.

Pour nous, que la paix & les ris
Enchaînent sous ces toits rustiques,
Autour de nos foyers gothiques,
Nous allons oublier Paris
Et vos plaisirs asiatiques.
Croyez qu'au fond de nos châteaux,
La joie invente aussi des fêtes;
Malgré les torrens du Verseau,
Le souffle glacé des tempêtes
Épargne les myrtes nouveaux
Dont les plaisirs parent nos têtes.
Ce n'est pas à la cour des rois
Qu'habite la paisible Astrée:
Il faut que l'ame quelquefois

Au sein du tumulte enivrée ,
Revienne, dans le fond des bois ,
Trouver sa raison égarée.
Malheureux qui craint de rentrer
Dans la retraite de son ame !
Le cœur qui cherche à s'ignorer ,
Redoute un censeur qui le blâme.
Peut-on se fuir & s'estimer ?
On n'évite point ce qu'on aime :
Qui n'ose vivre avec soi-même ,
A perdu le droit de s'aimer.
Pourquoi désertter nos campagnes ,
Quand les sauvages aquilons
Chassent, du sommet des montagnes,
La pauvreté dans nos vallons ?
L'aspect des misères humaines
Est plus touchant qu'il n'est affreux :
Craint-on de voir les malheureux ,
Quand on veut soulager leurs peines ?
Le front du riche s'obscurcit ,
Et l'aspect du malheur le blesse :
Dans le séjour de la mollesse
Le cœur se ferme & s'endurcit.
Trop fière de ses avantages ,
La ville détourne les yeux
Du sombre tableau des villages ,
Dont les toits , couverts de feuillages ,
S'ouvrent aux injures des cieux.
Tranquille sous un dais superbe ,
A la clarté de cent flambeaux ,
On ne voit point dans nos hameaux
La pauvreté disputer l'herbe

Aux
Aup
On
Qui
Resp
On
Aig
Ain
Eng
Hon
Dan
Nou
Mo
Le
Imp
Nou
Nou
Loi
De
C'es
Qu
Il n
La
Pla
Les
Imp
L'a
Fra
Rép
L'a
Et
Ne

Aux plus féroces animaux.
Auprès d'un foyer magnifique ,
On bénit le farouche hiver ,
Qui , dans un salon pacifique ,
Respecte la douceur de l'air.
On croit que la misanthropie
Aigrit les maux qu'on ne sent pas ;
Ainsi le luxe , dans ses bras ,
Engourdit notre ame assoupie.
Honteux d'aimer , fiers d'être ingrats ,
Dans des intrigues puériles
Nous épuisons nos cœurs stériles ;
Moins sensibles que délicats ,
Le dégoût nous rend difficiles ,
Impatiens & bientôt las ,
Nous traînons nos jours inutiles ,
Nous rêvons , nous ne vivons pas.
Loin de moi le triste système
De censurer d'heureux loisirs :
C'est en faveur du plaisir même
Que je condamne nos plaisirs.
Il n'est point d'hiver pour le sage ;
La terre qu'Éole ravage ,
Plait encor dans sa nudité ;
Les monts , entourés d'un nuage ,
Imposent par leur majesté ;
L'aspect de Neptune irrité ,
Frappant en fureur son rivage ,
Répand sur tout son paysage
L'ame , la vie & la fierté ;
Et la campagne plus sauvage ,
Ne perd pas toute sa beauté.

Malgré l'effroyable peinture
Du désordre des élémens ,
L'hiver lui-même a des momens ;
Les ruines de la nature
Plaisent encore à ses amans.
Nos hameaux auroient plus de charmes ,
S'ils étoient moins inhabités ,
Et s'ils n'arrossoient de leurs larmes
Les biens qu'absorbent les cités.
La terre , en esclave servile ,
S'épuîsera-t-elle à jamais
En faveur d'une ingrate ville
Qui change en tributs nos bienfaits ?
Enrichis des biens qu'ils moissonnent ,
Si nos laboureurs qui frissonnent
Sous leurs toits de chaume couverts ,
Jouissoient du moins les hivers ,
De l'abondance qu'ils nous donnent ;
Si le fleuve de nos trésors ,
Long-tems égaré dans sa course ,
Remontoit enfin à sa source
Pour enrichir ses premiers bords ,
Alors la misère effrayante ,
Dont la main foible & suppliante
Implore un secours refusé ,
Béniroit l'image riante
De notre luxe humanisé.
Le cours de nos destins prospères ,
En répandant notre bonheur
Sur l'héritage de nos pères ,
Sauveroit la vie & l'honneur
Aux esclaves involontaires

Que le fer sanglant du vainqueur ,
Ou que la bassesse du cœur
Rendit jadis nos tributaires.
Tout malheureux est avili :
Chassez l'indigence importune ,
Et le village est ennobli ;
La gloire y suivra la fortune ;
J'y vois son culte rétabli.

Ranimons les arts de Cybèle,
Forçons la paresse rebelle
A surmonter la pauvreté ;
En rendant la terre plus belle ;
Augmentons sa fécondité.
Déjà sur la neige endurcie ,
L'hiver commence ses travaux ;
Déjà la tête des ormeaux
Tombe sous les dents de la scie.
Le bruit redoublé des marteaux
Retentit au pied des montagnes ,
Et le plus grossier des métaux
Devient le trésor des campagnes.
Le fer recourbé de Cérès
S'aiguise sur la meule agile ;
La chasse dispose ses rets ;
La fournaise épure l'argile ;
Vulcain change en verre fragile
La fougère de nos forêts.
Les jeux & les travaux s'allient ;
Pour former nos simples tapis ,
La paille & le jonc se marient ;
Nos vœux , nos besoins , qui varient ,
Reveillent les arts assoupis.

L'ennui, ce tyran domestique ,
 Dans nos hameaux est ignoré ;
 Ici, le pasteur désœuvré
 Façonne son sceptre rustique ;
 Ici , le chanvre préparé
 Tourne autour du fuseau gothique ;
 Et sur un banc mal assuré
 La bergère la plus antique
 Chante la mort du Balafre ,
 D'une voix plaintive & tragique.
 Oh ! que ces objets innocens
 Ont de droit sur l'ame d'un sage !
 La campagne la plus sauvage
 Porte le calme dans nos sens.

Les loix de la philosophie
 Naissent du principe du goût ;
 Ce qu'on aime on le déifie ,
 Et l'on peut être heureux par-tout.
 Le charme seul de l'habitude
 Me fait vanter la solitude ;
 Jadis l'hiver , loin de Paris ,
 Effrayoit ma folle jeunesse ;
 Je croyois , dans nos champs flétrie ,
 Voir les rides de la vieillesse.
 Ces bois blanchis par les frimats ,
 Où j'entretiens ma rêverie ,
 Ce fleuve dont l'onde chérie
 Ranime nos sombres climats ,
 Qui , pour embrasser la prairie ,
 Ouvre , étend & courbe ses bras ,
 Ces lieux pour moi remplis d'appas
 Étoient jadis la Sibérie :

Jusque dans l'ombre des déserts
Le bruit séduisant des théâtres
Venoit étouffer les concerts
De nos villageoises folâtres.
Le luxe, environné des arts,
Roi d'une ville singulière,
Changeoit le village en chaumière,
Et présentoit à mes regards
Nos bons & naïfs campagnards,
Marqués au crayon de Molière.
Je regrettois la liberté
D'un spectacle aimable & fantasque,
Où l'on prodigue sous le masque
Le mensonge & la vérité:
L'asyle élégant & champêtre
Où deux amans sont renfermés,
Moins par le plaisir d'être aimés,
Que par l'orgueil de le paroître;
Ces longs soupers où l'on redit
Toute l'histoire de la veille,
Où l'enjouement se refroidit,
Si la satire ne l'éveille;
Où le vaudeville fatal
Est modulé par les Orphées;
Où le vin, versé par les fées,
Coule dans l'or & le cristal:
Enfin le tumulte & l'orgie,
Vénus & ses temples ouverts,
L'image des arts réfléchie
Sur les glaces de nos desserts:
Tout au séjour de la licence
Appelloit mon cœur égaré;

La ville avoit défiguré
L'heureux séjour de l'innocence.
Aujourd'hui que l'âge a mûri
Les conseils de l'expérience,
Que mon cœur enfin s'est guéri
Des fougues de l'impatience,
L'hiver n'est plus si rigoureux,
Le désert remplace la ville;
Où je crois vivre plus tranquille,
Là je m'estime plus heureux.
Nos donjons, nos tours délabrées,
Monumens antiques des Goths,
Sont moins affreux que les magots
Dont nos maisons sont décorées :
Sans aimer la grossièreté
De nos aïeux encor barbares,
Leur aimable naïveté
M'attache à leurs travaux bizarres.
Le chevalier, le paladin
Viennent remplir mes rêveries,
Et je lis dans leurs armoiries
Les guerres du grand Saladin :
Leurs tournois, leurs galanteries
Empreints sur un marbre grossier,
Revivent dans ces galeries
Où l'Amour, tout couvert d'acier,
Au lieu de guirlandes fleuries,
Orne sa tête de laurier.
Un amas de lances rompues
Est le trésor de ce château ;
Les haches-d'armes, les massues,
Les arcs s'élèvent en monceau ;

Dans cette tour mal réparée ,
Quel objet frappe mes regards ?
De fer la muraille entourée ,
Des pigeons perchés sur des dards ;
La colombe de Cythérée
Y boit dans le casque de Mars.

Par-tout le flambeau de l'histoire
Eclaire à mes yeux le passé.
J'apprends au livre de mémoire ,
Livre utile & presqu'effacé ,
Que l'homme a toujours mal placé
Le temple où préside la gloire.
Le tableau de l'antiquité
Séduit par sa douce imposture ;
Mais aux yeux de la vérité ,
Le vieux tems n'est beau qu'en peinture:
Le chalumeau des Troubadours ,
Le luth du bon roi de Navarre ,
N'égalotent pas l'humble guitare
Des moindres chantres de nos jours.
Ami de nos aïeux célèbres ,
Je ne veux point ressusciter
Leurs siècles couverts de ténèbres ,
Qu'un jour plus pur vient d'écarter.
Quelle ame inhumaine & grossière ,
De notre ignorance première
Regrette les tems révolus ?
L'erreur est un malheur de plus :
Moins notre esprit a de lumière ,
Moins il éclaire nos vertus.
Dois-je imputer à la culture
Ces ronces , ces chardons épars ,

Qui dévorent la nourriture
Des bleds naissans de toutes parts ?
Loin de moi semblable imposture ;
Les arts fécondent la nature ,
Nos vices corrompent les arts.

Telles sont les sages pensées
Dont j'aime à nourrir ma raison ,
Tandis que les neiges pressées
Couvrent le toit de ma maison.
Seul , & souvent heureux de l'être ,
(Je me fais un utile jeu
De voir consumer par le feu
Le tronc vénérable d'un hêtre.
Cet arbre sembloit au printems ,
Régner sur tout le paysage ;
La mousse & la rouille du tems
Décéloient seul son grand âge :
Ses rameaux , penchés alentour ,
Formoient un temple pour les graces ;
A son pied l'on voyoit les traces
Qu'imprimoient les pas de l'Amour.
Cent ans il repoussa la guerre
Des aquilons impétueux ;
Inébranlable & fastueux ,
Il fouloit le sein de la terre ;
Son front brûlé par le tonnerre
En étoit plus majestueux.
Quels dieux ont causé sa ruine ?
Un bûcheron foible & courbé
A frappé l'arbre en sa racine ,
Le roi des forêts est tombé
Aidé d'une sombre lanterne ,

Le soir je dirige mes pas,
Vers l'antique & vaste caverne
Où le Nestor de ces climats
Rassemble, police & gouverne
Tous les bergers de ces états.
Dans cette grotte mal taillée,
La sœur aimable de l'Amour
Appelle sur la fin du jour
Nos bergères à la veillée.
L'amant d'Io, débarrassé
Du soin de fillopper la plaine,
Y réchauffe de son haleine
Philémon que l'âge a glacé,
Lisette & le jeune Philène,
Des arbres, en cercle arrondis,
Forment le rustique théâtre
Où la villageoise & le pâtre
S'aiment comme on aimoit jadis.
Une lampe à triple lumière,
Que l'air agite & fait pencher,
Découvre à l'assemblée entière
La profondeur de ce rocher.
C'est-là que les longues soirées
S'écoulent comme des momens;
Nos fêtes, dans ces lieux charmans,
Naissent sans être préparées,
La romance, le fablio
Nous content leurs douces sonnettes:
Ici les fastes de Olio
Sont des recueils de chansonnettes;
Ici l'on tient la cour d'Amour,
Si redoutable aux infidèles,

Où l'on couronne tour-à-tour
Les plus galans & les plus belles ;
Où les ingrats & les cruelles
Sont condamnés le même jour.
Ici l'accusé doit répondre ;
Le juge ordonne , on obéit ;
Chaque amante a droit de confondre
Le perfide qui la trahit.
Un soir , dans ce sénat champêtre ,
Eglé , bergère de vingt ans ,
Nous dit qu'elle sauroit peut-être
Une histoire de son printemps.
Alors toute la troupe émue
Se rapproche pour écouter ,
Le seul Myfis baïssoit la vue ,
Eglé commença de conter.
Une bergère assez jolie
Donna son chien à son vainqueur ;
Quand elle eut fait cette folie ;
Il fallut bien donner son cœur.
En aimant on se croit aimée ,
Comment ne l'eût-elle pas cru ?
Le pouvoir qui l'avoit charmée
A chaque instant s'étoit accru ;
Plus sa foiblesse étoit extrême ,
Plus l'amant devint imposteur.
Hélas ! comment croire menteur
Un berger qui dit je vous aime ?
Un cœur sincère ne craint rien ;
Mais cette assurance est fatale ;
La bergère apperçut son chien
Sur les genoux de sa rivale.

Le voile alors se déchira,
Tout fut changé dans la nature :
L'amour, le tems, rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure ;
Je la connois, elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes,
Et Myfis tombe à ses genoux :
Quoi ! dit-il, j'ai bravé vos charmes,
Mon cœur s'est éloigné de vous ?
Le supplice est égal au crime ;
J'étois aimé, je suis haï ;
Je vivrai, je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi.....
Mon cher Myfis, Eglé t'adore,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit : sa voix affoiblie
Expire, & Myfis à ses pieds,
Les yeux dans les larmes noyés,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur,
Deviennent, quand il les répare,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée,
Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwège,
Cet automate fainéant,

Où l'on couronne tour-à-tour
 Les plus galans & les plus belles ;
 Où les ingrats & les cruelles
 Sont condamnés le même jour.
 Ici l'accusé doit répondre ;
 Le juge ordonne, on obéit ;
 Chaque amante a droit de confondre
 Le perfide qui la trahit.
 Un soir, dans ce sénat champêtre ,
 Eglé, bergère de vingt ans ,
 Nous dit qu'elle sauroit peut-être
 Une histoire de son printemps.
 Alors toute la troupe émue
 Se rapproche pour écouter,
 Le seul Mylis baïssait la vue,
 Eglé commença de conter.
 Une bergère assez jolie
 Donna son chien à son vainqueur ;
 Quand elle eut fait cette folie,
 Il fallut bien donner son cœur.
 En aimant on se croit aimée ,
 Comment ne l'eût-elle pas cru ?
 Le pouvoir qui l'avoit charmée
 A chaque instant s'étoit accru ;
 Plus sa foiblesse étoit extrême ,
 Plus l'amant devint imposteur.
 Hélas ! comment croire menteur
 Un berger qui dit je vous aime ?
 Un cœur sincère ne craint rien ;
 Mais cette assurance est fatale :
 La bergère aperçut son chien
 Sur les genoux de sa rivale.

Le voile alors se déchira ;
Tout fut changé dans la nature :
L'amour , le tems , rien ne pourra
Guérir sa profonde blessure ;
Je la connois , elle en mourra.
A ces mots Eglé fond en larmes ,
Et Myfis tombe à ses genoux :
Quoi ! dit-il , j'ai bravé vos charmes ,
Mon cœur s'est éloigné de vous ?
Le supplice est égal au crime ;
J'étois aimé , je suis haï ;
Je vivrai , je mourrai victime
De mon amour que j'ai trahi.....
Mon cher Myfis , Eglé t'adore ,
Jamais tu ne fus condamné ;
Si ma fierté t'accuse encore ,
Mon cœur t'a déjà pardonné.
Elle dit : sa voix affoiblie
Expire , & Myfis à ses pieds ,
Les yeux dans les larmes noyés ,
Déteste un crime qu'elle oublie.
Alors un murmure flatteur
Célèbre ce retour si rare ;
Les maux dont l'Amour est l'auteur ,
Deviennent , quand il les répare ,
La source de notre bonheur.
Ainsi la plus sombre journée
Peut s'écouler dans le plaisir :
L'art d'adoucir sa destinée ,
Est l'art d'occuper son loisir.
Le sauvage de la Norwège ,
Cet automate fainéant ,

Voisin des montagnes de neige elle est
 Qui le séparent du néant;
 Dans nos plus tristes solitudes,
 Croiroit voir l'isle des Amours;
 Les nuits que nous trouvons si rudes,
 Seroient pour lui les plus beaux jours.
 Jouissons de nos avantages;
 Quittons en foule nos villagies;
 Le vent se lève à l'orient;
 Et le ciel, vainqueur des orages,
 Nous montre un visage riant.
 L'hiver, plus vif & moins à craindre,
 A levé son voile odieux;
 La terre cesse d'être à plaindre,
 Quand le soleil brille à ses yeux.
 Déjà les neiges des montagnes
 Resplendent de tous côtés,
 La robe blanche des campagnes
 Etale ses plis argentés;
 La goutte d'eau que l'air épure
 Se change en perle en se formant;
 L'hiver dans toute sa parure
 Nous montre sa riche ceinture;
 Et des chaînes de diamant
 Semblent resserrer la nature.
 Fleuve dont le cours inégal
 Arrose nos plaines fécondes,
 Sous une voûte de cristal
 Borée emprisonne tes ondes;
 Nos villageoises vagabondes
 Osent parcourir ton canal.
 Et toi, montagne infortunée,

Séjour éternel des hivers ,
Où la nature abandonnée
Règne sur des tombeaux ouverts ,
Dans tes cavernes effroyables ,
Dans tes abîmes si profonds
Habités par d'affreux dragons
Que la faim rend impitoyables ;
Courons , tandis que le jour luit ,
Attaquer les monstres sauvages
Qui , dans les ombres de la nuit ,
Exercent leurs cruels ravages ,
Bravons ces lions dévorans ,
Ces ours destructeurs de la terre :
Que la chasse , ainsi que la guerre ,
Nous arme contre nos tyrans :
Défendons nos hameaux tranquilles ;
Sauvons nos bergers & nos biens ;
Et que nos plaisirs soient utiles
Au repos de nos citoyens.
La santé , de fleurs couronnée ,
Naîtra de ces légers travaux ;
Et nous verrons avec l'année
Éclorre des plaisirs nouveaux.
Bientôt cette chaleur puissante
Qui ressuscite l'univers ,
Bientôt la sève renaissante
Fondra la glace des hivers.
Ces esprits qui peuplent l'Averne ,
Ces vents enfantés par le nord
S'endormiront dans la caverne
Où règnent Borée & la mort.
La beauté , la force , la vie ,

Rendront à la terre ravie
 Et ses trésors & ses couleurs ;
 La peine, du plaisir suivie ,
 Se reposera sur les fleurs.

« Délices de la double cime ;
 » Toi dont les vers mélodieux
 » Rendirent Euterpe sublime ,
 » Et les hameaux dignes des dieux ,
 » VIRGILE, reçois mon hommage ;
 » Ma muse, au pied de ton autel ,
 » Dépose en tremblant un ouvrage
 » Que ton nom peut rendre immortel. »

INVITATION

A ZÉPHISE.

LE Plaisir, couronné de fleurs,
Vient voler sur la table ;
Il attend, pour charmer nos cœurs,
Un moment favorable.
Belle Zéphise, où tu n'es pas,
Pourroit-il nous séduire ?
Il a besoin de tes appas
Pour fonder son empire.

Viens réveiller sous cet ormeau
L'esprit & la saillië ;
On t'attend auprès d'un tonneau
Qu'a percé la Folie.
Ce champagne est prêt à partir ;
Dans sa prison il fume,
Impatient de se couvrir
De sa brillante écume.

Sais-tu pourquoi ce vin charmant,
Lorsque ta main l'agite,
Comme un éclair étincelant,
Vole & se précipite ?
Bacchus en vain dans son flacon
Retient l'amour rebelle ;
L'amour sort toujours de prison
Sous la main d'une belle.

LES AMOURS
 INFORTUNÉES
 DE MY SIS ET DE ZARA
 ROMANCE.

ÉCOUTEZ l'histoire
 Du beau My sis & de Zara :
 Jamais leur mémoire
 Chez les amans ne périra.
 Venez tous m'entendre ,
 Vous que l'amour daigne inspirer ;
 Quand on est bien tendre ,
 On a du plaisir à pleurer.
 L'amour, dès l'enfance ,
 Venoit badiner avec eux ;
 Il formoit leur danse ,
 Et présidoit à tous leurs jeux :
 Mais ce badinage
 Ne servoit qu'à les enflammer ;
 Au matin de l'âge ,
 Tous deux déjà favoient aimer.
 L'ardente jeunesse
 Est l'âge brillant des amours ;
 La plus douce ivresse
 Marqua le printems de leurs jours ;
 Leur ame ravie
 Se confondoit à tout moment ,

Et toute leur vie
N'étoit qu'un enchantement.

De rians mensonges
Les amusoient dans leur sommeil ;
Toujours quelques songes
Leur faisoient craindre le réveil :
La naissante aurore
Voyoit Zara près de Myfis :
Et la nuit encore
Les trouvoit toujours réunis.

Voilà cette plaine
Où le matin Zara chantoit ;
Voilà la fontaine
Où le soir Myfis l'attendoit.
Ce bocage sombre
Vit naître leurs premiers soupirs ;
Ce bois, sous son ombre ,
Cacha leurs innocens plaisirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un sort si beau ?
L'Amour qui soupire ,
Va donc éteindre son flambeau.
Hélas ! l'hyménée
Alloit bientôt les couronner :
Heure fortunée ,
Que vous êtes lente à sonner !

C'étoit donc la veille
De ce jour , de cet heureux jour ,
Que Myfis s'éveille ;
Avec lui s'éveille l'amour.

Le ciel sans nuage ,
Étoit mille fois plus serein.
Amour , quel présage
Peut désormais être certain ?

Au fond d'un bocage ,
Zara devoit trouver Myfis :
La belle , peu sage ,
L'avoit dit au berger Tharsis ;
Par une imposture ,
Il surprit ce secret fatal ;
Cet ami parjure
De Myfis étoit le rival.

Pour mieux la surprendre ,
Tharsis dans le bois se cacha :
La belle trop tendre ,
Crut voir Myfis , & s'approcha.
Le soleil à peine
Répandoit un peu de clarté ,
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'est donc vous , dit-elle ,
Vous , mon amant dès le berceau ;
Ma flamme fidelle
M'animera jusqu'au tombeau.
Oui , je veux t'y suivre ,
Rien ne pourra nous séparer ;
Pour toi je veux vivre ,
Avec toi je veux expirer.

Bergère insensée ,
Mysis t'écoute avec horreur ;
Son ame offensée
Se livre entière à la fureur :
Un trait vole & frappe ;
Quel cri suit ce trait inhumain !
Dieux ! Tharsis s'échappe ,
Et Zara sent percer son sein.

C'est toi qui me tue ;
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aime jusque dans ton erreur.
Conserve la vie,
Hélas ! je la perds sans retour ;
Tu me l'as ravie ,
Mais c'est la faute de l'Amour.

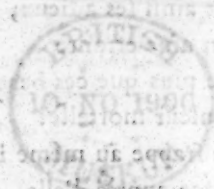
D'une voix mourante ,
Zara fait ainsi ses adieux ;
Et son ame errante
N'anime plus que ces beaux yeux.
O douleur mortelle !
Mysis se frappe au même instant ,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours constant.

Un tombeau s'élève ,
Les graces le couvrent de fleurs ;
L'amour qui l'achève ,
En partant l'arrose de pleurs.
Ils sont donc ensemble ,
Ces bergers , ces amans parfaits ;

Une urne rassemble
Leurs cœurs percés des mêmes traits.

Bergères fidelles ,
Témoins du sort de ces bergers ,
Plus vous êtes helles ,
Et plus vous courez de dangers.
Craignez de vous rendre
Au charme d'un penchant trop doux :
L'amant le plus tendre
Devient bientôt le plus jaloux.

Fin de la première Partie.



3